

5824
BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes ,
François , ou traduits dans notre
Langue ; avec des Anecdotes & des
Noïces historiques & critiques concer-
nant les Auteurs ou leurs Ouvrages ;
ainsi que les mœurs, les usages du tems,
les circonstances particulieres & rela-
tives , & les Personnages connus ,
deguisés ou emblématiques.*

OCTOBRE 1788. I^{er} Vol.



A P A R I S,

Au BUREAU, rue des Poitevins,
N°. 20.

Avec Approbation , & Privilège du Roi.

209773
4. 3. 27



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

SUITE DU PHILOSOPHE
ANGLOIS.

OU HISTOIRE
DE M. CLEVELAND,
FILS NATUREL DE CROMWEL;

*Ecrüe par lui-même & traduite de
l'Anglois par l'Auteur des Mé-
moires d'un homme de qualité, en
huit Volumes.*

*De l'édition de 1776. A Amsterdam,
chez S. Ryckhoff.*

C EPENDANT cette femme artificieuse
emporta un sentiment fort vif du mépris que
Oâobre 1788. 1^{er}. Vol. A 2

Fanny avoit marqué pour elle. La vengeance fut son premier désir ; elle forma le dessein de lui enlever la tendresse de son époux. La difficulté qui lui causa d'abord de l'embarras , fut de lier quelque commerce avec lui ; mais elle la surmonta en écrivant dès le même jour à Cleveland. Elle le pria , sous le nom d'une Dame Angloise qui avoit été dans la confidence de Cromwel , & qui avoit des secrets d'importance à lui communiquer , de lui accorder quelques momens d'entretien dans un lieu qu'elle lui désignoit. C'étoit celui où elle étoit logée. Il ne balança point à s'y faire mener sur le champ dans son carrosse , & la trouvant dans un deshabillé des plus magnifiques & des plus galans, il s'assit auprès d'elle sans se remettre le moindre trait de son visage.

Elle ouvrit la conversation en se servant de la langue Espagnole. Alors il ne put demeurer plus long-tems dans l'erreur : elle le conjura d'approuver son artifice en faveur de l'envie qu'elle avoit de le connoître & de se justifier. Le hasard lui ayant fait rencontrer Dom Thadeo , son ancien ami , elle n'avoit pu

l'entendre parler de son grand mérite sans être curieuse de le voir : elle avoit eu quelque chagrin à la vérité de l'accueil injurieux que lui avoit fait son épouse ; mais quand elle eût pu prévoir une rencontre si inattendue , elle n'auroit pas pensé à l'éviter. Les efforts qu'elle avoit faits pour la retenir dans l'isle de Madere méritoient bien moins sa haine que sa reconnaissance & son amitié. Convaincue par les propres yeux que le portrait qu'on lui avoit fait de lui n'étoit pas flatté , elle n'avoit pu résister à l'impatience de le voir ; puis lui serrant la main pour le fixer vis-à-vis d'elle , elle lui adressa toutes ces expressions passionnées, qui sont le plus vif langage de l'amour espagnol. Ses yeux sur lesquels il ne pouvoit éviter de faire tomber les siens , sembloient lui en apprendre encore plus que sa bouche. Son teint s'étoit animé des plus vives couleurs : tous ses charmes étoient exposés à sa vue , & il ne remarqua que trop qu'au moindre signe on étoit disposé à les lui abandonner. Les sens de Cleveland prirent tout d'un coup tant d'empire , qu'il mit en délibération si c'étoit se rendre coupable que

d'accepter des plaisirs qui lui étoient offerts. L'effet de cette réflexion l'auroit mené loin , si l'image de Fanny n'étoit venu à son secours ; il ne vit plus qu'elle , & il rougit d'avoir été sensible un moment à des caresses effrontées & à des manières dissolues. Dom Thadeo se faisant entendre dans le moment , il dégagea sa main de celles qui la retenoient encore , & tournant le dos avec une révérence forcée , il alla au devant de cet Espagnol à qui il fit signe de le suivre , ils monterent ensemble dans son carrosse.

Ce fidèle époux ne reparut point aux yeux de Fanny , sans quelques sentimens de honte ; cependant il reprit auprès d'elle toute la tranquillité & la joie que sa présence lui donnoit toujours. Ils souperent seuls dans son appartement , & elle en fut si satisfaite , qu'elle le dédommagea amplement des plaisirs dont elle s'imaginoit qu'il se privoit pour elle.

Cleveland ne pouvant plus douter que Dom Thadeo ne brûlât d'une vive tendresse pour Cecile , étoit bien rassuré par ses réflexions ; cependant s'étant aperçu qu'un jour vers le soir , elle descen-

doit seule au jardin, & que cet Espagnol prenoit ensuite le même chemin, il se détermina à les suivre. L'obscurité étoit déjà profonde. Dès le premier pas qu'il fit il aperçut Dom Thadeo assis sur un banc, & se baissant à son passage pour se dérober dans les ténébres, il feignit de ne l'avoir point remarqué; mais il vint aussitôt après lui, & l'arrêtant par le bras; vous allez causer, lui dit-il d'une voix basse, un chagrin mortel à Cecile. Elle est dans le cabinet avec une de ses femmes & un homme qu'elle entretient depuis un quart d'heure. Cleveland vit bien le dépit qui se cachoit sous une modération forcée; cependant une juste précaution pour l'honneur de Cecile, lui fit prendre le parti de lui répondre qu'il savoit de quoi il étoit question, & qu'il le trouvoit indiscret d'être venu se mêler dans une affaire d'importance où il n'étoit point appelé. Il se retira. La défiance & la curiosité de Cleveland n'ayant fait qu'augmenter, il s'approcha si doucement du cabinet, qu'il ne fut point entendu. Les premiers mots qui frappèrent ses oreilles furent une peinture touchante de la mi-

sere de quelques personnes qu'il n'entendoit point nommer. » Voici tout ce qui » me reste , disoit Cecile , mais j'espere » que j'obtiendrai de mon pere la somme » dont vous avez besoin ». Elle marqua un autre jour pour se rendre dans le même lieu , en reprenant seule le chemin de la maison. Cleveland continua d'écouter les deux personnes qui restoient. Elles faisoient le plus grand éloge de Cecile , & il en entendit assez pour comprendre que toute son occupation étoit d'exercer la bonté & la générosité de son cœur. L'inconnu étoit un honnête ministre qui s'étoit ouvert depuis quelques tems un accès auprès d'elle , & le rendez-vous convenu regardoit une malheureuse Dame dans la dernière détresse depuis la mort de son mari , & qui , se trouvant mere de deux jeunes filles , avoit recours aux libéralités secretes des gens de bien.

Le penchant de Cecile pour Dom Thadeo ne paroissant pas décidé , & Cleveland d'un autre côté bien résolu à ne pas la contraindre , pria Madame Riding de la lui amener. Cecile parut avec elle. Son pere la caressa beaucoup , & prit prétexte

de quelques ajustemens qui lui manquoient pour lui faire présent de cinq cent louis d'or. En les recevant, elle lui dit, sans affectation, qu'elle en feroit un bon usage.

» Ils sont à vous, lui répondit-il, & vous
» n'en rendrez compte qu'à vous-même.
» Je me suis fait une si douce habitude
» de vous aimer, que je n'aurai jamais de
» soin plus pressant que celui de votre
» bonheur; mais que puis-je entreprendre
» pour le hâter, lorsque j'ignore de quoi
» vous le faites dépendre? Je m'étois ima-
» giné que vous pouviez être sensible, par
» exemple, à l'inclination de Dom Tha-
» deo, & j'avois pensé que vous n'auriez
» point de répugnance à recevoir sa main.
» L'accord en seroit déjà fait, si j'avois
» osé m'en rapporter à mes conjectures;
» mais comme je n'ai en vue que la sa-
» tisfaction de votre cœur, j'ai souhaité
» de vous voir ici pour connoître vos
» sentimens ».

Cécile tenoit la vue baissée pendant ce discours, mais en levant les yeux sur ceux de son pere, elle y cherchoit timidement quelle confiance elle devoit prendre à ses instances. Enfin rejetant cette

incertitude qui fatiguoit la tendresse de son cœur, elle se jeta à son cou pour l'embrasser. Vous êtes trop sûr de ma soumission, lui dit-elle, pour avoir besoin de la mettre à l'épreuve. Quand j'ai souffert les soins ou plutôt les persécutions de Dom Thadeo, je n'ai respecté en lui que vos volontés, & je reçois comme le plus grand bonheur de ma vie, la liberté que vous m'accordez de lui refuser mon cœur. Je ne puis vous dissimuler, ajouta-t-elle, que depuis notre séjour à Paris, j'ai gémi sous une tyrannie insupportable. Il est si jaloux, si inquiet, si soupçonneux, que j'ai eu besoin de tout le respect que je vous dois pour conserver de la patience dans une si dure contrainte. Plaintes, reproches, menaces, j'ai tout dévoré par ce motif. Il n'a pas cessé d'exiger de moi une complaisance & des assujettissemens qui ressembloient au plus dur esclavage.

Cleveland voulut profiter de ce moment d'ouverture, pour savoir d'elle si de tant de françois aimables qui avoient paru touchés de ses charmes, il n'y en avoit pas un pour qui elle eût pris les sen-

timens qu'elle refusoit à Dom Thadeo. Il la pressa longtems sans rien obtenir. Elle s'obstina à répondre que tous ses desirs se bornoient à mener une vie douce, sous l'empire d'un pere & d'une mere qu'elle aimoit uniquement.

Le dessein de Cleveland étoit de s'expliquer sans détour avec Dom Thadeo, & il alloit sortir de sa chambre pour communiquer ses idées à Fanny, lorsque cet Espagnol se présentant à sa porte, lui demanda la permission de l'entretenir un moment. Il paroissoit agité. Après lui avoir confessé qu'il bruloit d'une passion immortelle pour Cecile, ils'étoit flatté, lui dit-il, qu'il ne lui faisoit pas un crime de ses sentimens; cependant, s'étant approché d'elle au moment qu'elle sortoit de chez lui, bien loin d'être écouté avec la complaisance qu'elle avoit cru lui devoir jusqu'alors, elle l'avoit prié de la délivrer pour toujours de ses importunités, & de finir un langage qu'elle étoit résolue de ne plus souffrir.

J'ai remarqué les soins que vous avez rendus à ma fille, lui dit Cleveland, & vous ne vous êtes point apperçu que je

les aye condamnés. Sa mere est dans les mêmes dispositions. Nous consentirions tous deux à vous donner Cecile, si nous ne consultations que notre penchant pour vous, & l'opinion que nous avons de votre caractère ; mais le bonheur de cette chere fille nous est précieux. Elle est à vous, si vous pouvez la rendre heureuse. A quoi tient-il que vous ne trouviez le chemin de son cœur ? Je la connois, elle est tendre, douce, complaisante. Je suis persuadé qu'on ne gagnera rien auprès d'elle, qu'avec ces mêmes qualités.

Dom Thadeo avoua que sa conduite à l'égard de Cecile avoit été quelquefois dure & tyrannique. Mais, hélas ! s'écria-t-il, n'a-telle pas dû comprendre que c'est à l'excès de ma passion qu'elle devoit imputer mes fautes, & si son cœur est tendre, a t-elle pu ne les pas pardonner à une si belle cause !

Ravi néanmoins que Cleveland ne lui ôtât pas l'espérance de réussir mieux par d'autres voies, il le conjura, les larmes aux yeux, de rappeler toute sa bonté pour lui, & de seconder les efforts qu'il alloit

faire pour rendre l'amour plus favorable à ses soins; il le lui promit, mais sans s'engager à faire la moindre violence aux inclinations de sa fille. Il le pria de renoncer à l'amitié de Dona Cortona, qui lui paroissoit aussi peu convenable à ses vues, qu'à ses principes, & il lui donna avec ce motif, celui de plaire à Fanny, qui ne lui pardonneroit pas de se lier avec une femme de ce caractère.

En revoyant cette chere épouse, qu'une légère incommodité avoit retenue quelques jours dans son appartement, il l'accusa agréablement d'ignorer le prix des plaisirs qu'elle leur faisoit interrompre, & il la pressa de se guérir, pour reprendre le cours de leurs amusemens & de leurs fêtes. Elle ne condamna point son goût, mais loin de répondre à son empressement, elle lui fit entendre qu'elle n'espéroit pas sitôt de se trouver assez bien rétablie pour se livrer à la dissipation; ce qui ne devoit pas l'empêcher, ajouta-t-elle, de revoir les amis, & de se procurer avec eux tous les plaisirs qu'il paroissoit desirer.

La joie reprit bientôt son empire avec la magnificence & la bonne chere. La

table de Cleveland fut plus brillante & mieux remplie que jamais; c'étoient les personnes les plus célèbres de toute sorte de rangs. C'étoit la cour & la ville, l'esprit & la politesse répondoient dans les convives, à la délicatesse & à l'abondance des services. Il ne lui manquoit que la présence de sa chere épouse, mais il se flattoit qu'elle reparoitroit bientôt pour mettre le comble à son bonheur.

La vie qu'elle menoit avec sa fille, avoit bien plus d'agrément que la sienne; elle avoit su choisir parmi les dames, deux amies dont elle avoit goûté le caractère. Ainsi, pendant que des amusemens bruyans tenoient son mari occupé une partie du jour & de la nuit, elle se livroit à des plaisirs plus simples dans une société conforme à ses inclinations. Ces amies étoient non-seulement tendres & généreuses comme elle, mais elles employoient continuellement leurs soins & leurs richesses à l'exercice de toute sorte de vertus. Il n'y avoit plus de misérables aux environs de sa demeure, depuis que Fanny avoit trouvé le moyen de répandre secretement ses largesses. L'infortune étoit un titre assuré

pour obtenir de l'accès auprès d'elle, & pour tirer de sa bouche & de sa main, du soulagement & des consolations. Cleveland lui avoit donné un empire absolu sur ses richesses; mais qu'il lui porta d'envie dans la suite, en apprenant qu'elle avoit senti plutôt que lui, la douceur qu'on peut trouver à faire le bonheur d'autrui ! Le mérite qui languissoit sans secours, les talens qui demeuroient inutiles par l'indigence, la beauté qui manquoit d'appui, & qui étoit exposée à la brutalité du riche corrompu; l'orphelin, la veuve, enfin tout pauvre & tout malheureux qui n'étoit pas digne de l'être, eut part à l'attention & aux libéralités de Fanny. Sa fille qui trouvoit dans son cœur le même penchant à faire du bien, jalouse de ne pouvoir donner le même essor à ses sentimens, trouvoit le moyen d'en faire presque autant qu'elle, avec ce qu'elle déroboit secrètement à sa parure & à ses plaisirs.

Le dernier prétexte que Fanny avoit apporté pour ne point reparoitre dans ces fêtes tumultueuses, devint encore plus vraisemblable par l'augmentation réelle de

la maladie de ses enfans. Ils furent saisis tous deux d'une fièvre maligne, qui se termina par un mal encore plus dangereux ; la petite verole se déchaîna sur eux avec toute sa fureur. Les alarmes de Fanny ne peuvent être représentées. Elle auroit voulu leur donner tous ses soins, & ne les pas quitter un moment ; mais leur gouverneur s'étoit renfermé avec eux dès le commencement de leur maladie : & lorsque la crainte éloignoit les plus téméraires, il avoit déclaré que la présence même de la mort n'étoit point capable de le refroidir. Cleveland ne connoissoit point encore ce gardien fidele ; sa modestie, son désintéressement, & cent vertus dont on ne parloit qu'avec admiration, lui avoient toujours fait éviter de paroître devant lui. Il s'étoit borné lui-même à des appointemens médiocres, & lorsqu'il l'avoit pressé de venir quelquefois le voir, il s'en étoit défendu par la crainte, disoit-il, au Recteur du college, qu'il ne le forçât d'accepter des présens, ou d'autres libéralités qu'il étoit résolu de refuser. Un mérite si rare inspiroit à Cleveland autant d'estime & d'affection pour lui, que

de reconnoissance pour le Recteur qui le lui avoit procuré ; sa résolution étoit de lui faire quelque jour un sort heureux , en lui assurant des récompenses proportionnées à ses services : ce desir s'accrut encore par le succès des soins qu'il rendit à ses enfans. Ils réussirent avec tant de bonheur , qu'il ne leur resta pas la moindre trace d'une maladie , dont l'effet le moins terrible devoit être de les défigurer entierement. Le Recteur en lui apportant cette heureuse nouvelle , se chargea de les lui amener avec leur gouverneur aussitôt qu'ils auroient repris leurs forces , mais il ne put le faire consentir à cette visite. La crainte de ses bienfaits devint un prétexte encore plus naturel après le service signalé qu'il lui avoit rendu. En vain le fit-il solliciter de recevoir un présent convenable à sa reconnoissance , il le refusa avec la même noblesse , & ses instances furent une autre raison de laquelle il prit comme droit de les fuir , lorsqu'il paroissoit au college avec Fanny.

Le présent étant capable de le rassurer , Cleveland forma le projet d'une fête magnifique dans ses jardins de Saint-Cloud ;

il en fit la description à Fanny, qui en applaudissant à son dessein, le pria de la laisser dans sa solitude, où elle seroit trop contente lorsqu'il viendrait passer avec elle quelques momens.

Il demanda à cette tendre épouse si elle croyoit Cecile aussi mal disposée qu'elle pour les amusemens qu'il leur avoit procurés. Je suis étonnée, lui répondit-elle, que vous n'ayez pas fait attention au changement qui se fait tous les jours dans son humeur. Je lui trouve plus de mélancolie que jamais. J'ai des soupçons, continuait-elle, que je n'ai différé à vous communiquer que pour me donner le tems de les éclaircir. Ne seroit-ce pas le duc de Montmouth qui lui auroit gagné le cœur par l'éclat de sa figure? Elle s'est informée cent fois si nous n'avions pas eu de ses nouvelles. Cette inquiétude n'est pas une marque d'indifférence, & je suis trompée si Cecile n'aime le Duc.

Sans lui faire un crime de son inclination, son pere auroit souhaité que Cecile ne se fût point aveuglée jusqu'à ne découvrir que des vertus dans un homme rempli des plus grands défauts. Un emporté,

un imprudent, un présomptueux, ne lui paroïssoit pas digne du cœur de sa fille.

Il recommanda à Fanny la vigilance qui convient à une mere, en cherchant d'arracher son secret à sa fille. Il renouvela les efforts qu'il avoit déjà faits lui-même pour le tirer de sa bouche. Elle crut que ses questions regardoient encore Dom Thadéo. En avouant qu'il sembloit avoir changé de caractère, elle ajouta qu'elle ne se sentoît pas plus de penchant pour lui, & que s'il aimoit son repos, elle le prioit en grace de la délivrer de ses importunités. Mais vous flattez-vous, lui dit son pere, de me déguiser long-tems que vous avez une autre passion au fond du cœur? Vous croyez-vous capable de me tromper, ajouta-t-il, en la regardant tendrement? Vous Cecile, dont j'ai si bien connue l'ame, dans le tems d'une erreur innocente, & si chere encore, que je ne crains pas de la rappeler. Ah! chere Cecile, reprit-il avec la même ardeur, vous êtes faite pour l'amour. On est bien tendre quand on est née d'un pere & d'une mere si sensibles! puissiez-vous devoir la douceur de vos jours à une passion sage &

heureuse ! mais pourquoi me cachez-vous vos sentimens , quand je n'attens que le nom de votre amant , pour employer tous mes soins à vous unir avec lui ?

Cecile s'obstina à se taire. Elle laissa Cleveland dans la même inquiétude où il étoit , & presque certain qu'elle étoit pressée de quelque trouble extraordinaire , & sans aucune lumière pour en pénétrer la cause.

Elle tient de vous , dit-il à Fanny. Souvenez-vous combien de tems vous avez porté un fatal secret qui vous a déchiré le sein , sans vous arracher un seul cri. Je ne crois pas , ajouta-t-il , que la bienfiance nous permette de retenir plus long-tems Dom Thadeo auprès de nous. Elle fut du même avis , & il se chargea de lui expliquer ses sentimens.

Il le pria de passer dans son appartement : comme il vouloit connoître par son propre aveu le degré de ses espérances , il lui demanda s'il commençoit à se louer de la complaisance de Cecile. Moins que jamais , lui répondit-il , loin d'avoir gagné quelque chose à suivre vos conseils , mes soins respectueux n'ont servi qu'à reculer

mes progrès. Il ajouta mille reflexions chagrines qui marquoient le désespoir de son cœur, & les mouvemens d'une violente jalousie.

Cleveland lui témoigna le regret qu'il avoit de ses peines, en lui déclarant qu'il n'espéroit plus lui-même de le voir réussir dans une entreprise dont il avoit souhaité le succès autant que lui. Ma fille étoit à vous, lui dit-il, si vous aviez pu lui inspirer le moindre sentiment de tendresse : mais son repos m'est cher, & lorsqu'elle desire absolument de ne plus entendre parler d'amour, je ne puis me refuser à ses instances. L'absence, ajouta-t-il, aura bientôt son effet ordinaire pour la guérison de votre cœur.

Dom Thadeo ne demanda pas d'autres explications ; le cœur serré, & la voix presque éteinte, il le remercia des témoignages d'amitié qu'il avoit reçus dans sa maison. Etant allé du même pas dans l'appartement de Fanny & dans celui des autres dames, il leur fit ses remerciemens & ses adieux.

Cleveland dégagé d'une espece de lien qu'il avoit cru plus difficile à rompre, vou-

lut goûter cette satisfaction que Fanny & Cecile prenoient à faire du bien. Il conçut que c'étoit une douceur ravissante à laquelle il devoit aussi prétendre. Ses premiers mouvemens le firent penser au mérite négligé & à la vertu malheureuse. Il avoit observé toute sa vie, avec quel étrange caprice, la nature distribue ses faveurs; & la fortune, ses injustices. Il lui parut beau de donner quelques exemples d'un meilleur ordre, en choisissant à Paris quelques artistes infortunés pour les mettre dans l'abondance. Il ne vouloit pas exclure de ce projet, le pauvre sans mérite, parce que sa misère est d'autant plus à plaindre, qu'il n'a que les motifs de l'humanité qui plaident en sa faveur. Son nouveau système étant établi sur ces fondemens, il lui parut vraisemblable que les spectacles, les assemblées & les plaisirs même de la table, lui seroient plus agréables. Fanny qui n'avoit d'éloignement que pour les excès, fut la première à souhaiter les spectacles & promit de l'y accompagner souvent.

La fête qu'il avoit préparée, fut un

prétexte pour commencer un nouvel ordre de vie. La magnificence avec laquelle il traita tous ses amis à Saint-Cloud, suffisoit pour arrêter les bruits de la réforme qu'il méditoit. Le bon goût releva la richesse & la profusion de toutes les circonstances de cette fête.

Pendant le fracas de ces plaisirs tumultueux, l'artificieuse Dona Cortona tiroit avantage de sa curiosité pour faire expliquer Dom Thadeo sur l'intérieur de la famille de Cleveland; & par degrés elle l'avoit engagé dans un détail qui ne lui avoit laissé rien ignorer. Dans le dessein où elle étoit de se venger, & de Fanny & de son époux, elle passa en Angleterre. Dom Thadeo lui donna des lettres de recommandation pour madame de R... qui fut charmée de s'être fait une amie si agréable dans un pays où elle étoit encore sans connoissance.

Il n'en couta pas davantage à cette intrigante, pour se ménager la faveur du duc de Montmouth; sa passion plus vive que jamais, lui fit saisir avidement l'occasion d'apprendre quelques nouvelles de ce qu'il aimoit; sans lui faire d'abord

L'ouverture de ses sentimens, il s'informa de tout ce qui regardoit la famille de Cleveland, avec une ardeur que l'indifférence n'inspire point à une personne de son rang & qui ne pouvoit être un langage obéur pour l'habile Espagnole. Alors, s'expliquant de l'air d'une confidente qui dissimule une partie de ses lumieres pour cacher des choses très-flatteuses à un amant, elle s'efforça de faire entendre au Duc, qu'il avoit autant de raisons d'aimer Fanny, qu'il en avoit de haïr son époux. Quoi ! lui dit le Duc, madame Cleveland est donc persuadée que je l'aime ? Hélas ! elle mériteroit bien mon cœur s'il n'étoit à sa fille. Cette indiscretion fit connoître à la Cortona, le fond du mystere, & loin de se rétracter sur les sentimens qu'elle avoit eu l'impudence de prêter à Fanny, elle continua de les représenter comme une passion formée dont elle avoit connu tous les progrès par ses propres confidences. Cette ruse lui facilita les éclaircisssemens qu'elle vouloit se procurer. Elle flatta la passion du Duc, & lui parlant du succès de ses desirs, comme d'une

cable

chose arrangée, elle l'engagea à s'expliquer plus ouvertement sur ses desseins.

Le Duc avoua qu'il adoroit Cecile, & que cette passion troubloit son repos; mais les précautions qu'on avoit prises pour la dérober à ses yeux, & l'ordre qu'il avoit eu de retourner en Angleterre, l'avoient tellement éloignée de ses espérances, qu'il avoit vécu malheureux depuis son départ de Paris, sans savoir quelle seroit la fin de tant de tourmens.

La Cortona se chargea elle-même de rendre dans l'espace de trois mois, Cecile en Angleterre, & elle prit sur elle tous les risques de l'événement. Mais cette téméraire confiance ne l'ayant pas rassurée, il résolut de la suivre en France, pour être témoin ou pour seconder ses démarches.

En arrivant à Paris, elle s'associa un ancien laquais de Cleveland. Ce malheureux lui promit toute sorte de services, & les fit bien acheter. Il avoit conservé quelques liaisons avec les autres domestiques, & personne ne pouvoit mieux informer la Cortona de ce qui se pas-

Octobre 1788.

B

soit dans la maison. Elle apprit de lui les préparatifs de la fête qu'on devoit donner le lendemain à Saint-Cloud, les circonstances lui parurent propres à l'exécution d'une partie de ses desseins.

Toute la famille de Cleveland étoit dans le sein de la joie : une assemblée nombreuse & composée de ce qu'il y avoit de plus aimable à Paris dans les deux sexes , venoit de finir un souper où toutes les délices de la table, avoient été prodiguées. Le bal étoit commencé; il étoit venu de Paris, quantité de masques qu'on n'avoit pas fait difficulté de recevoir à la porte ; les appartemens en étoient remplis, & le jardin où l'on se proménoit à la faveur d'une infinité de flambeaux, offroient une autre scene de plaisir.

Cleveland engagea Fanny d'y descendre pour y respirer l'air; au lieu de se reposer sur le premier banc, comme ils se l'étoient d'abord proposé, ils s'enfoncerent dans un bosquet voisin. Ils virent passer plusieurs masques, qui cherchoient comme eux à se délasser dans la solitude. Au milieu d'une réponse que Cleveland faisoit à quelques réflexions de Fanny, il en-

tendit un cri perçant. Sa tendresse pour Cecile, lui fit croire que c'étoit la voix de sa fille. Heureusement qu'elle ne fit pas naître la même crainte à Fanny. Demeurez, lui dit-il, je vous l'ordonne absolument, & prenant sa route vers l'endroit d'où le cri lui avoit semblé partir, il n'eut pas fait vingt pas sans entendre le cliquetis de deux épées qui n'étoit accompagné d'aucun autre bruit. Il quitta son allée pour traverser quelques feuillages qui la séparoient d'une autre, & vit un masque étendu vis-à-vis de lui, qui le reconnut tout d'un coup à la lumière des flambeaux. Un autre masque fuyoit l'épée à la main, vers le mur qui étoit à l'extrémité de l'allée. Quoique sans armes, le premier mouvement de Cleveland fut de le suivre, mais une voix languissante, qui l'appelloit par son nom, & qu'il distingua tout d'un coup pour celle de Dom Thadeo, lui ôta l'envie d'aller plus loin. Il s'approcha de lui avec effroi. Prenez soin de Cecile, lui dit-il; elle est sans connoissance dans une allée voisine.

L'épée de Thadeo étoit à terre auprès

de lui. Cleveland s'en faisoit, & courant devant lui, sans savoir quel chemin il devoit prendre, un heureux instinct le fit entrer dans une route où il apperçut sa fille. Son trouble se calma un peu à cette vue. Sans conserver la moindre connoissance, Cecile étoit dans une agitation convulsive. Toutes les parties de son corps étoient tremblantes, & ses yeux ouverts étoient immobiles. O ! malheureuse Cecile ; s'écria-t-il, en tâchant de la soulever ! quel poison vous a fait oublier votre devoir, & jusqu'au soin de votre vie ? Elle parut revenir un peu à elle-même, & chaque degré de mouvement paroissoit la soulager. Quelques eaux spiritueuses acheverent de lui rendre ses forces, & elle se leva elle-même en marquant une extrême surprise d'appercevoir son père auprès d'elle.

Dans sa première consternation, elle alloit se précipiter à ses pieds : il l'arrêta. O ! ma chère fille, lui dit-il, que dois-je penser de l'état où je vous trouve ? Ne me déguisez rien, ajouta-t-il, en l'embrassant ; songez à quel père vous ouvrez votre cœur, & ne vous figurez rien qu'il

ne puisse entendre. Il sortoit des larmes de ses yeux en lui faisant ces instances, & il attendoit sa réponse avec une frayeur mortelle.

Hélas ! quelle idée vous formerez-vous de moi , lui dit Cecile ! je me trouve seule au fond du jardin. J'y ai vu des horreurs que vous aurez peine à croire , & que je tremble de vous raconter. Cachez-les à ma mere , que mon seul récit feroit mourir d'inquiétude.

Elle apprit à son pere qu'une Dame inconnue , qui s'étoit adressée à elle trois semaines auparavant pour en tirer quelques secours , s'étoit présentée à elle dans la salle du bal au même moment qu'il en étoit sorti avec sa mere. Le déguisement où elle étoit l'avoit d'abord empêché de la reconnoître ; mais quelques mots d'explication ayant rappelé toutes ses idées , elle avoit cru lui devoir les mêmes civilités qu'elle lui avoit vu faire à tous les masques de l'assemblée. Cette femme s'approchant de son oreille l'avoit remerciée tendrement de ses bienfaits , & lui avoit marqué une envie pressante d'être présentée à Madame Cleveland ; mais elle

avoit ajouté qu'elle n'étoit pas seule, & qu'ayant amené sa fille avec elle, son bonheur seroit de la lui faire voir pour l'intéresser à sa fortune. Elle étoit dans l'assemblée, lui avoit-elle dit; mais ayant ajouté que ce n'étoit pas un lieu propre à lier un moment d'entretien, elle l'avoit pressée de descendre avec elle au jardin. La crédule Cecile avoit consenti à les suivre. La fille avoit gardé le silence jusqu'au bout d'une des allées qui conduisoient au bois; mais après avoir fait quelques pas, elle avoit ouvert la bouche sans rien changer à la douceur de ses manieres. Alors elle s'étoit fait connoître pour un amant passionné qui cherchoit depuis long-tems avec une mortelle impatience, l'occasion de lui faire connoître ses sentimens: enfin ce masque perfide, se flattant peut-être que son silence, qui venoit de sa frayeur, étoit une marque d'approbation, lui avoit déclaré qu'il étoit le duc de Montmouth, & qu'il venoit recevoir d'elle l'arrêt de sa vie ou de sa mort.

La réponse de Cecile fut telle qu'elle la devoit à l'honneur & à ses sentimens

particuliers. Le Duc n'oublia point de se faire voir à visage découvert, ne doutant point que la beauté de sa physionomie n'ajoutât quelque chose à la force de ses instances ; mais la raison & la vertu de Cecile prenant le dessus sur sa crainte, elle lui fit une réponse assez ferme pour le faire rougir de ses intentions. Ce qui devoit le couvrir de honte ne servit qu'à irriter ses desirs. Il changea de ton pour lui déclarer que l'aimant jusqu'à tout risquer pour elle, il étoit déterminé à se procurer par la violence, ce qu'il auroit voulu obtenir de son consentement ; & lui prenant une main, tandis que la Cortona faisoit l'autre, il se dispoisoit à la traîner malgré elle jusqu'au mur, où ses gens l'attendoient avec sa chaise. Ainsi l'innocence alloit être la proie d'un téméraire, lorsqu'un masque qui s'étoit tenu caché derrière la charmille, s'avança fièrement en levant la voix : c'étoit Dom Thadeo. A moi ! dit-il au Duc, & songe que je ne suis pas du sexe que tu outrages. Le fougueux Montmouth s'arma aussitôt d'une épée qu'il portoit sous sa robe. Dom Thadeo, qui avoit aussi la sienne,

fut respectueux jusques dans sa fureur. A quatre pas , ajouta-t-il , & ménageons les yeux d'une femme. Il passa dans l'ailée voisine , & le Duc ne balançoit point à le suivre. La Cortona prit la fuite ; mais Cecile , qui étoit déjà pénétrée d'une mortelle frayeur , n'entendit point le bruit des épées sans tomber dans l'état où son pere l'avoit trouvée.

Le ciel a pris votre défense , lui dit Cleveland , & je crois votre ravisseur éloigné. Remettons l'éclaircissement de cette malheureuse aventure à des momens plus tranquilles. Votre mere , ajouta-t-il , est à m'attendre dans le bois. Il faut lui cacher le péril d'où vous sortez. Tâchez de gagner la maison sans qu'elle vous aperçoive ; je vous suivrai des yeux , pendant que vous traverserez le jardin : elle le quittera en jettant quelques soupirs.

Il alla rejoindre Fanny , qu'il trouva sans aucune inquiétude que celle de son retardement. Cependant l'épée qu'il avoit encore à la main lui fit juger qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire. Il la pressa de retourner seule au logis ; mais voyant qu'elle vouloit absolument le sui-

vre, il retourna au lieu où Dom Thadeo luttoit encore avec la mort. Il les reconnut tous deux ; il prit la main de Cleveland, tandis qu'il s'occupoit à chercher ses blessures, & la serra tendrement. Fanny s'agitant aussi pour arrêter son sang qui couloit à grands flots, ce soin parut le ranimer. Je suis trop heureux, leur dit-il, que mon accident vous sauve un mortel chagrin, & peut-être l'honneur à Cecile. Je ne cherchois ici que le plaisir innocent de la voir, & je ne me croyois pas réservé au bonheur de mourir pour elle. Il expira en finissant ces derniers mots.

Une fête qui avoit commencé avec tant d'agrément, se termina ainsi par l'événement le plus tragique, & la tristesse la plus profonde.

Après ce qui s'étoit passé chez Cleveland la même nuit, son étrange résolution doit faire voir combien il désiroit le bonheur de sa fille. Il voulut se procurer une entrevue avec le duc de Montmouth pour apprendre de lui-même le fond de ses sentimens, & ses progrès dans le cœur de sa fille. Cette explication devoit être courte. S'il lui faisoit voir clair dans les inclina-

tions de Cecile , il étoit déterminé à la lui offrir sur le champ , avec tous les avantages que sa fortune le mettoit en état de lui assurer. Quelque distance qu'il y eut entre la naissance du Duc & la sienne, le nom de Milord Axminster lui faisoit espérer qu'il passeroit sur un défaut qui se trouvoit réparé par ses richesses.

Il fut si content de ce projet , que sans attendre le réveil de Fanny , il fit partir Drinck pour aller proposer au Duc de Montmouth de recevoir sa visite. Cecile étoit malade ; les femmes qui étoient demeurées auprès d'elle , s'étoient apperçues qu'elle avoit été continuellement agitée ; mais il s'étoit flatté d'avoir entre les mains un remède infallible pour toutes ses peines.

Sa mere , que l'inquiétude commençoit à dévorer , conjura Cleveland de lui donner quelques lumieres sur tout ce qui étoit arrivé la nuit dans le bois. Il persista à lui cacher le fond de l'aventure ; mais ne pouvant éluder la force des raisonnemens dont elle appuyoit ses conjectures , il lui confessa que c'étoit de la main du duc de Montmouth que Dom Thadeo avoit reçu le coup mortel. Il n'est pas surprenant , ajouta-t-il , que la jalousie les eût

armés l'un contre l'autre ; je me crois certain de l'amour du Duc pour Cecile, & je doute presque aussi peu de la tendresse qu'elle a pour lui.

A peine Drink fut-il de retour, que sans s'arrêter à ce qu'il lui rapporta de l'embarras du Duc, il ne prit de sa commission que ce qui étoit favorable à ses vues. Le Duc ayant fini par répondre qu'il le recevroit avec plaisir, il partit sur le champ.

Le sujet même de sa visite lui servit d'exorde. L'amour, lui dit-il, exerce son pouvoir dans tous les rangs, & ma fille étant aimable, je ne serois point étonné qu'il vous eût inspiré quelque penchant pour elle ; mais comment une si belle passion peut elle s'accorder dans le cœur d'un galant homme, avec le dessein de faire insulte à ce qu'il juge digne d'être aimé ? Je vous avoue que cet accord est impossible dans mes idées. Aimez-vous ma fille, ajouta-t-il, en le regardant d'un air ferme... ? Cette question parut l'embarrasser ; cependant n'appercevant point de colere dans ses yeux, il lui protesta qu'il adoroit Cecile..... Et par quel oubli

de vous-même, reprit-il, avez-vous pu former le dessein de l'enlever? Un cœur noble emploie-t-il la violence pour se rendre heureux.....? Le Duc tenoit la vue baissée, & sa hardiesse naturelle paroissoit l'avoir abandonnée. Cleveland reprit encore: l'honneur même est-il bien à couvert dans une entreprise qui blesse tant de droits sacrés? Et s'il y a quelque différence entre le voleur & le ravisseur, n'est-elle pas à l'avantage de celui qui n'enlève qu'une partie méprisable du bien d'autrui....? Ah! s'écria le Duc en rougissant, vous n'êtes donc ici que pour m'insulter? Non, reprit Cleveland aussitôt; voyez à votre tour si vous le reconnoîtrez dans mon procédé. Ma fille vous aime, sans doute, car ce seroit vous insulter effectivement que de vous supposer d'autres idées. Si elle vous aime..... N'achevez pas, lui dit le Duc, que vous ne m'ayez entendu. J'ouvre les yeux sur mon injustice, & je ne veux pas que vous m'expliquiez vos vues, avant que de connoître les miennes.

J'aime votre fille, reprit-il, & je la crois digne du premier Roi du monde.

Des idées mal entendues de grandeur, soutenues par le pernicieux conseil d'une femme pour laquelle j'ai d'ailleurs peu d'estime, m'avoient fait craindre que mes sentimens ne fussent point approuvés du Roi mon pere & du public. Ne me demandez point à quel parti je m'étois arrêté. Je vous le ferai connoître quelque jour pour m'en punir ; mais vos procédés me prouvent qu'il n'y a rien de supérieur à l'honneur & à la vertu. Je vous demande Cecile, comme je vous demanderois un riche trésor, & je ne prends que le tems nécessaire pour faire le voyage de Londres, où je me flatte d'arracher au Roi son consentement par mes instances.

Comme son intérêt devenoit celui de Cleveland, celui-ci lui représenta ce qui pouvoit diminuer les obstacles qu'il craignoit de l'autorité du Roi & du jugement public. Sa fille étoit l'unique reste du sang de Milord Axminster, & l'héritière de tous ses biens, & la tache de sa propre naissance étoit réparée par l'honneur que le Roi Charles lui avoit fait de le créer Chevalier de la grande Bretagne.

Le duc de Montmouth auroit souhaité

de ne pas quitter Paris sans avoir fait éclater les transports aux pieds de Cecile ; mais après le funeste accident dont il ne falloit pas rappeler le souvenir , la prudence ne lui permettoit pas de paroître à Saint Cloud. Partez pour Londres , lui dit Cleveland , & reposez-vous sur moi de tout ce qui dépendra de mes soins. Pour lui , extrêmement satisfait de l'heureuse conclusion d'une aventure si délicate , il porta promptement à Cecile des nouvelles qu'il croyoit plus propres à la rétablir , que les jongleries des Docteurs de la Faculté.

Il arriva chez lui avec beaucoup d'impatience de les communiquer à Fanny. Il la trouva avec sa fille qui s'étoit levée quoique dans un état fort languissant , & qui accourut à lui les bras ouverts au premier pas qu'elle lui vit faire dans la chambre de sa mere.

Elles avoient eu pendant son absence des explications qui avoient éclairci bien des mysteres. Fanny mortellement affligée de la langueur où elle l'avoit trouvée à son réveil , l'avoit invitée par de nouvelles instances , à lui ouvrir son cœur. Elle lui

avoit parlé du duc de Montmouth , de son attachement pour elle , & de la pensée où ils étoient , qu'elle l'aimoit aussi. Cette déclaration l'avoit agitée , jusqu'à lui faire quitter son lit , où sa santé exigeoit qu'elle demeurât. Elle s'étoit plainte , avec une abondance de larmes , de l'opinion que l'on avoit d'elle , & lorsque sa mere eut ajouté que Cleveland étoit allé à Paris pour conclure peut-être son mariage avec le Duc , elle s'étoit évanouie. Enfin elle n'en étoit revenue que pour protester avec la même chaleur , qu'elle n'avoit jamais senti le moindre penchant pour le Duc , qu'elle ne connoissoit le sien que de la veille , & que loin de mettre son bonheur à l'épouser , il étoit de tous les hommes , celui dont l'amour étoit le moins capable de la toucher.

Après l'avoir regardée avec étonnement , son pere lui dit : voici ce qui me reste à faire pour vous. Comme il est tems que je pense à l'établissement de votre fortune , & que la bienséance même , ne permet point à une fille de rejeter des propositions avantageuses , sans donner quelques justes raisons de son

refus, je fais dépendre votre mariage, avec le duc de Montmouth, de la confiance que vous aurez en moi; tout autre goût me sera agréable, mais je demande à le connoître; sans quoi, ma fille, plus je vous aime, plus je dois insister sur une alliance qui vous rend la première dame d'Angleterre. Je vous laisse quelques jours, ajouta-t-il, pour adoucir la loi que je vous impose.

Vers le soir, il lui vint deux messagers qui lui causerent un embarras presque égal; l'un de la part du Duc qui lui écrivoit dans les termes les plus tendres avant de quitter Paris, & qui envoyoit des présents considérables à Cecile. Le courier avoit ordre de les remettre à elle-même, mais ayant appris qu'elle paroïssoit dormir depuis quelques heures, il se reposa sur Cleveland, de sa commission.

A peine s'étoit-il éloigné, qu'un inconnu lui remit une autre lettre, sans pouvoir dire de qui il l'avoit reçue; Cleveland balança, s'il ne la devoit point jeter au feu sans la lire; cependant un autre mouvement l'emporta, & soupçonnant que ce pourroit bien être une nou-

velle méchanceté de la Cortona, il voulut voir à quel excès de scélératesse elle pouvoit se porter. La lettre en effet étoit d'elle-même.

La haine de cette infâme Espagnole paroissoit tournée contre le duc de Montmouth. C'étoit un perfide, disoit-elle, dont toutes les offres & les promesses avoient été autant d'artifices pour arriver à son premier but. Il en vouloit non-seulement à l'honneur de Cecile, mais à celui de Fanny; quant à Cleveland, il se proposoit de se défaire de lui pour se procurer plus sûrement la possession de ce qu'il aimoit, & la preuve de cette résolution étoit dans les présens qu'il envoyoit à sa fille, où il en trouveroit un marqué de son nom & destiné pour lui, qui contenoit un poison si subtil, qu'elle craignoit que sa lettre ne lui fût pas rendue assez promptement pour lui en faire éviter l'effet. Elle ajoutoit qu'elle en avoit été informée par un des gens du duc qui avoit pour elle une vive passion.

Cleveland ne balançoit pas d'ouvrir la caisse où les présens étoient contenus. Il y apperçut celui qui lui étoit destiné. Quel jugement devoit-il porter dans une fi

étrange incertitude ! il se fit amener un de ses chiens, & s'étant enfermé seul, il lui fit avaler quelques gouttes de ce funeste breuvage. En moins d'un quart d'heure il le vit s'assoupir par degrés & mourir bientôt sans aucun effort violent. Ce tems lui avoit suffi pour se déterminer. Il prit la plume & sans marquer au Duc le moindre soupçon de ses intentions, il lui écrivit toutes les circonstances d'une aventure qui rendoit sa main tremblante d'indignation & d'horreur. Il lui renvoya en même tems la lettre de la Cortona & les présens qu'il ne pouvoit pas garder chez lui, de quelque main qu'ils eussent été empoisonnés.

Drinck porta la lettre au Duc qui se préparoit à prendre la route de Londres dans la même nuit; il l'observa & ne lui vit d'abord que de simples marques d'étonnement, mais sa fureur s'allumoit à mesure qu'il lisoit la lettre. Elle éclatoit déjà dans ses yeux, lorsque Drinck effrayé & prêt à sortir, il lui donna ordre de demeurer. L'expérience dont il venoit de lire le récit, lui fit d'abord naître la pensée de la renouveler. Il se fit ame-

ner un chien , & l'ayant fait mourir en peu de momens aux yeux de Drinck , demeurez , lui répéta-t-il , vous rapporterez à votre maître que j'ai vengé mes injures & les siennes. Il se fit conduire dans le même carrosse avec Drinck , chez la Cortona , tandis que sa chaise & ses gens allerent l'attendre à Saint-Denis. Il la trouva fort tranquille lorsqu'il entra chez elle ; mais n'ayant d'autre témoin que Drinck , il la traita avec un emportement de fureur & de mépris qui la fit trembler.

Elle commença par avoir recours aux larmes ; ensuite elle lui dit qu'elle avoit souhaité que Cleveland n'eût que la frayeur du péril , avec la honte de se croire joué par lui , & de perdre toutes les espérances de grandeur qu'il avoit conçues pour sa fille. Tu as donc compté pour rien , interrompit le Duc , de me faire passer pour un traître & pour un lâche empoisonneur ? Et comme si cette idée eût redoublé son transport ; tiens , ajouta-t-il , en lui enfonçant son épée dans le sein , voilà le juste prix de tes crimes ; il te sera plus honorable de mourir de ma main que de celle d'un bourreau. La malheureuse Cortona tomba

sans connoissance & perdit dans l'instant la parole & la vie.

Drinck étoit saisi de frayeur. Retournez à votre maître, lui dit le Duc; racontez-lui ce que vous avez vu. Dites lui que je ne lui refuserai pas des justifications, s'il en devoit attendre d'un homme tel que moi. Je pars pour Londres. Si les deux accidens qui me sont arrivés, ne me permettent point de repasser sitôt en France, je me flatte que sur les bonnes nouvelles que je lui communiquerai, il aura la complaisance de me venir joindre en Angleterre.

Drink voulut se retirer. Non, reprit le Duc, je ne veux point vous exposer aux suites de ce qui vient d'arriver, & fermant soigneusement la porte de la chambre où il laissoit le corps de l'Espagnole, il le fit remonter avec lui dans le carosse qui les avoit amenés, pour le conduire au coin d'une rue éloignée. Je pars de ce pas, lui répéta-t-il; assurez votre maître que j'aurois été moins ardent, si je n'avois eu que mes injures à venger.

Il lui restoit encore à punir un de

ses valets infidèle, qui avoit prêté ses mains à la Cortona pour mêler son poison dans l'elixir qu'il envoyoit à Cleveland. Il avoit eu la constance de ne lui donner aucune marque de ressentiment jusqu'à Calais ; mais lorsqu'il se vit au milieu du canal, il le fit monter avec lui, sur le tillac , sans avoir laissé échapper un seul mot qui pût lui donner quelque défiance de son dessein. Là , prenant une contenance furieuse, il reprocha au perfide, l'abus qu'il avoit fait de sa confiance ; il n'écouta ni ses justifications, ni ses cris ; & lui ayant percé le cœur d'un coup de poignard, il le précipita d'un coup de pied dans la mer.

Cependant l'image sanglante du meurtre de la Cortona , ou la barbarie du Duc qui le frappoit beaucoup plus que la justice de la punition , donna dans l'esprit de Cleveland une nouvelle force aux dernières déclarations de Cecile , & il ne pensa plus qu'à trouver quelque moyen de rompre honnêtement avec lui.

Un matin qu'il étoit occupé dans le cabinet de ses études ordinaires Fanny,

entra seule & d'un air si abbatu, qu'il en eut la plus grande inquiétude.

Au lieu d'ouvrir la bouche pour lui apprendre ce qui l'amenoit, elle se mit à verser un ruisseau de pleurs, accompagné de sanglots qui couperent le passage à sa voix; il se leva avec de vives alarmes. Chere Fanny ! qu'allez-vous m'apprendre, lui dit-il en l'embrassant ! Ah ! s'écria-t-elle, je perdrai ma fille ; je ne la conserverai pas deux jours ; regardez-moi aussi comme déjà morte, ajouta-t-elle, car je ne veux pas lui survivre un moment.

Elle lui apprit qu'elle l'avoit laissée brulante d'une fièvre affreuse dont elle avoit été tourmentée toute la nuit ; & que lui ayant fait des reproches de n'avoir pas demandé le secours de ses femmes, elle lui avoit répondu que pour le peu de tems qui lui restoit à vivre, ce n'étoit pas la peine qu'elle fatiguât personne.

L'état dans lequel Cleveland la trouva, ne lui permit pas en effet de regarder le récit de Fanny comme une exagération. Malgré l'ardeur de la fièvre qui soutenoit encore la couleur de son visage, il

remarqua tant d'altération dans ses yeux & dans le son de sa voix, qu'il eut besoin de toute sa fermeté pour cacher sa consternation. Il donna ordre aussi-tôt qu'on appellât les médecins les moins ignorans, & il attendit près de son lit, que l'accès fût passé tout-à-fait, avant que de l'engager dans aucun entretien. Elle lui ferroit la main pour lui marquer le regret qu'elle avoit de ne pouvoir le remercier autrement de son affection. Enfin, sa couleur s'abbatit pas degrés, ses yeux devinrent plus tendres & son pouls reprit des battemens plus réglés.

Chère Cecile, lui dit son pere, par quelles fatales raisons vous obstinez-vous à me refuser votre confiance? Vous nourrissez au fond de votre cœur un poison qui vous consume. Que vous manque-t-il pour être heureuse? Dites, parlez, reprit-il avec plus de force, en lui voyant baisser les yeux; est-ce quelque infirmité sans remede? est-ce une passion sans espérance.....? Hélas! lui dit-elle, je n'ai pas d'autre infirmité que celle que vous me connoissez; si j'ai quelque passion, elle m'est inconnue à moi-même.

Ah ! Cécile , reprit Cleveland , je me souviens d'un tems où vous auriez eu moins de peine à m'ouvrir votre cœur. Le nom de pere m'a fait perdre votre confiance. Est-il possible que la nature soit moins tendre que l'amour ? Vous m'aimiez alors , & vous n'auriez pas voulu d'une autre main que la mienne pour essuyer vos pleurs.

Mille sanglots étoufferent d'abord les expressions de Cécile. Dans la langueur où je suis , reprit-elle , j'ai pu vous répondre cent fois , & ne pas vous tromper , que je ne me connoissois point de passion dont j'eusse dessein de vous faire un mystere. Sans doute vous m'en aviez inspiré une véritable. Je vous ai adoré aussi longtems que je l'ai pu , sans reproche. Après avoir été reconnue de ma mere à Quevilly , & m'être livrée pendant quelques jours aux premieres tendresses de la nature , je n'ai pas été longtems à ressentir le vuide qui s'étoit fait dans mon cœur , par la ruine d'une passion à laquelle tout mon bonheur avoit été attaché. Je n'étois pas capable d'une indulgence qui pût la faire renaître , & d'ail-
leurs

leurs le nom de pere étoit sans cesse un préservatif qui m'en auroit fait triompher ; mais tous mes sentimens n'en subsistoient pas moins après la perte de leur objet : avec quelle force se firent-ils sentir, lorsqu'enflammés comme ils l'étoient, il fallut les renfermer dans mon cœur ! Je ne fais où je trouvai dès-lors assez de vertu pour résister à tant de tourmens ; mais une ressource presque aussi douloureuse que mes maux, fit enfin diversion aux combats que j'avois à soutenir. Le récit des infortunes de ma famille, me fit naître des sentimens aussi sombres que ces tragiques idées. Je m'y livrai avec complaisance. J'y ai trouvé de la douceur, & je n'y ai rien admis qui parût blesser mes devoirs. En changeant mon humeur, elles peuvent avoir altéré ma santé ; mais vous voyez que loin de mériter le nom d'opiniâtreté que vous avez donné à mon silence, je n'en ai que plus de droits à votre compassion.

Cependant je dois ajouter, continuait-elle en soupirant, que si le dérangement de ma santé peut être attribué à ma mélancolie, c'est depuis que vos instances

Octobre 1788. 1er. Vol.

G

m'ont fait entreprendre de surmonter mes tristes sentimens. Vous m'avez proposé de souffrir les soins de Dom Thadeo ; j'ai fait fait mille efforts sur mon cœur pour les goûter , & je n'ai rien trouvé dans moi-même qui m'ait parlé en sa faveur. En me plaignant de cette malheureuse délicatesse , qui m'a fait regarder tous les hommes avec le même dégoût, j'ai demandé mille fois si tout le reste de leur sexe étoit semblable ; si la vanité, l'amour propre , la légèreté des sentimens, l'oubli des maximes essentielles de la justice & de la bonté , & sur-tout un misérable air de suffisance, si opposé à la droiture & à la simplicité du cœur , étoient le partage de tout le sexe qui se croit supérieur au nôtre. C'étoit à ma mere, à madame Riding, à ma tante que je faisois cette question. Elles m'ont répondu , comme de concert , que la différence n'étoit que du plus au moins , & qu'en général il y a peu de fond à faire sur le caractère de la plupart des hommes. La passion du duc de Montmouth est venue mettre le comble à mon mépris pour eux. Je l'adorerois , s'il étoit aimable ; mais

malgré cette apparence de penchant pour moi , je ne le puis souffrir. Je n'aimerai jamais un orgueilleux & un brutal ; c'est un monstre à mes yeux.

Cachez cette conversation à ma mere , ajouta-t-elle : j'avois résolu de me taire jusqu'au tombeau ; mais je ne fais quel pouvoir m'a délié la langue malgré moi. Il faut l'attribuer sans doute au reste de ces sentimens que vous avez fait naître le premier dans mon cœur, & que vos discours ont eu la force de réveiller autant que la vue du lieu où nous sommes.

Son pere ne lui laissa pas le tems de tomber dans ses réflexions à la suite de cette ouverture ; il l'embrassa avec des témoignages de satisfaction dont elle fut surprise. Je triomphe, lui dit-il d'un air riant , & je paierois volontiers d'une partie de mon sang ce que je viens d'obtenir. Que vous êtes coupable Cecile , ajouta-t-il en la regardant tendrement , de m'avoir fait acheter cet éclaircissement par des délais si cruels ! Non : le devoir peut-être ne vous oblige pas d'avoir cette ouverture pour un pere ; mais combien de raisons devoient vous faire céder à des

motifs plus tendres ! Ah ! croyez que les sentimens que j'ai conservés pour vous ne font guere différens à ceux de l'amour.

Il employa ainsi toute son adresse à calmer son esprit, lorsque les Médecins arrivés de Paris vinrent troubler un entretien dont il attendoit tant de fruit. Ses gens crurent qu'ils ne pouvoient trop promptement les introduire. Cette précipitation les empêcha de reconnoître le duc de Montmouth dans le déguisement où il étoit. Cleveland lui ayant marqué que ses promesses avoient supposé le consentement du Roi son pere, & celui de sa fille, & qu'il ne devoit pas s'offenser s'il rompoit ses engagements, le Duc s'étoit déterminé à retourner à Paris, malgré tous les risques auxquels il pouvoit être exposé. A son arrivée il avoit appris l'état de Cecile, & l'usage qu'elle faisoit du secours de la Médecine. Pour se procurer le plaisir de la voir, il chargea sa mémoire de quelques termes de l'art, & se déguisant sous un habit & sous un nom conforme à ses vues, il prit le titre de Docteur Anglois, à la faveur duquel il se mit en liaison avec quelques-uns des Médecins qui voyoient Cecile.

Ses libéralités ayant été auprès d'eux une recommandation plus forte que son savoir, il se mit dans le carosse qu'on leur avoit envoyé. Cleveland étoit auprès de sa fille quand ils entrèrent. Il se retira à quelque distance pour leur laisser de la liberté dans leurs premières observations. Le Duc ému par la vue de ce qu'il aimoit, s'étoit déjà saisi de la main de Cecile, sous prétexte d'observer son pouls, & laissoit à peine aux autres le tems de la prendre à leur tour. Il gardoit le silence; mais lorsque ses prétendus Confreres parurent s'éloigner du lit pour se communiquer leurs raisonnemens, il en fit lui-même un assez mauvais, dont la conclusion fut que le siège de la maladie étant dans l'estomac, il falloit voir la conformation de celui de Cecile pour mieux juger de ses affections intérieures. Ainsi ce caractère léger & inconsidéré s'abandonnoit à ses voluptueuses impressions à la vue d'un objet charmant qui devoit lui inspirer autant de respect que de tendresse. Malgré les résistances de la modeste Cecile, on exigea qu'elle se soumît. La passion du Duc étant satisfaite, son

ravissement ne s'exprima que par son silence. Il retourna au lit de Cecile , tandis que les autres s'approcherent de son pere pour lui rendre compte de sa situation. Ayant repris sa main , sur laquelle il porta inconfidérément la bouche , il crut ne rien risquer à lui dire : » que le duc de Montmouth seroit heureux s'il avoit la moindre part à l'état où vous êtes ! » Si elle ne reconnut pas le faux Médecin , elle le prit pour un émissaire du Duc , & l'imagination remplie de l'outrage qu'il avoit fait à sa modestie , elle jetta un cri aigu qui fut suivi d'un profond évanouissement.

Cleveland se précipita vers son lit. Les trois autres Médecins furent effrayés eux-mêmes d'un accident si imprévu ; mais tandis qu'ils lui donnoient tous leurs soins , le Duc de Montmouth se déroba de l'appartement.

Cécile ne revint à elle que pour se plaindre de son sort avec la dernière amertume : son discours fit passer Cleveland par tous les degrés de l'indignation & de la fureur ; mais le plus terrible effet de cette aventure fut le redoublement de la fièvre de Cecile. L'ardeur du mal & les

marques de sa malignité devinrent en peu de momens si sensibles, que les Médecins en firent appréhender la contagion pour Fanny. Son époux l'arracha de ce lieu de désolation ; mais en arrivant à Paris, elle fit avertir le Pere Recteur du College de l'état où étoit sa fille , & elle le fit prier de se rendre aussitôt à Saint-Cloud.

Drink étoit chargé par son maître de revenir au même moment qu'il seroit survenu quelque chose qui pût augmenter leurs craintes ou leurs espérances. La nuit continuant de s'avancer , Cleveland s'étonna de ne voir arriver personne , & il tomba dans les plus vives inquiétudes. Il fit partir un autre domestique ; il en dépêcha successivement deux autres, & il eut le chagrin de les attendre aussi vainement que les premiers. Enfin vers la pointe du jour, il entendit le bruit d'une chaise dans sa cour. C'étoit le Pere Recteur qui l'aperçut en mettant le pied à terre. La même discrétion qui lui avoit fait arranger tous les événemens de cette funeste nuit , le fit venir jusqu'à lui sans aucun signe de trouble & d'émotion. Il l'embrassa d'un air tendre , & lui connoissant l'ame trop

forte , lui dit-il , pour regarder les disgraces de la nature de même œil que le vulgaire , il le félicita d'avoir une chere fille dans le sein de Dieu.

Cleveland lui saisit le bras. Ma fille est morte , lui dit-il , d'un^e ton à demi étouffé par le serrement de son cœur , & si chancelant sur ses jambes qu'il seroit tombé sans l'appui qu'il lui présentoit ! Hé ! quelle affreuse sentence ! Il l'interrompit : Votre chere Cecile a prévu vos douleurs , lui dit-il : elle s'en est occupée en expirant , & ses derniers désirs auront été formés inutilement si vous vous abandonnez à des regrets qui ne peuvent servir de rien pour son bonheur. J'ai la même déclaration à faire à votre épouse. Quelle constance pourrai-je lui demander , si vous ruinez l'effet de mes soins par votre exemple ?

Allez , mon Pere , lui dit Cleveland , allez remplir votre commission d'une maniere qui réponde à l'opinion que j'ai de votre bonté & de votre zele. Je ne me sens ni le courage d'annoncer notre malheur à mon épouse , ni l'espérance de réussir à le déguiser. Il monta seul dans l'appartement de Fanny. Cleveland le sui-

vit, mais avec la résolution de demeurer dans l'anti-chambre, pour voler à son secours, si elle se laissoit surmonter par la douleur. Il se passa plus d'un quart d'heure pendant lequel il demeura partagé entre le doute & l'espérance: Un cri néanmoins qu'il reconnut pour la voix du Recteur, l'obligea d'entrer dans l'appartement. Il appelloit madame Bridge & les femmes de Fanny, qu'il avoit prié d'abord de passer dans un cabinet voisin; Cleveland les devança auprès de son épouse, qui étoit tombée sans force & sans connoissance.

En revenant à elle, mais ne pouvant retrouver encore assez de force pour ouvrir les yeux, elle prononça le nom de sa fille, & cette tendre invocation fut aussitôt suivie de celui de son époux. Rien ne fut jamais si touchant que les plaintes qu'elle lui adressa. Hélas! s'écria-t-elle en entr'ouvrant la paupière & en poussant un profond soupir: quand je la crus perdue au fond de l'Amérique par la barbarie des Sauvages, je n'eus qu'à combattre les sentimens de la nature, encore étoient-ils balancés par ma propre infor-

tune ; mais aujourd'hui , qu'après avoir éprouvé tous les malheurs imaginables , je jouissois , je partageois avec elle tous les délices du bonheur le plus parfait ; maintenant que ma fille , ma chère fille , réunissoit toutes les graces de l'esprit & de la beauté , toutes les qualités d'un cœur sensible & d'une ame bien née , qu'elle étoit devenue ma tendre compagne & ma meilleure amie , je la perds sans ressource par un excès de sa tendresse & de sa sensibilité. O la plus infortunée des meres ! j'ai à la fois tous les sentimens à combattre , parce que tous m'attachoient également à elle. Puis-je ne pas succomber au poids d'une si vive douleur ?

Une partie du jour se passa dans ces agitations. Enfin il lui fit entendre que sa présence étant nécessaire à Saint-Cloud , elle lui feroit manquer à tout ce qu'ils devoient encore à Cecile , si elle ne lui promettoit de demeurer tranquille à Paris jusqu'à son retour : après bien des larmes , elle consentit à le laisser monter seul dans sa chaise. Quel frémissement lorsqu'il entra dans sa maison ! Le triste accueil de ses domestiques , les gémissemens de madame

Riding , le désordre funebre qu'il crut remarquer dans tout ce qui s'offroit à ses regards , servit encore à redoubler l'horreur qui regnoit dans le fond de son ame. Drink qui n'avoit pas quitté Saint-Cloud , vint mettre le comble à son trouble en lui apprenant que le duc de Montmouth venoit d'arriver , & qu'il s'étoit introduit malgré lui dans la chambre où reposoit le cœur de sa fille.

Cleveland entra sans le faire avertir. Il le trouva à genoux devant le lit de Cecile , la bouche collée sur sa bouche , & s'épuisant en gémissemens & en soupirs. Le Duc l'aperçut. L'emportement de sa douleur ne l'empêcha pas de se lever , & prévenant le discours que Cleveland se disposoit à lui adresser : ô pere infortuné , s'écria-t-il , malheureux gardien de mon bonheur & du vôtre , qu'avez-vous fait de votre fille ? Ah ! n'eût-elle pas été plus sûrement entre mes bras ? N'aurais-je pas sauvé sa vie aux dépens de la mienne ? Vivez donc , ajouta-t-il , si vous en êtes capable , après l'avoir perdue. Pour moi , je n'espère ni ne veux lui survivre.

Il vous sied bien , lui dit Cleveland

la larme à l'œil de rejeter sur le défaut de mes soins un malheur que vous m'avez attiré par vos outrages? & passant au lit de sa fille, sans prêter l'oreille à ses justifications, il y prit la place & la posture que le Duc avoit quittée.

Il ne jetta point des cris, il ne versa point de larmes. Toute sa consternation se rassembla au fond de son cœur. Il considéra avec une morne avidité, ce composé de perfections & de graces, que la mort même n'avoit pu défigurer. Mais le Duc s'étant rapproché du lit avec de nouveaux transports, il pensa que si Cecile pouvoit être encore sensible à quelque chose, elle regarderoit cette familiarité d'un homme qui l'avoit outragée, comme une nouvelle insulte: & le voyant recommencer à porter ses lèvres sur un de ses bras, il regarda lui-même cette hardiesse comme une profanation. Il se leva & l'écarta de la main. Ensuite se courbant sur le visage de sa chere fille, il lui donna le baiser d'une paix & d'une tendresse éternelle. Voilà pour moi, lui dit-il, après avoir pressé un moment ses lèvres; pour ton malheureux pere, que tu n'a jamais

bien connu , si tu as cru qu'il ait cessé un moment de t'adorer. Et voilà pour ta mere , reprit-il en la baisant encore ; pour cette incomparable mere , qui auroit laissé ici son ame , si je lui avois accordé la triste satisfaction que je viens lui dérober.

Il ferma aussitôt les rideaux du lit ; & prenant le Duc par la main pour l'engager à sortir avec lui , il ordonna à Drink de n'accorder l'entrée de son appartement à personne. Il fit appeller promptement de Paris quelques Chirurgiens pour embaumer le corps de sa fille avec les parfums les plus précieux. Le Duc tomba aussitôt à ses genoux pour le conjurer de lui accorder le cœur de Cecile , pour en faire toute sa vie son idole. Il lui refusa cette faveur ; mais le Duc s'étant jeté sur un tableau , où Fanny & sa fille étoient peintes , il ne put l'arracher de ses mains.

Il ne songea plus qu'à reparoître aux yeux de son épouse , après avoir laissé madame Riding auprès du cercueil de Cecile. Dès le premier moment , ils pleurerent ensemble sur leur cruelle disgrâce ; & le projet de leur départ n'ayant fait

que se fortifier, Cleveland donna ses soins à tous les préparatifs.

Madame Riding se disposa de son côté à prendre la route de Rouen dans une voiture construite exprès pour elle & pour le transport d'un cadavre; il lui fut recommandé seulement de différer son départ de quelques jours, pour donner le tems à la constance de Fanny de se fortifier.

Cette tendre mere & son époux n'arriverent que le lendemain chez Milord Clarendon. Le Comte, frappé de la mort de leur fille, les pressa de lui en apprendre les circonstances, & Cleveland se donna le triste plaisir de lui représenter Cecile mourante, & de lui peindre sa désolation.

Cependant le nom de Cleveland s'étant répandu depuis ses dernieres aventures parmi quelques Anglois qui avoient fréquenté la Cour de Madame, étoit passé jusqu'en Angleterre, & le Capitaine Wil ne l'avoit pas entendu sans surprise. Ce tyran de madame Lallin étoit dans un âge où le remords commence à expier les déréglemens d'une longue vie. Il devoit de grandes réparations à madame Lallin qu'il

avoit trompée cruellement sous l'ombre du mariage , & dont le bien étoit resté entre ses mains , lorsqu'elle avoit pris le parti de se délivrer de ce scélérat par la fuite. Il ne douta point qu'en passant en France , il apprît de Cleveland ce qu'elle étoit devenue. Il se rendit à Saint-Cloud. Il en étoit parti , mais Drink lui donna les informations qu'il désiroit.

Fanny, animée d'une généreuse compassion pour madame Lallin, avoit chargé ce fidel domestique de s'informer secrètement du chemin qu'elle avoit pris, & il avoit découvert que s'étant retirée dans le couvent d'Hautes-Bruyeres , qui est à quelques lieues de Paris , elle y étoit réduite au rang de domestique.

Wil s'y rendit & demanda à la voir ; elle le reçut avec horreur , & dans la confusion qu'il ressentit de ses reproches , il revint à Saint-Cloud sans avoir la force d'y répondre. Cleveland en ayant été instruit , engagea Wil & madame Lallin à se rendre à Rouen , pour examiner de concert ce que leur intérêt pouvoit permettre. Il avoit écrit d'un autre côté au Recteur du Collège , pour le prier de faire

partir ses enfans sous la conduite de ce Gouverneur, dont il lui avoit tant vanté le zele & la sagesse. Tout s'arrangeoit ainsi pour son passage en Angleterre, & il avoit déjà fait embarquer à Dieppe la plus grande partie de ses équipages.

Il étoit dans l'attente des seules personnes dont l'absence retardoit son départ, & Milord Clarendon s'occupoit à étendre les bons offices de l'amitié à tous ses besoins, lorsqu'on leur annonça la visite du duc de Montmouth.

Après avoir satisfait à l'usage par un compliment qui parut renouvelier sa douleur, il apprit à Cleveland que M. & Madame de R....., dans l'embarras où ils étoient, s'étoient adressés à lui pour se plaindre d'avoir perdu le titre qui les avoit mis en possession de l'héritage de Milord Axminster. Ils ne pouvoient soupçonner de ce vol, disoient-ils, que la malheureuse Cortona, pour laquelle ils avoient eu pendant quelque tems une confiance aveugle, & dont ils n'avoient pas ignoré la juste punition.

Malgré l'air d'importance que le Duc avoit donné à son récit, Cleveland prit

la chose avec beaucoup de tranquillité , bien assuré que la présence de Fanny & de ses enfans suffiroit pour dissiper toutes les difficultés. Ce n'étoit pas la pensée du Duc qui avoit formé sur cet accident deux espérances dignes de sa légereté & de sa présomption. Le portrait de Fanny , joint dans un même tableau à celui de sa fille , avoit servi à lui inspirer une nouvelle tendresse & à le guérir de sa douleur. Il se promettoit que ce qu'il avoit communiqué à Cleveland , l'engageroit non-seulement à faire le voyage de Londres , mais à se lier avec lui plus étroitement que jamais , par le besoin qu'il auroit de sa protection ; alors il auroit la satisfaction de voir Fanny , & l'occasion se présenteroit de satisfaire son amour.

La froideur avec laquelle ses offres de services furent reçues , rabattit une partie de ses espérances ; mais il ne perdit pas celle de faire connoître ses sentimens à Madame Cleveland. L'habitude qu'il avoit eue de vivre chez Milord Clarendon lui donnoit la liberté de lui demander un asile : sa passion y prit de nouvelles forces par la présence continuelle de ce qu'il aimoit. Bientôt elle n'eut plus le pouvoir de se

déguiser ; le Comte & toute la maison s'en apperçurent. Cleveland & Fanny furent les seuls qui n'y firent pas attention.

Milord Clarendon , à qui leur repos étoit aussi précieux qu'à eux-mêmes , s'alarma d'un excès de sécurité qui pouvoit avoir de grandes suites. Il leur fit part de ses inquiétudes ; c'est une fureur , leur dit-il , & votre expérience a déjà dû vous persuader que toutes les passions ne méritent jamais un autre nom. Je lui vois passer des nuits entières , ajouta-t-il , à se promener sous vos fenêtres avec une agitation qui m'a quelquefois fait trembler des entreprises qu'il pouvoit former contre votre vertu. Je suis informé , reprit encore le Comte , qu'il a votre portrait sur une espee d'autel dans le cabinet le plus secret de son appartement , & qu'il y passe tout le tems qu'il ne peut passer auprès de vous. Je ne fais où il s'est rendu coupable de ce vol ; mais vous comprenez bien que je ne vous l'aurois pas découvert avec cette liberté , si je n'étois sûr qu'il le possède sans votre participation.

Ils remercièrent le Comte d'un intérêt si pur & si constant , & Cleveland lui apprit dans quelles circonstances le Duc

s'étoit saisi du portrait. L'ordre fut donné sur le champ à quelques domestiques de lui enlever son idole. A l'égard de ses sentimens, il n'étoit pas au pouvoir de Fanny de les détruire ; mais à la moindre déclaration qu'il oseroit en faire, elle se chargea de punir sa témérité par une réponse qui le couvreroit de confusion.

Pendant cet entretien, on vint des avertir que leurs enfans arrivoient de Paris avec leur Gouverneur. Leur empressement fut si vif, qu'ils se présentèrent au même moment. Après les avoir serrés longtems dans leurs bras, Cleveland jeta les yeux sur le Gouverneur, qui étoit demeuré modestement quelques pas derrière eux. Il crut reconnoître dans sa lenteur à s'approcher, ce désintéressement, cette honnêteté, dont le Recteur du College lui avoit fait tant d'éloges. Sa physionomie étoit un peu défigurée : il ne voyoit que d'un œil, & l'autre étoit perpétuellement couvert d'un large emplâtre qui lui cachoit une partie du visage.

Impatient de le voir de plus près, Cleveland fit quelques pas vers lui en lui tendant les bras, avec un reproche tendre

de sa froideur. Me croyez-vous, lui dit-il, insensible à tout ce que je vous dois; ou vous imaginez-vous que vos soins généreux aient pu me demeurer aussi inconnus que votre personne? Vous avez rendu service, ajouta-t-il en l'embrassant, à des cœurs capables de reconnaissance, & je commencerois pour la première fois à me plaindre de vous, si vous ne faisiez pas fond sur mon estime & mon amitié.

Le Gouverneur reçut ces embrassemens en se courbant de la moitié du corps, & lorsque Cleveland le prit par la main pour le présenter à Milord Clarendon & à Fanny, il lui dit d'une voix basse & embarrassée, qu'il le prioit de sortir un moment avec lui.

Pour éclaircir ce mystère, Cleveland ne balança pas à le suivre; mais à peine furent-ils sans témoins, que levant le masque qui lui changeoit le visage, il lui demanda d'un ton timide & d'un air humilié, s'il reconnoissoit le misérable Gelin.

La surprise de Cleveland lui ôta la voix pendant quelques momens. La gran-

deur d'ame va bien jusqu'à faire mépriser la vengeance; mais on ne peut accorder de l'amitié à un ennemi cruel pour prix de son repentir. Cependant en voyant Gelin humilié devant lui, attendri même & revenu au devoir; Cleveland ne pensa qu'à l'embrasser, avec toutes les marques d'affection qu'il crut capables de relever son courage. Que le passé, lui dit-il, sorte pour jamais de votre mémoire & de la mienne. Une maniere si noble de réparer vos offenses, m'inspire plus d'admiration, qu'elles ne m'avoient causé de haine. Venez, venez, ajouta-t-il, en le traînant par la main, & ne croyez pas Fanny moins capable que moi, de distinguer les sentimens d'une véritable vertu.... C'est votre libérateur, s'écria-t-il, en l'annonçant à son épouse; c'est lui qui vous a sauvée d'un péril que Milord Clarendon a partagé avec vous. C'est le fidele gardien de vos deux fils. Il n'a ménagé sa vie, ni pour vous, ni pour eux. C'est Gelin, si vous l'ignorez. C'est enfin un ami généreux & fidele à qui nous devons tous deux la conservation de tout ce qui nous est cher.

La surprise & la frayeur de Fanny, firent douter un moment de l'accueil qu'elle vouloit lui faire; mais se tournant vers son époux, & paroissant consulter ses yeux, elle ne balança plus à prendre pour lui les sentimens qu'il méritoit. Gelin mit un genou à terre pour lui exprimer le transport de sa joie; son compliment fut court, & parlant de la reconnoissance éternelle qu'il alloit emporter, il paroissoit disposé à les quitter sur le champ; Cleveland voulant lui assurer une vie douce & heureuse, lui offrit une retraite en Angleterre dans une de ses terres. Gelin se fit presser pour se rendre à ses offres, mais les instances du comte de Clarendon & de Fanny, acheverent de le déterminer, & il les accepta.

La joie qu'en ressentit Cleveland, alloit lui faire redoubler des caresses auxquelles il le voyoit fort sensible, quand l'ouverture d'une scene plus intéressante, l'appella dans la cour de Milord. On vint l'avertir que madame Riding arrivoit avec le cercueil de Cecile; il défendit à ses gens d'en parler avant son retour, pour

ménager les larmes de Fanny, qu'un spectacle si triste alloit infailliblement renouveler. Il sortit seul. Madame Riding vint en pleurant à sa rencontre. Elle ne put le revoir sans un serrement de cœur qui lui ôta la force de parler entre ses bras. Il attendoit madame Lallin avec elle; il ne vit qu'un homme âgé qu'il reconnut pour le capitaine Wil. Celui-ci l'aborda timidement. Il débuta par un humble aveu de l'horrible trahison par laquelle il s'étoit déshonoré; mais les plus justes ressentimens, lui dit-il, devant céder au repentir, il se flattoit que sa honte lui tiendrait lieu de réparation. Cleveland lui épargna la suite d'une confession si humiliante; il le pardonna, & le louant de l'intention où il étoit, de faire une juste réparation à l'honneur de madame Lallin, il demanda à madame Riding pourquoi il ne la voyoit pas avec elle. Ils lui apprirent que toutes leurs instances n'avoient pu lui faire quitter son couvent. Cleveland & Fanny elle-même, furent obligés d'y renoncer, mais ils lui assurèrent une pension capable de la faire subsister honnêtement.

Cependant le cercueil de Cecile fut déchargé secrètement & transporté dans une salle peu fréquentée de Fanny, mais Cleveland lui rendoit peu de justice, lorsqu'il doutoit de sa constance & de sa résignation. Les larmes qu'elle avoit encore à répandre n'étoient plus celles de la foiblesse, c'étoit le fruit de ses réflexions sur la misère de la condition humaine. Elle fit un tendre accueil à madame Riding; puis s'adressant à son époux, elle le pria d'un ton si ferme & si pressant de lui faire voir les restes de sa fille, qu'il ne put résister à ses desirs. Toute l'assemblée l'accompagna dans cette triste visite. Le duc de Montmouth osa même la suivre. Après avoir arrosé le cercueil de ses larmes, elle se tourna vers lui : contemplez, lui dit-elle, ce lugubre spectacle & frémissez de l'indécence de vos sentimens & de la vanité de vos espérances. Ce peu de mots le couvrirent tellement de confusion, qu'il quitta sur le champ l'assemblée & la maison du Comte.

Cleveland & Fanny n'eurent plus d'autre soin que de se préparer à leur départ.

L'INDIGENT.

L'INDIGENT PHILOSOPHE,

PAR M. MARIVAUX.

Ce petit ouvrage plein d'une philosophie aimable & gaie, offre des répétitions & quelques longueurs qui le déparent. Nous avons cru qu'il se feroit lire avec plus de plaisir en le réduisant à sa juste mesure.

JE m'appelle l'Indigent Philosophie, & je vais vous donner une preuve que je suis bien nommé : c'est qu'au moment où j'écris ce que vous lisez (si pourtant vous me lisez , car je ne suis pas sûr que ces especes de mémoires aillent jusqu'à vous , ni soient jamais en état d'avoir des lecteurs); au moment où je les écris, je suis à plus de cinq cent lieues de ma Patrie qui est la France, & réduit à une extrême pauvreté ! bref, je demande ma vie, & le soir je me gîte où l'on veut bien me recevoir

Octobre 1788. 1^{er} Vol.

D

Voilà, je pense, une misere assez complete. Vous n'êtes peut-être pas fait, pour être mieux, me direz-vous. Mon cher & bénin lecteur, c'est ce qui vous trompe. Je suis d'assez bonne famille. Mon pere étoit dans les affaires, issu lui-même d'un pere avocat qui avoit des ayeux dans le militaire; cela n'est pas si mauvais. Je suis même né riche; mais j'ai hérité de mes parens un peu de trop bonne heure.

Je n'avois que vingt ans quand ils sont morts, & à vingt ans, aimant la joie comme je l'aimois, vif & fémillant comme je l'étois, se trouver maître de cinquante mille écus de bien, je n'augmente pas d'un sol, seroit-il naturel, à votre avis, que j'eusse de quoi vivre à présent que j'ai près de cinquante ans? Non, la vie que je mene aujourd'hui n'est pas bâtarde; elle vient en droite ligne, de celle que j'ai menée & que je devois mener de l'humeur dont j'étois. Je n'ai que ce que je mérite, & je ne m'en soucie guere.

Quand j'avois du bien, je le mangeois; maintenant je n'en ai plus, je m'en tiens à ce qu'on me donne. Il est vrai que si l'on m'en donnoit autant que je voudrois, j'en

mangerois encore plus que je n'en ai mangé : je n'en serois pas plus corrigible. Il n'y avoit que la pauvreté qui pût me mettre à la raison , & graces à Dieu me voilà bien en sûreté contre ma foiblesse. Je suis pauvre au souverain degré , & même un pauvre à peindre : mon habit est très-mauvais & le reste de mon équipage lui ressemble. Dieu soit loué , cela ne m'empêche pas de rire , & je ris de si bon cœur , qu'il m'a pris envie de faire rire les autres.

Pour cela , je viens d'acheter quelques feuilles de papier pour me mettre par écrit , pour me montrer ce que je suis & comment je pense , & j'espère qu'on ne fera pas fâché de me connoître.

Au reste , dans le tems que j'étois en France , j'entendois qu'on disoit souvent à l'occasion d'un livre , ah ! que cet homme écrit bien , qu'il écrit mal ! pour moi je ne sais comment j'écirai : ce qui me viendra , nous l'aurons sans autre cérémonie ; car je n'en fais pas d'autre que d'écrire tout couramment mes pensées. Si mon livre ne vaut rien , je ne perdrai pas tout , car je ris d'avance de

la mine que vous ferez en le rebutant : ma foi cela me divertit assez ; mon livre bien imprimé, bien relié vous aura pris pour dupe, & par dessus le marché, peut-être ne vous y connoîtrez-vous pas, ce qui sera encore très-comique.

Enfin arrive ce qui pourra, je me suis fait un plaisir d'écrire & je n'irai pas m'en abstenir, dans la crainte que ce que j'écrirai ne vaille rien. C'est une pensée trop sérieuse pour moi, ou si vous voulez trop au-dessous d'un homme joyeux, oui trop au-dessous : & je vous dirai que parmi les hommes, je n'ai encore trouvé que la joie de raisonnable, parce que les gens qui aiment la joie n'ont point de vanité ; tout va bien pourvu qu'ils se réjouissent ; c'est penser à merveille, c'en est pas avoir de l'esprit que d'être autrement.

Vous moquez vous de moi ? grand bien vous fasse, je ne m'en mets pas en peine. Quand j'étois un enfant, j'étois vain, cela étoit à sa place ; à présent que je suis un homme, j'ai mis toute ma vanité à ne faire de mal à personne, & toute ma sagesse à me divertir du

reste : ce n'est pas le tout que d'être pauvre , ce n'est pas assez de porter des haillons , il faut savoir en faire son profit , & tel que vous me voyez , je ne prise l'estime des hommes que ce qu'elle vaut. Dites-moi , ne serai je pas bien avancé quand vous direz que j'ai de l'esprit ? sera-ce un grand malheur quand vous direz que je n'en ai point ? j'en ai peut-être , mais pour le montrer comme vous voudriez qu'il fût , il faudroit que je me donnasse de la peine & cela ne me divertiroit plus : ainsi je me contente de celui que j'ai à l'ordinaire , je ne me fatiguerai point à le trouver , je le tiens , je n'ai rien à lui reprocher , car il m'a toujours réjoui.

Mais voilà assez de préambule ; je suis naturellement babilard , il faut que cela se passe : parlons de ma vie à cette heure. Je vais vous en donner des lambeaux sans ordre , car je n'ai point chargé ma mémoire de dates ; mais il faut remettre la partie à une autrefois : le jour me manque & je n'use pas d'autre lumière. Je vais manger un morceau , on avale fort bien sans chandelle , & on digère

de même. Si votre souper ressembloit au mien, vous ne vous coucheriez pas de si bon cœur que je le ferai; mais pour moi ma friandise & ma philosophie sont les meilleures amies du monde. Ce que la dernière offre à l'autre, celle-ci le trouve toujours bon. L'appétit vient là dessus, qui s'entend encore avec elle, & moyennant ce trio-là je m'accommode, on ne peut pas mieux.

Bon soir, j'ai soupé; je me suis levé un peu matin, je me couche de bonne heure. Je ne veux rien perdre.

Dieu aide les gens gaillards : hier en me couchant, je n'avois pas un sou pour le lendemain; aujourd'hui je me retire avec plus d'argent qu'il ne m'en faut pour vivre dix jours, & je ne donnerois pas ces dix jours pour une année de la vie d'un ministre d'Etat. Personne ne viendra m'excroquer les moments que je prétends passer à ne rien faire. Vive les plaisirs de ceux qui n'en ont gueres: il n'y a rien qui les rende si piquants que d'en avoir rarement, sans compter qu'il ne faut pas bien de l'apprêt pour être aise quand on ne l'est pas souvent.

On se réjouit où les autres ne sentent rien; il faut des machines aux gens du monde pour les divertir; à gens comme moi, il ne faut presque rien: par exemple me voilà charmé, parce que je vais être huit ou dix jours sans travailler. Allez-vous en proposer l'oïveté comme un plaisir à un ambitieux, à un homme de cour, c'est lui proposer le martyre; il faut qu'il aille, qu'il parle, qu'il agisse, qu'il s'inquiète, qu'il n'ait ni le tems de dormir ni celui de manger; il ne vit plus dès qu'on lui laisse le tems de vivre, & cependant le misérable qu'il est, de combien de choses qui me manquent, son repos seroit-il assaisonné? Il est riche, il pourroit faire bonne chere. Il a des maisons de campagne, il pourroit s'y aller promener. Il a des amis qui valent mieux que lui, & qu'il pourroit avoir chez lui quand il voudroit. Il est logé comme un Roi dans son Louvre. Il a du vin de Champagne & de Bourgogne dans ses caves; & tout cela ne lui sert de rien; son ame jeûne de tout au milieu de cette abondance de douceurs dont elle peut jouir. Savez-vous bien pour-

quoi? c'est que la folie fait pénitence des excès de cupidité où elle s'est jettée : oh ! parbleu je n'ai jamais laissé prendre un si mauvais pli à la mienne ; je l'ai stilée à tout , c'est une vraie aventuriere. Aujourd'hui que mon lit est dur , je n'en souhaite pas un plus mollet , je mets seulement mon ragoût à pouvoir y dormir la grasse matinée. Je n'ai point d'amis qui me viennent voir , mais en revanche je vais voir tout le monde dans les rues. Je m'amuse des hommes qui passent , & quand je vois passer un coquin que je connois , je le méprise sans avoir la peine maudite de lui faire des compliments , & de le traiter comme un homme estimable , comme je ferois si j'étois dans le monde.

Je ne fais pas bonne chere , mais j'ai bon appetit : je ne bois pas de bon vin , mais comme je n'en bois gueres en tout tems , le mauvais me paroît du nectar ; & quand je n'ai que de l'eau , je ne la bois qu'à ma soif , cela la rend délicieuse. Sans cela , croiroit-on que les malheureux , les gens pauvres , pussent résister à leur état ? Non , mais la nature est une

Bonne mere qui n'abandonne pas ses enfans quand la fortune les abandonne. Un homme étoit riche, il devient pauvre; laissez-le faire. La nature en lui, a pourvu à tout; c'est un soldat qui a armes & bagages. Quand il étoit riche, il étoit délicat; à présent qu'il n'a plus rien, sa friandise & l'amour des commodités le quittent, son goût baisse & devient ce qu'il faut qu'il soit pour s'ajuster à son état: Il aimera le pain, comme il aimoit la perdrix; l'eau fraîche, comme il aimoit le bon vin; le vin, comme il aimoit la plus exquise des liqueurs; en un mot, ses besoins s'humanisent, ils demandent peu parce qu'ils ne peuvent avoir beaucoup, & le peu qu'ils ont, les satisfait cent fois mieux que le beaucoup quand ils l'avoient.

Que dites-vous de ma morale? Elle n'est pas fort réfléchie, c'est qu'elle est naturelle. Il y a des gens qui moralisent d'une manière si sublime que ce qu'ils disent, n'est fait que pour être admiré; mais ce que je dis, est fait pour être suivi & voilà la bonne morale; le reste n'est que vanité, que folie. Les gens d'es-

prit gâtent tout; ils vont chercher tout ce qu'ils disent dans un pays de chimere; ils font de la vertu une précieuse qui est toujours en peine de savoir comment elle fera pour se guinder bien haut, pour se distinguer; ils croient donc que c'est là la vertu? Je leur apprendrai moi, de dessus mon escabot, qu'il n'y a rien de si simple que ce qu'on appelle vertu, bonne morale, ou raison. Nous n'avons pas besoin d'un grand effort d'esprit pour agir raisonnablement; la raison coule de source quand nous voulons la suivre; je dis la véritable raison, car c'est celle qu'il faut chercher; cette raison qui est si fine, si spirituelle & si sublime, ce n'est pas la bonne; c'est nous qui la faisons celle-là; c'est notre orgueil qui la forge; aussi la fait-il gigantesque afin qu'elle nous étonne. Il me vient une comparaison qu'il faut que je vous dise : imaginez-vous un habit tout uni ; quelque bien fait qu'il soit à votre taille, on ne dira gueres en vous voyant passer, voilà un homme qui est bien habillé; mais portez vous un habit chamarré, brodé d'or ou d'argent? oh! tous les passans s'arrêteront pour vous re-

garder ; oh ! le bel habit , dira-t-on. Eh ! bien , cette vertu simple & telle que la nature nous la donne , ne fait pas plus de bruit , elle n'est pas plus remarquable qu'un habit uni ; personne n'y prend garde : au lieu que le faste que vous voyez dans de certaines actions qui vous paroissent des prodiges de raison & de vertu , ce faste-là qui frappe tant , ressemble à la broderie de l'habit chamaré ; il faut mettre par-tout de la broderie , il faut de l'éta-lage dans tout ; sans quoi rien ne paroît dans le monde.

Je me souviens d'avoir vu autrefois un seigneur qui presque en un même jour , perdit son fils unique & la moitié de son bien. On s'attendoit à des marques de douleur & d'affliction ; mais malheureusement pour lui , c'étoit un homme qui passoit pour un modele de raison , pour un héros en fermeté , pour un sage , c'est tout dire. Il avoit pris son goût à figurer comme cela dans le monde ; il fallut donc soutenir la gageure dans le double malheur qui lui arriva. Je le plains de tout mon cœur ; j'eus pitié de lui à cause des peines que cette fermeté qu'il alloit jouer , lui

donneroit; & en effet, le pauvre martyr de l'orgueil ne versa pas une larme, il se montra inébranlable; il jetta un soupir ou deux, dit-on, pour rendre son courage plus vraisemblable, pour montrer aux gens que ce n'étoit pas faute de sensibilité qu'il n'étoit pas au désespoir comme y auroit été un autre. Il fit voir qu'il ne tenoit qu'à lui, d'être sujet comme le reste des hommes aux foiblesses de la nature, mais qu'il avoit la force de les repousser. Je le vis le lendemain de ses infortunes, je regardai son visage, & n'y vit qu'un masque; la sérénité même n'a pas l'air plus paisible que l'avoit ce visage. Oh ! je me dis à moi-même, la raison toute unie ne fait pas cet effet là; il y a ici de la broderie & je devinois juste, car je sais, à n'en pouvoir douter, que seul dans son cabinet, mon homme pleuroit & se désoloit comme une femme, & qu'il s'en donnoit à cœur joie, si l'on peut parler ainsi; vraiment je le trouvois bien plus foible & plus femme, quand il reprenoit son masque devant le monde. Il me paroissoit bien plus pusillanime; car se donner le tourment de concentrer sa

douleur, pour avoir la gloire de passer pour un homme admirable en fermeté, je pardonnerois cette vanité à une femme parce qu'elle est d'un sexe plus foible que nous; & à mon gré, il n'y a point de plus grandes foiblesses que l'orgueil de feindre des vertus qu'on n'a pas; cette petitesse est digne d'une créature artificieuse & superbe comme la femme, n'est-il pas vrai?

Cependant on admira le Comédien à qui ces singeries coûterent cher, car autant qu'il m'en souvient, je crois qu'il mourut de la violence qu'il se fit pour les soutenir. Sa comédie le tua; cela n'est pas sain, & mourir pour mourir, j'aimerois encore mieux mourir en homme foible, qu'en Comédien qui fait le fort & qui ne l'est pas. J'aurois du moins l'avantage de n'avoir voulu tromper personne, & je remporterois l'honneur d'avoir été de bonne foi. Quand on meurt franchement de douleur, la mort n'est que la punition de notre foiblesse, & cela n'est pas si laid qu'une mort qui est la punition d'une fourberie. Oh! l'impertinente mort à mon gré! je serois immortel si je n'avois à finir que par là.

C'est assez moraliser. Laissons-là les folies des hommes, & si nous en faisons comme absolument il en faut faire, du moins n'en faisons que de celles qui divertissent. Par exemple, j'ai mangé tout mon bien, moi. Eh! bien, c'est une grande folie, je ne conseille à personne de la faire; car pour avoir du plaisir, il n'est pas nécessaire de se ruiner ni de devenir pauvre. La pauvreté est une chose qu'on ne peut retrancher; ce n'est pas elle qui m'a rendu joyeux & content comme je le fais; je l'étois avant que d'avoir tout mangé, mais si j'avois à recommencer, si on me remettoit dans mon premier état, j'aimerois mieux faire des folies ruineuses qui seroient du moins gaies pendant qu'elles dureroient, que de faire de ces folies tristes, dures & meurtrières. J'aimerois mieux avoir le plaisir d'être fou, que d'avoir la douleur de faire le sage avec tout l'honneur qui m'en reviendrait.

A propos de folie: l'autre jour je me trouvai dans une salle où un homme charitable de la ville assemble quelquefois des pauvres pour leur distribuer de l'a-

gent & d'autres charités. Il y avoit un grand miroir dans cette salle ; je m'en approchai pour voir un peu ma figure que je n'avois vue depuis long-tems. J'étois si barbouillé que cela me fit rire ; car il faut tirer parti de tout ; je me regardois comme on regarde un tableau ; je voyois bien à ma physionomie, que j'avois dû me ruiner : il n'y avoit pas l'ombre de prudence dans mon visage, pas un trait qui fût espérer qu'il y en auroit un jour ; c'étoit le vrai portrait de l'homme sans souci, & qui dit, n'ai-je rien ? je m'en moque. Voilà donc celui qui a mangé tout mon bien, dis-je en m'approchant de ma figure : voilà le libertin qui me fait porter des guenilles & qui ne s'en foucie gueres ; voyez-vous le fripon, tout ce qu'il a fait, il le feroit encore.

Un de mes camarades entra comme je finissois la conversation par un saut. Ami, vous êtes bien gaillard, me dit-il. Vraiment oui, répondis-je. Je viens de voir un homme qui ne doit rien & qui n'a rien à perdre. Pardi, je vaux bien cet homme, me dit-il ; ainsi vous n'avez qu'à faire une gambade en me voyant. Sautez, sautez.

je le mérite ; & pour m'en donner l'exemple , il faut lui-même : & puis je saurai , il me le rendit , je lui rendis ; je crois que nous sauterions encore si nous n'avions pas entendu ouvrir la porte de l'appartement. C'étoit l'homme charitable qui venoit à nous & qui nous mit à chacun une piécé d'argent dans la main , en nous demandant nos prières pour lui , ce que je n'ai jamais manqué de lui accorder , car tout sans souci que je suis , je crains Dieu , j'ai toujours eu des sentimens de religion , je ne les ai pas toujours mis en pratique pendant que je me ruinois , mes actions n'alloient pas mieux que mon patrimoine ; la dissipation de l'un entraînoit le désordre des autres ; mais maintenant que je suis pauvre , j'ai pris , comme on dit , l'occasion d'être homme de bien , & voici comment j'ai raisonné. J'aimois les femmes , & les femmes aimoient mon argent ; à présent que je n'en ai plus , qu'est-ce que je ferois de mon amour pour les femmes ? Rien , elles ne voudroient plus de moi , il ne faut donc plus vouloir d'elles ; aussi bien en les souhaitant sans les avoir , je souffrirois & je me damnerois d'un péché

pénible. Faisons donc de nécessité, vertu.

Depuis ce raisonnement, quand j'en ai vu quelqu'une, & que son idée vient me lanterner l'esprit, je mets tout d'un coup la main dans ma poche; je n'y trouve rien & là dessus je renvoie les desirs libertins à qui a le malheur de pouvoir en acheter la satisfaction. Pour moi qui n'ai pas le sou, l'inutilité de me laisser tenter m'est démontrée; je brise avec la tentation & je me dévoue à la continence par force: de là je tâche de m'y dévouer par vertu, & ainsi de main en main & pour ainsi dire par cascade j'arrive à traiter cet article là assez chrétienement. On appelle cela faire son salut cahin-caha & fournir sa carrière en boiteux; mais on se tire d'affaire, comme on peut, & un boiteux qui ne se laisse pas faire son chemin comme un autre.

Par ma foi plus j'examine mon état & plus je m'en loue. Si j'étois dans le monde, apparemment que j'aurois quelque charge; je serois marié, j'aurois des enfants; la charge, il faut la faire; la femme, il faut la supporter; ses enfants il faut les élever & puis les marier; c'est-

à-dire ne garder que la moitié de la vie & se défaire de l'autre en leur faveur : c'est la regle. N'est-ce pas là quelque chose de bien touchant que ce tracas ? je connois des gens qui ont tout ce que je dis là, femme, charge & enfants & qui sont riches ; je les vois pensant, ils rêvent creux, ils ont des physionomies sérieuses qui servent de remède à l'envie de rire. Parlez leur, ils se plaignent toujours ; c'est de leur femme qui joue ; c'est de l'état qui va mal ; c'est du ciel, il ne pleut pas à leur fantaisie ; c'est du chaud, c'est du froid ; c'est d'un fils libertin, d'une fille coquette, d'une troupe de valets qui les servent mal & les pillent bien ; après cela c'est des amis qu'il faut régaler & qui ne seront peut-être pas contents, qui ont plus d'envie de compter vos plats que de les manger ; c'est leur vanité qui vient voir si la vôtre se soutient noblement. Leur faites-vous faire trop bonne chère ? ils vous trouvent superbes & fastueux ; vous les irritez parce que vous leur rendez la revanche onéreuse : les régalez-vous de bon cœur, mais frugalement, faute de pouvoir faire

mieux ? votre bon cœur n'est qu'un sot, qui ne leur apprête qu'à turlupiner de vos moyens : êtes vous assez bien meublé pour eux, avez-vous assez de valets ? ils prendront garde à tout cela. Vous le savez, vous craignez ce qu'ils penseront ; vous avez peur de rougir devant eux ; il s'agit de leur considération ou de leur mépris. Le coup de chapeau sera désormais plus honnête ou plus cavalier selon l'état où ils vous trouveront ; car enfin tâtez-vous vous-même, voyez si suivant le hazard de ces choses là, un homme ne vous est pas plus ou moins important dans le monde ? Allez-vous manger volontiers chez des gens d'un étalage médiocre, qui donnent de tout leur cœur, mais qui ne peuvent que donner peu ? leur amitié vous pique-t-elle ? vous honorez-vous fort de les connoître ? parlez vous d'eux souvent ? Non, ce sont de bonnes gens que vous aimez bien, mais pour les laisser là ; leur commerce ne vous pare point ; votre orgueil n'y gagne rien : ce ne sont point là les connoissances qui vous donnent du renom, qui vous vantent dans l'esprit des autres. Vous

même vous ne vous souciez gueres de ceux qui n'ont que de pareils amis; vous voulez que les vôtres fassent du fracas, & vous voulez en faire aussi pour être recommandé à leur amour propre, pour être sur la liste de ceux qu'on peut voir en toute sûreté d'orgueil. Avec qui est-il, dirat-on, en vous montrant? avec Monsieur un tel & Madame une telle. Oh! voilà qui va bien: on parlera de vous, on vous citera, vous en serez digne: & quel est ce monsieur un tel dont le commerce vous est si honorable? hélas! le plus souvent, il n'est rien, lui, quant à son esprit, son cœur ses vertus; mais il a bon équipage, un bon cuisinier; il fait de la dépense, il se donne de beaux airs, on le voit au spectacle; les dames le saluent, les hommes l'accueillent, c'est un homme enfin. Non, je dis mal, ce n'est pas un homme; c'est un riche, un possesseur de places, un seigneur, & on voit par-tout des gens qui font tout cela sans mériter le grand nom d'homme. Car qu'est-ce qu'un homme? Est-ce la naissance qui le fait? Non, appelez-le, comme vous voudrez, elle ne le fait que le fils de son pere.

J'allois, l'autre jour, dire de belles choses sur l'homme, si la nuit n'étoit pas venu m'en empêcher ; mais quand la nuit vient, mon luminaire finit & puis bon soir à tout le monde.

Or sus, continuons mes rapsodies ; j'y prends goût, elles ne sont peut-être pas si mauvaises ; mais je les ai gâtées en disant que j'étois françois, & si jamais mes compatriotes les voient, je les connois, ils ne manqueront pas de les trouver pitoyables. C'est une plaisante Nation que la nôtre ; sa vanité n'est point faite comme celle des autres Peuples. Ceux-ci sont vains tout naturellement ; ils n'y cherchent point de subtilité ; ils estiment tout ce qui se fait chez eux, cent fois plus que tout ce qui se fait partout ailleurs. Ils n'ont point de bagatelles qui ne soient au-dessus de tout ce qu'il y a de plus beau, ils en parlent avec un respect qu'ils n'osent exprimer, de peur de les gâter, & croient avoir raison, ou si quelquefois ils ne le croient point, ils n'ont garde de le dire, car où seroit l'honneur de la patrie ? Voilà ce qu'on appelle une vanité franche. Voilà comme

la nature nous la donne de la première main & même comme le bon sens feroit vain si jamais le bon sens pouvoit l'être. Mais nous autres françois, il faut que nous touchions à tout. Nous avons changé tout cela. Vraiment nous y entendons bien plus de finesse. Nous sommes bien autrement déliés sur l'amour propre. Estimer ce qui se fait chez nous; eh! où en feroit-on. s'il falloit louer ses compatriotes? ils seroient trop glorieux & nous trop humiliés; non, non, il ne faut pas donner cet avantage là à ceux avec qui nous vivons tous les jours, & qu'on peut rencontrer partout. Louons les étrangers, à la bonne heure, ils ne sont pas là pour en devenir vains, & au surplus, nous ne les estimons pas davantage pour cela; nous saurons bien les mépriser quand nous serons chez eux; mais pour ceux de notre pays; mirmidons que tout cela.

Voilà votre portrait, messieurs les françois. On ne sauroit croire le plaisir qu'un françois sent à dédaigner nos meilleurs ouvrages, & à leur préférer des fariboles venues de loin. Ces gens là

pensent plus que nous, dit-il, en parlant des étrangers; dans le fond il ne le croit pas, & s'il s'imagine qu'il le croit, je l'assure qu'il se trompe. Eh! que croit il donc? Rien. Mais c'est qu'il faut que l'amour propre de tout le monde vive. 1°. Il parle des habiles gens de son pays, & tout habiles qu'ils sont, il les juge; cela est assez hardi, cela lui fait passer un petit moment assez flatteur. Il les humilie, autre irrévérence qui lui tourne en profondeur de jugement. Qu'ils viennent alors, qu'ils paroissent, ils ne l'étonneront pas, il les verra comme d'autres hommes, ils ne défereront point Monsieur; ce sera puissance contre puissance, & quand il met les étrangers au-dessus de son pays, Monsieur n'est plus du pays au moins, c'est l'homme de toute la Nation, de tout caractère d'esprit, & somme totale, il en fait plus que les étrangers même.

Ce n'étoit peut-être pas la peine de vous dire cela, lecteur françois, car je m'imagine que vous ne vous souciez gueres de savoir de quelle humeur vous êtes; je n'y prends aucun intérêt, & si vous

lisez mes paperasses, souvenez-vous que c'est l'homme sans souci qui les a faites.

Je gagerois pourtant bien que vous croyez que je suis à Paris, quoique je vous ai dit que j'en étois à plus de quatre cent lieues. Eh ! bien, si j'y suis, tant mieux pour moi, car j'aime à rire, & Paris est de tous les théâtres du monde, celui où il y a la meilleure comédie, ou bien la meilleure farce, si vous le voulez ; farce en haut, farce en bas ; & plutôt à Dieu que ce ne fût que cela ! Plût à Dieu qu'on en fût quitte pour rire de ce qu'on voit faire aux hommes ! Je les trouverois bien aimables s'ils n'étoient que ridicules, mais quand ils sont méchans, il n'y a plus moyen de les voir, & on voudroit pouvoir oublier qu'on les a vus. Ah ! l'horreur !

Autrefois je n'aurois pas pensé si juste sur les choses qui me frappent. Parlez-moi pour bien juger de tout, de n'avoir plus d'intérêt à rien. Les choses vont, & je les regarde aller ; autrefois j'allois avec elles, & je n'en valois pas mieux : par exemple, je vois actuellement de ma fenêtre un homme qui passe dans la rue,

&

& dont l'habit, si on le vendoit, pourroit marier une demi-douzaine d'orphelins. Voilà un vrai gibier pour un chasseur de mon espece. Ah ! que j'aurois de plaisir à tirer dessus du grenier où je suis. Voyons ; voici un pauvre homme, comme moi, qui lui tend la main pour avoir quelque chose & il ne lui donne rien ; apparemment qu'il lui dit, Dieu vous benisse, & c'est toujours quelque chose que de renvoyer à Dieu une charité qu'on ne veut point faire. Parlons à notre homme » Ah ! monsieur, que
» vous avez bonne mine ! que vous êtes
» brillant ! je cherche un homme, c'est-à-dire
» quelqu'un qui mérite ce nom ?
» par hazard ne seriez-vous pas mon fait ?
» car vous en avez grande apparence.
» Attendez un moment que ma raison vous
» regarde ; c'est une lunette pour con-
» noître la valeur des choses. Ah ! il me
» me semble que votre habit n'a pas tant
» d'éclat, votre or se ternit, je le trouve
» ridicule ; qu'est-ce que vous faites de
» cela sur un vêtement ? on vous prendrait
» pour une mine du Pérou Eh ! morbleu
» n'êtes-vous pas honteux de mettre sur

» vous tant de lingots en pure perte, pen-
» dant que vous pouviez les distribuer en
» monnoie à tant de malheureux que voici
» & qui meurent de faim? Ne leur don-
» nez rien, si vous voulez, gardez tout
» pour vous; mais ne leur prouvez pas
» qu'il ne tient qu'à vous de leur racheter
» la vie; n'en voient-ils pas la preuve sur
» votre habit? Eh! du moins cachez-leur
» votre cœur; ôtez cet habit qui le décou-
» vre & qui en montre la dureté; ôtez cet
» habit qui insulte à leur misère & qui n'a ni
» faim ni soif. Ne savez-vous pas bien qu'il
» seroit barbare de jeter votre argent dans
» la rivière pendant que vous pourriez en
» secourir des affamés qui n'auroient pas
» de quoi vivre? Eh! bien, n'est-ce pas le
» jeter dans la rivière que de le jeter sur
» un vêtement qui n'en a que faire, qui n'en
» devient ni plus chaud pour l'hiver ni plus
» froid pour l'été? Et pour qui le galonnez-
» vous ou le brodez-vous tant? est-ce pour
» moi? est-ce afin de m'inspirer plus de con-
» sidération pour vous? je ne donne plus
» dans ce piège-là. J'ai vécu plus d'un jour,
» le Md. ni le tailleur ne rendent point
» un homme respectable. D'ailleurs je ne

» saurois vous regarder dans cet état-là sans
» que les pleurs ne m'en viennent aux yeux.
» Retirez-vous, je ne suis point un bar-
» bare; je vois des gens qui souffrent,
» je vois le bien que vous pourriez leur
» faire & votre vue m'afflige; allez, vous
» dis-je, vous n'êtes point un homme
» & j'en cherche un. Si je voulois un
» tigre, je vous donnerois la préférence
» sur tous les tigres à quatre pates;
» car ils ne sont pas si tigres que vous;
» puisqu'ils ne savent point qu'ils le sont
» & qu'il ne tient qu'à vous de con-
» noître que vous l'êtes ».

Voyons ailleurs. Je vois là bas des hommes; n'y en auroit-il pas un tel qu'il me le faut? Attendez, j'en vois un devant qui tout le monde se courbe. Qui est-il? c'est un homme titré, les conventions l'ont fait un grand; c'est-à-dire, qu'elles lui ont donné le privilege d'être encore plus petit que les autres. S'en sert-il? Je n'en fais rien, mais c'est une terrible chose que de n'avoir pas besoin de mérite pour être respecté, & ceux qui le saluent voudroient bien n'en avoir pas plus besoin que lui; ce n'est pas lui qu'ils saluent, c'est son privilege. Quand

ces gens-là se plaignent d'un grand, quand ils disent qu'il est dur, qu'il est ingrat, qu'il les méprise; laissons-les dire. En vérité, ils ne le méritent pas meilleur, car ils haïssent moins les mauvaises qualités qu'ils ne lui envient la liberté qu'il a de les produire.

J'ai connu dans ma vie un homme qui ne pouvoit souffrir l'orgueil des grands seigneurs; il n'y avoit rien de plus beau que la morale qu'il débitoit là-dessus: s'il faisoit jamais fortune, il seroit le plus raisonnable de tous les hommes, disoit-on; cette fortune lui vint: il fut mis en place. Je n'ai jamais rien vu de si sot, de si superbe que lui alors; & d'où vient qu'il avoit paru si différent, c'est que quand un homme est dans une condition médiocre, il n'ose pas donner l'essor à son orgueil; il faut qu'il lui retienne la bride; il faut que notre homme file doux, en bon françois; car s'il s'émancipe, on l'humilie, & cela est mortifiant; de sorte que par un orgueil prudent, il s'humilie lui-même, afin que personne ne s'en mêle. Après cela vous le voyez bon, simple, accommodant, ne pouvant comprendre les grands airs de certaines gens; n'ima-

ginant point comment on peut être orgueilleux ; levant les épaules sur tous ceux qui le sont. Ah ! le bon apôtre ! Tenez , voici ce qu'il pense : puisque je ne saurois montrer mon orgueil , il faut que je m'en venge sur ceux qui ont la liberté de montrer le leur , & qui le montrent. Il faut que je dise qu'ils me font pitié , cela les rendra plus petits aux yeux des autres & empêchera qu'on ne les voye si fort au dessus de moi ; car ces gens là , je ne saurois les souffrir. On ne paroît rien auprès d'eux & je me soulage en les abaissant. Outre cela c'est qu'en faisant profession de regarder l'orgueil comme une sottise , on croira que je n'en ai point & que ce seroit peine perdue que d'en avoir avec moi , parce que je les mépriserois sans en être piqué ou bien que je n'y prendrois pas garde.

Hem ! l'entend-t-il bien notre hypocrite ? Soyez bien sûr qu'il pense tout ce que je lui fais dire & par-tout où vous trouverez de ces esprits raisonnables qui ont tant de pitié de l'orgueil des autres , ayez en toute sûreté pitié du leur. C'est un prisonnier qui voudroit être li-

bre & qui cherche querelle à tout orgueil qui a ses coudées franches : comptez là-dessus.

Mais je m'admire, moi, de tout ce que j'ai dit depuis une heure, je n'en voulois pas dire un mot. J'ai toujours été entraîné je ne sais comment. Quand j'ai mis la main à la plume, j'ai cru que j'allois continuer la suite de mon discours de l'autre jour où il s'agissoit de savoir ce que c'étoit qu'un homme & le définir : point du tout, je l'ai oublié ; oh bien, que cela vienne à propos ou non, je veux pourtant dire ce que c'est que cet homme ; ce n'est ni la naissance ni les richesses qui le font ; ce n'est pas non plus celui qui a de l'esprit ; ce n'est pas la créature qui pense ; la pensée est le sentiment & tout ce que vous avez enfin, appartient bien à l'homme, mais ne fait pas l'homme ; je n'appellerois cela que les outils avec lesquels on doit le devenir. Or qu'est-ce donc encore une fois qu'un homme ? Hélas ! je ne le dirai, j'en suis sûr, que d'après vous même & d'après tout le monde qui en iroit bien mieux si nous avions quantité d'hommes.

Un homme, c'est cette créature avec qui vous voudrez toujours avoir affaire, que vous voudriez trouver par-tout, quoique vous ne vouliez jamais lui ressembler (1). Voilà ce que c'est; vous n'avez qu'à étendre ce que je dis là. Tous les hommes la cherchent cette créature, & par-là tous les hommes se font leur procès s'ils ne sont pas comme elle. Adieu, l'homme sans souci n'y voit plus goutte.

Je viens de relire ce que j'ai écrit la dernière fois & je ne l'ai pas trouvé mauvais ma foi, je l'ai trouvé bon. C'est de l'excellente morale, en profitera qui pourra; il ne la faut pas meilleure pour les honnêtes gens. A l'égard de ceux qui ne se soucient pas de l'être, je ne les compte pas, car ou ils n'ont point d'esprit ou ils n'ont que cela, & si c'est le dernier, c'est encore pis. Ils ne liront ma morale que pour voir si elle est bien pensée: voilà l'attache de ces Messieurs-là. Ils ressemblent à ceux à qui

(1) N'en déplaise à notre Philosophe sans souci, sa définition ne peut convenir qu'au bon homme.

on donneroit de l'or qui ne s'en serviroient point & qui se contenteroient de le peser pour savoir à quel kara il seroit. Ne seroit-ce pas là un beau gain? Eh bien, je les avertis qu'avec tout leur bel esprit, je ne les reconnois point pour juges en fait de morale. L'esprit ne fait ce que c'est quand il en juge tout seul, & que le cœur n'est pas de la partie.

Mais à propos de morale, quelque bonne que soit la mienne, elle pourroit paroître singulière parce qu'elle est à moi. Un sage de mon espèce ne l'est peut-être pas assez pour avoir le droit de moraliser. Je n'ai pas eu la sagesse de conserver mon bien, & je m'avise quand je n'en ai plus de tomber dans les reflexions les plus sérieuses. Cela n'est pas dans les règles, n'est-il pas vrai? Mais je me moque des règles, & il n'y a pas grand mal à cela : notre esprit ne vaut pas la peine de toute la façon que nous faisons souvent après lui; nous avons trop d'orgueil pour la capacité qu'il a, & nous le chargeons toujours de plus qu'il ne peut.

Ma tête a d'abord réglé ma conduite & à présent ma plume obéit aux fantaisies de mon esprit; je n'ai jamais eu ni prudence ni méthode, & je veux qu'on me retrouve dans mon livre; je veux que les gens sérieux, les gais, les tristes, quelquefois les fous, enfin que tout le monde me cite & vous verrez qu'on me citera; bref, je veux être un homme, je veux être moi & non pas un auteur, & donner ce que mon esprit fait, & non pas ce que je lui ferai faire; aussi je ne vous promets rien; je ne jure rien, & si je vous ennuie, je ne vous ai pas dit que cela n'arriveroit pas; si je vous amuse, je n'y suis pas obligé, je ne vous dois rien; ainsi le plaisir que je vous donne est un présent que je vous fais; & si par hasard je vous instruis, je suis un homme magnifique, & vous voilà comblé de mes graces.

Vous riez, peut-être levez-vous les épaules; mais, dites-moi, qu'est-ce qu'un auteur méthodique? comment pour l'ordinaire s'y prend-il pour composer? il a un sujet fixe sur lequel il va travailler, fort bien; il s'engage à le traiter, l'v.

voilà cloué; allons, courage; il a une
une demi-douzaine de pensées dans la tête
sur lesquelles il fonde tout l'ouvrage; elles
naissent les unes des autres, elles sont
conséquentes, à ce qu'il croit-du moins;
comme si le plus souvent il ne les de-
voit pas à la seule envie de les avoir;
envie qui en trouve, n'en fut-il point;
qui en forge, qui les lie ensuite, & leur
donne des rapports de sa façon, sans que
ce pauvre auteur sente cela, ni s'en doute;
car il s'imagine que le bon sens a tout
fait, ce bon sens si difficile à avoir; ce
bon sens qui rendroit les livres si courts &
qui en feroit si peu, s'il les compassoit
tous, à moins qu'il n'en fît d'aussi peu
gênans que le mien; ce bon sens si simple,
parce qu'il est raisonnable; qui fait mieux
critiquer les sciences humaines, & quel-
quefois s'en moquer, que les inventer;
qui n'a point de part à une infinité de
doctrines, qui sont les délices de la cu-
riosité des hommes; enfin, ce bon sens
qui ne sauroit durer avec aucune folie,
comme avec la vanité d'avoir de l'esprit;
par exemple, & qui, lorsque nous écri-
vons, & qu'il nous éclaire, nous a bien-

tôt dit, sur notre sujet, ce qu'il en faut dire, car il ne se prête point à nos allongemens, & c'est avec eux que nous faisons des volumes.

Aussi voit-on des ouvrages si languissans. J'admire comment l'auteur peut les finir : car à la vingtième page, son esprit à demi mort, ne va plus, il se traîne. Vous lisez son livre, vous le trouvez solide à cause qu'il est pesant ; vous autres lecteurs, vous êtes pleins de ces mépris-là.

Je vous dis vos vérités sans façon ; car je suis l'homme sans souci, & je ne vous crains point ; vous ne verrez point de préface à la tête de mon livre, je ne vous ai point prié de me faire grace, ni de pardonner à la foiblesse de mon esprit. Cherchez ce verbiage dans les auteurs, il leur est ordinaire, & il est étonnant qu'ils ne s'en corrigent point ; mais c'est qu'ils sont si enfans, qu'avec cette finesse, ils s'imaginent que vous ne pourrez pas vous empêcher de leur vouloir du bien, & qu'ils vont vous remplir d'une bonté, d'une charité, à la faveur desquelles ils feront glisser l'admiration qu'ils méritent. Vous

ferez le lion qui n'a plus de griffes, tant vous ferez bien amadoués. La plaisante idée ! elle me divertit.

Quand un auteur regarde son livre, il se sent tout gonflé de la vanité de l'avoir fait. Il en perd la respiration, il plie sous le faix de sa gloire ; & ce livre, il va le faire imprimer ; les hommes en connoîtront-ils la beauté ? crieront-ils au miracle ? Il voudroit bien leur dire que c'en est un, mais ils n'aiment pas qu'on leur dise cela ; ils veulent au contraire qu'on soit humble avec eux, c'est leur fantaisie. Allons, soit, dit notre auteur, faisons comme il leur plaît.

Là-dessus, il dresse une préface dans l'intention d'être humble ; vous croyez qu'il va l'être, il le croit aussi lui ; mais comment s'y prendra-t-il ? Oh ! voici le beau : imaginez-vous un géant qui se baïsse pour paroître petit ; le pantalon qu'il est, on lui voit toujours ses grandes jambes qui le haussent de tems en tems, parce que la posture le fatigue. Eh bien ! ce géant-là, c'est la vanité de notre auteur ; tenez, regardez bien, le voilà qui va se baïsser. « Lecteur, la matiere dont

» j'entreprends de parler, dit-il, est si
 » grande, & surpasse tellement mes forces,
 » que je n'aurois osé la traiter, si je n'avois
 » compté sur ton indulgence ». Fort
 bien, c'est ici où le géant se fait petit.

Chut, poursuivons : « ce n'est pas
 » que quelques amis dont je respecte les
 » lumieres, n'aient tâché de me per-
 » suader que mon travail ne déplairoit pas.
 » Il est vrai que l'étude profonde que j'ai
 » faite sur ma matiere, a dû, si je ne
 » me flatte, m'en donner une assez grande
 » connoissance ». Voilà les jambes qui
 se redressent ; quelle singerie ! je n'ai
 point d'esprit, j'en ai plus qu'un autre,
 on auroit pu mieux faire que moi ; mon
 sujet me surpasse, il ne me surpasse point ;
 tout cela s'agence dans la préface d'un
 auteur sans qu'il s'en apperçoive.

Foibles créatures que nous sommes !
 nous ne faisons que du galimatias, quand
 nous voulons parler de nous avec modestie.

Et à propos de modestie, l'autre jour
 un honnête domestique, (si j'étois dans
 le monde, je dirois un valet, un la-
 quais, parce que ma vanité seroit en
 haleine, & que le langage des honnêtes

gens du monde, me seroit apparemment familier); mais aujourd'hui je vois les choses tout simplement; dans un domestique, je vois un homme; dans son maître, je ne vois que cela non plus; chacun a son métier; l'un sert à table, l'autre au barreau, l'autre ailleurs, tous les hommes servent, peut-être que celui qu'on appelle valet, est le moins valet de la bande; c'est-là tout ce que le bon sens voit là-dedans, le reste n'est pas de sa connoissance, & dans l'état où je suis, on n'a que du bon sens, on perd de vue les arrangemens de la vanité humaine.

Or donc, cet honnête domestique à l'occasion de qui ma parenthèse me paroît fort raisonnable, me prêta l'autre jour un livre qui traitoit de la modestie, qui disoit qu'il n'y en avoit nulle part de véritable; auroit-il raison? je n'en fais rien. Mais effectivement, il me semble à moi, que la modestie de tout le monde a l'air gauche.

Nous ne manquons pas de gens qui croient être modestes, & qui le croient de bonne foi; ils le paroissent même à ne regarder que la superficie; mais examinez-

les d'un peu près; celui-ci ne se loue point, par exemple, n'ayez pas peur, qu'il se vante d'avoir la moindre qualité, il n'oseroit presque dire qu'il est un honnête homme, il ne se sert là-dessus que de phrases mitigées, encore les bégaie-t-il. Il est bon, il est généreux, serviable, franc, simple, il est tout cela, sans en avoir jamais dit un mot. Oh! c'est qu'il vous trompe, il l'a dit & le dit toujours, car toujours il vous fait remarquer qu'il ne le dit point.

En voici un qui rougit, quand vous le louez; vous l'embarrassez tant, qu'il ne fait que vous répondre, il perd la contenance. Oh! celui-là est modeste; non, c'est qu'il a tant d'amour propre, qu'il en est timide & inquiet. Vous le louez en compagnie; tout le monde le regarde & il n'aime pas à voir l'attention de tout le monde fixée sur lui: il est en peine pendant que vous le louez, de ce que les autres en pensent; il a peur qu'on ne croie qu'il prend plaisir à ce que vous dites, & que cela n'indispose la vanité des autres contre lui. Trouvez le moyen de lui persuader que tout le monde

est aussi charmé de l'entendre louer qu'il se feroit lui-même; vous verrez s'il sera embarrassé; il vous aidera à dire, il se livrera à vous comme un enfant: il vous dira, mettez encore cela, & puis encore cela; ainsi ce n'est pas votre éloge qu'il craint, il le savoureroit mieux qu'un autre; mais c'est l'esprit injuste & dédaigneux de ceux qui écoutent; appelez-vous cela modestie?

Je connois un homme, qui bien loin de se louer, se ravale presque toujours; il combat tant qu'il peut, la bonne opinion que vous avez de lui; eût-il fait l'action la plus louable, il ne tiendra pas à lui que vous ne la regardiez comme une bagatelle; il n'y songeoit pas quand il l'a faite; il ne savoit pas qu'il faisoit si bien, & si vous insistez, il la critique, il lui trouve des défauts, il vous les prouve de tout son cœur, & c'est parce que vous êtes prévenu en la faveur que vous ne le voyez pas; que voulez-vous de plus beau? Ah! le frippon, il fait bien qu'il ne vous persuadera pas, il ne prend pas le chemin d'y réussir; vous l'avez cru vrai dans tout ce qu'il

disoit; eh bien, son coup est fait, vous voilà pris; de quel mérite ne vous paroîtra pas un homme qui tout estimable qu'il est, ne sait pas qu'il l'est & ne croît pas l'être? Peut-on se défendre d'admirer cela? non, à ce qu'il a cru; aussi vous attendoit-il là, & vous y êtes.

Je m'ennuirois de compter les faux modestes de cette espece, ils sont sans nombre; il n'y a que cela dans la vie; & comme dit mon livre, la modestie réelle & vraie, n'est peut être qu'un masque parmi les hommes: il est vrai qu'il y a tel masque qu'il est difficile de ne pas prendre pour un visage; il y en a aussi quantité de si grossiers, qu'on les devine tout d'un coup; & ceux-là je les pardonne volontiers à cause qu'ils me font rire ou qu'ils me font pitié.

Je connois de bonnes gens très-plaisans, par exemple, c'est que sachant le cas qu'on fait de ceux qui ne se louent point, ils ont là-dessus fait leur plan, ils ont dit: je serai modeste; allons, cela est arrêté & ils le font, ils vous le diroient eux-mêmes; & si vous le dites le premier, ils en conviennent de tout leur cœur, ils vous rapportent des exem-

ples de leur modestie, ils vous marquent les tems, les lieux, les actions, avec une satisfaction, une naïveté pleine d'innocence; après cela, ils concluent, ils disent, cela est vrai, mon défaut n'est pas d'être vain; & pour preuve de cela, c'est qu'ils en font vanité; aussi, ces gens-là, je ne dis pas qu'ils font masqués, car ils ne portent point leur masque, ils ne l'ont qu'à la main, & vous disent : tenez, le voilà, & cela est charmant. J'aime tout-à-fait cette manière d'être ridicule, car enfin il faut l'être, & de toutes les manières de l'être, celle qui mérite le moins de blâme ou de mépris, du moins à mon gré, c'est celle qui ne trompe point les autres, qui ne les induit pas à erreur sur notre compte; il n'y a que les vanités fines & souples qui me révoltent.

Les ridicules bien francs qui ne se cachent point, comme je dis, qui se livrent à toute ma critique, à toute la moquerie que j'en puis faire, je ne leur dis mot, je les laisse-là; ce seroit les battre à terre; mais les fourberies d'une ame vaine, les singerie adroites.

& déliées, ces impostures si bien concertées, qu'on ne fait presque pas où les prendre pour les couvrir de l'opprobre qu'elles méritent, & qui mettent presque tout le monde de leur parti; oh! que je les hais, que je les déteste!

Cependant, il faut faire semblant de ne n'en rien voir, car il faut vivre avec tout le monde; il ne s'agit pas de marquer ses dégoûts, & les gens qui se piquent de ne pouvoir souffrir ces sortes de défauts là, qui les persécutent dans les personnes qui les ont, je ne les aime pas trop non plus ces gens. Ils ne sont point aimables; & qu'ils n'aillent point dire qu'ils n'en agissent comme cela, que parce qu'ils sont amis de la vérité; ce discours ne vaut rien, ces grands amis de la vérité ne la disent point quand ils parlent ainsi. Ce n'est pas le parti de la vérité qu'ils prennent là-dedans, c'est qu'ils sont extrêmement vains eux-mêmes, & que leur vanité ne sauroit endurer le succès des fausses vertus des autres; cela fatigue leur amour propre & non pas leur raison. Entendez-vous messieurs les véridiques, ne vous vantez point tant de votre carac-

tere, je n'en voudrois pas moi ; vous n'êtes
 que des hypocrites aussi , avec cette haine
 vigoureuse dont vous faites profession con-
 tre certains défauts ; & des hypocrites
 peut-être plus haïssables que les autres ;
 car sous ce beau prétexte d'antipathie
 vertueuse sur ce chapitre , vous ne trou-
 vez personne à votre gré ; vous satyrisez
 tout le monde ; aussi bien l'imposteur qui
 joue des vertus qu'il n'a pas, que l'hon-
 nête homme qui les a ; vous êtes ennemis
 déclarés de tous les honneurs d'autrui ,
 vous n'en voudriez que pour vous , tout
 tout ce qui est loué & estimé vous déplaît ;
 je ne suis point votre dupe ; laissez les
 gens en paix, souffrez la vertu ; pardonnez
 aux autres hommes leur vanité, elle est
 plus supportable que la vôtre, elle vit
 du moins avec celle de tout le monde ;
 les autres hommes ne sont que ridicules ,
 & vous , par-dessus le marché, vous êtes
 méchants ; ils font rire & vous vous offen-
 sez ; ils ne cherchent que notre estime , &
 vous ne cherchez que nos affronts : est-il
 de personnage plus ennemi de la société que
 le vôtre ? Cependant on a la bonté de vous
 craindre ; c'est à qui fera de vos amis, afin de

n'être pas mordu; j'ai remarqué même que votre protection (car votre amitié en est une) gêne ceux à qui vous l'accordez; ils ne s'inquiètent plus d'eux, il leur semble, parce que vous les aimez, que leur fortune est faite; ils ne se gênent plus, ils parlent haut, ils raisonnent sur les autres, ils les jugent; & en effet on les écoute, on les entoure, & pendant que tout le monde n'ouvre la bouche sur votre chapitre qu'avec crainte & respect, ils jouissent superbement de l'avantage de parler de vous d'une manière aisée & familière; on voudroit bien être à leur place; ils racontent vos réparties, vos jugemens, vos audaces; ils ajoutent qu'ils vous querellent tous les jours, qu'ils vous retiennent, mais que vous n'entendez pas raison sur certaines choses. C'est un étrange homme, disent-ils, il faut marcher droit avec lui, les caractères faux ne l'accommodent pas; du reste, le meilleur garçon du monde, & le plus simple : je lui dis ce que je veux, quelquefois il se fâche, il me divertit : mais on ne le changera point.

Tout ce que je dis là, au reste, je l'ai vu arriver comme je le raconte, & je le rend trait pour trait.

Ecoutez, mon lecteur futur, je vous mépriserois bien, si vous ressembliez à certaines gens qu'il y a dans le monde. Ah ! que l'esprit de l'homme est sot, & que les bons auteurs sont de grandes dupes, quand ils se donnent la peine de faire de bons ouvrages ! encore s'ils n'écrivoient que pour se divertir, comme je fais, passe. Un lecteur, quelque ostrogot qu'il soit, par exemple, ne sauroit mordre sur le plaisir qui j'y prends, je l'en défie.

Est-ce qu'il y a des lecteurs dans le monde, je veux dire des gens qui méritent de l'être ? Hélas ! si peu que rien ; je dis même à Paris qui est une ville où il y a de beaux esprits, tant de jeunes gens qui font de si jolis petits vers, de la petite prose si délicate ; où il y a tant de femmes qui sont si aimables, & qui, à cause de cela sont si spirituelles : tant d'hommes qui ont du jugement, parce qu'ils sont graves & flegmatiques ; tant de pédans qui ont l'air de penser si murement : enfin, à Paris où il y a tant de gens qui font mine d'avoir du goût, & qui ont appris par cœur, je ne fais combien de formules d'approbation ou de critique, de petites façons de parler

avec lesquelles il semble qu'on y entende finesse. Mais laissons cela, je n'en parle qu'à l'occasion de deux personnes que je viens, en passant, d'entendre raisonner sur un excellent livre, & qui en raisonnent pitoyablement; dans le fond, il n'y a pas grand inconvénient à tout cela; car qu'est-ce que l'esprit, pour qu'on se scandalise tant des injures qu'on lui fait?

Je jetteroie à croix & à pile de dire que j'en ai beaucoup, ou que je n'en ai point du tout, je ne croirois ni gagner ni perdre. Quelques idées de plus qui n'aboutissent à rien, qu'à faire souvent du mal, qui ne donnent que du babil & de l'orgueil à celui qui les a, n'est-ce pas-là l'esprit? Je ne vois presque que le pape-tier qui ait intérêt qu'on ne le méprise point; croyez-moi, celui qui n'en a guere est aussi avancé que celui qui en a beaucoup, & celui qui n'en a point, s'en passe avec un peu de sens commun; car il ne faut que de cela dans la vie, il n'y a que cela non plus, & je crois que les hommes ne vont pas plus loin; des passions & du sens commun, voilà leur lot; cela est en eux comme le sang est dans leurs veines;

voilà ce qu'ils reçoivent de la nature : de l'esprit & des livres , voilà ce qu'ils y ajoutent , & on se passeroit bien de leurs présens. Quand je parle de sens commun , les faiseurs de livres diront qu'ils ne cherchent que lui quand ils écrivent ; mais celui qui est cherché ne vaut rien , il n'y a que celui qui nous vient dans le besoin qui est bon ; c'est le véritable , & il arrive assez sans qu'on le cherche ; il est simple , il ne fait point se redresser , se mettre sur ses ergots pour faire le prédicateur à propos de rien , il laisse faire cela à l'esprit , qui est le singe ; c'est ce singe-là qui est philosophe , & qui nous donne souvent des visions au lieu de science.

Il me souvient qu'un jour à la campagne nous disputions deux de mes amis & moi sur l'ame. Un bon paysan qui travailloit auprès de nous , entendit notre dispute , & me dit après : Monsieur, vous avez tant parlé de nos ames ; est-ce que vous en avez vu quelqu'une ? Il avoit raison de me demander cela , & je le demanderois à tous ceux qui en disputent.

A propos de science , il me revient encore dans l'esprit un fait qu'il faut que je dise ;

dise : j'ai eu autrefois une maîtresse qui étoit savante ; sa folie étoit de philosopher sur les passions, pendant que je lui parlois de la mienne ; cela m'impacienta, & je me mis à mon tour à philosopher dans mon petit particulier contre elle. J'avois remarqué qu'elle étoit glorieuse de savoir si bien jafer, je pris le parti de la louer beaucoup, & de faire le surpris de sa pénétration ; elle m'en croyoit enchanté : savez-vous bien ce qu'il en arriva ? C'est que pendant qu'elle définissoit les passions, je lui en donnai en tapinois une pour moi, que sa vanité lui fit prendre par reconnaissance, & qui m'ennuya à la fin, parce que j'en méprisai l'origine : elle fut fâchée de la retraite que je fis ; mais elle ne perdit pas tout ; comme elle aimoit à philosopher, je lui laissois de la besogne pour cela en me retirant ; elle ne parloit des passions que par théorie, comme de l'amour, de la jalousie, de ses foiblesses ; il n'y avoit que son esprit qui les connoissoit, je les lui mis dans le cœur, afin de les approcher de plus près d'elle, de sorte qu'il ne tint qu'à elle de les connoître encore mieux, mais je crois qu'elle s'occupa plus

à les sentir qu'à les examiner ; on ne songe guere à ce qu'elles font quand on les a ; depuis ce tems là j'ai conçu qu'on ne les connoît bien que lorsqu'on ne les a plus.

Si les femmes lisent cet article-ci, elles m'en voudront du mal ; mais qu'elles me le pardonnent, c'est la seule fois de ma vie que j'ai été inconstant ; encore ne l'ai je été que parce que je ne m'étois fait aimer que par espiéglerie, & que je ne pouvois songer à l'amour de ma maîtresse, sans le trouver comique, & sans la trouver elle-même ridicule de l'avoir pris : je crois que j'avois raison, mon inconstance étoit de bon sens.

Un homme de ma connoissance fit un jour à peu près comme moi : c'étoit un fort honnête homme ; mais il n'étoit pas riche ; il plaidoit, sa fortune dépendoit du gain de son procès ; tout ce qu'il avoit d'argent passoit à la nourriture de ce procès, & au profit des défenseurs de son bon droit ; cela rendoit sa garde-robe modeste, il étoit fort simplement vêtu.

Dans cet état, il prit de l'amour pour une très jolie demoiselle ; notez qu'il étoit garçon de bonne mine, mais ses ha-

bits étoient trop bruns; la demoiselle ne fit que jeter les yeux sur sa figure si peu décorée, voilà qui fut fait, elle ne le regarda plus. Il avoit de l'esprit, & sentit fort bien la cause de sa disgrâce; de crainte pourtant de se tromper, il ne se rebute point, il revient & soupire plus fort : hélas ! loin qu'on l'entendit, on ne savoit pas seulement qu'il fût-là; son misérable habit étoit une nuée qui le couvroit : mais attendez, il gagna son procès, & courut vite chez le marchand acheter de quoi se débarrasser de sa nuée; deux jours après il retourne chez la demoiselle, brillant comme un soleil : oh ! le soleil éblouit & échauffa pour le coup : ce n'étoit plus le même homme, on n'avoit plus d'yeux que pour lui ; on lui répondoit avant qu'il eût parlé : tout ce qu'on lui disoit étoit compliment : que vous êtes bien habillé ! que cet habit est galant ! qu'il est de mon goût ! & puis, laissez moi, car je vous crains, ne revenez plus; & puis, quand vous reverra-t-on ? Jamais, ma belle demoiselle, répondit à la fin notre homme, jamais : mais je vous enverrai la belle décoration où je me suis mis, puisque vous en êtes

fi touchée; quant à moi, ce n'est que par méprise que vous me dites de revenir; il y a deux mois que vous me voyez, & que vous ne le savez pas : ainsi, ce n'est pas à moi que vous en voulez, car je n'ai point changé; j'ai pris d'autres habits, voilà tout; c'est eux qui sont aimables, & non pas moi, je vous le dis en conscience. Adieu, mademoiselle; cela dit, il sortit, & ne la revit jamais.

Qu'il y a de femmes dans le monde, comme cette fille-là ! êtes vous laid, mal fait ? Allez chez le marchand, sa boutique est un magasin de belles tailles & de jolis visages; les pierreries rendent encore un homme bien redoutable, on ne sauroit croire le bon air qu'elles donnent.

Par ma foi, la nature a besoin qu'il y ait des femmes dans le monde, & nous aussi; mais si on les regardoit bien fixément, d'un certain côté, (je dis en général, car il y a des exceptions par-tout,) elles paroïtroient trop risibles, pour avoir rien à démêler avec notre cœur; elles cesseroient d'être aimables, & ne seroient plus que nécessaires.

En voilà pourtant assez contre elles,

& je m'étonne moi-même d'en avoir parlé sur ce ton là ; car personne n'a plus été leur humble serviteur que moi : mais tout ce que j'en dis ne leur fera jamais de tort. Ceux qui disent du mal d'elles, & qui prêchent leurs défauts, sont aux invalides, répondoit un jour un de mes amis à un vieillard qui vouloit lui inspirer de l'indifférence pour elles. J'y suis aussi aux invalides, aussi bien que ce vieillard ; car ma pauvreté vaut bien de la vieillesse avec elles, sur-tout avec les femmes du monde : je ne dis pas assez ; l'état d'un vieillard n'est pas si désespéré que le mien ; encore quand il est riche lui passent-elles de n'être pas jeune ; mais quand on est pauvre, il n'y a plus de ressource, on est mort, ou bien autant vaut. Le mal est qu'on n'est mort qu'à leur compte, & qu'on ne l'est pas pour soi ; au contraire, jamais on ne sent tant que l'on vit que lorsqu'elles vous retranchent du nombre des vivans ; c'est que le diable ne veut rien perdre ; quand il voit qu'elles ne veulent plus de vous, il vous fait faire les deux mains, comme on dit au jeu ; c'est-à-dire, qu'avec tout le goût que vous avez pour elles, il vous

donne encore le goût qu'elles ont perdu pour vous ; des deux parts il n'en fait qu'une , à vous la masse ; n'êtes-vous pas bien à votre aise après cela ?

Une de mes parentes fut mariée à un homme extrêmement âgé ; elle étoit jeune & aimable , cela ne lui convenoit point ; mais elle étoit née si sage & si raisonnable , qu'on crut que l'inégalité des âges seroit sans conséquence ; elle-même n'y sentit pas grand inconvénient quand elle se maria : elle épousa son vieillard sans chagrin , & pleine de confiance en ses forces , d'autant plus qu'il étoit extrêmement riche , & qu'il lui faisoit un bon parti ; mais comme on dit proverbialement , c'étoit compter sans son hôte que de croire qu'elle s'en accommoderoit ; & cet hôte , c'est le diable , ou nous.

A peine y avoit-il deux mois que la pauvre fille étoit mariée , que je lui vis les yeux plus éveillés , plus languissans & plus inquiets que de coutume ; car tout cela y étoit. Rien de plus serein , de plus paisible & de plus tranquille que ces yeux là auparavant. Comme nous étions , elle & moi , très familiers ensemble , je lui

demandai à qui elle en avoit; je vous trouve différente de ce que vous étiez, lui dis-je; vous n'êtes pas contente. Tais-toi, mon cousin, me dit-elle, ne parlons point de cela. J'insistai, contez-moi ce qui en est, lui dis-je, y a t-il quelque chose qui vous chagrine? Je n'ai, me dit-elle, qu'un mot à te répondre; mon mari est si vieux! Eh! ne saviez-vous pas bien qu'il l'étoit quand vous l'avez épousé, lui dis-je? Non, reprit-elle, je ne songeois pas à cela, & je ne savois pas que j'y songerois. Elle ne m'en dit pas davantage, je devinai le reste; c'est que nous sommes des esprits de contradiction: pendant qu'on peut choisir ce qu'on veut, on n'a envie de rien; quand on a fait son choix, on a envie de tout; fut-il bon, on s'en lasse; comment donc faire? est-on mal, on veut être bien, cela est naturel: mais est-on bien, on veut être mieux; & quand on a ce mieux, est-on content? oh! non: quel remède à cela? sauve qui peut.

Voyez, voilà deux jeunes gens qui s'aiment; on ne veut pas les marier ensemble; ils séchent sur pied, ils se meurent: mariez-les, vous leur rachetez la vie, ils

ne veulent que cela ; ils ne se soucient pas d'avoir de quoi vivre , ils vivront assez du plaisir d'être ensemble ; enfin les voilà unis , & par-dessus le marché ils sont riches : que de joie ! que de transports ! qu'ils vont être heureux ! point du tout : regardez-les deux mois après , monsieur fort déjà de son côté & madame du sien ; ils se voient , parce qu'ils se rencontrent ; qu'est donc devenu leur amour ? il s'est perdu quand il a eu ses coudées franches ; on ne le génoit plus , il n'étoit plus contrarié , on l'a laissé libre ; il est mort de sa liberté. A présent que nos jeunes-gens sont mariés , s'il venoit une défense de s'aimer & de se voir , qu'il leur fût interdit de se trouver bien ensemble , vous verriez tout d'un coup renaître leur tendresse , ou plutôt leur esprit de contradiction , comme je l'ai déjà dit : oui , je crois que pour faire cesser tous les mauvais ménages , il n'y auroit qu'à défendre les bons.

Il y a des peuples dans l'Europe qui aiment la liberté , jusqu'à sacrifier tout pour elle ; ils sont devenus furieux quand on a voulu la leur ôter : veut-on les as-

subjettir ? ce n'est pas par la violence qu'il faut s'y prendre ; rendez-les si libres , laissez-les jouir d'une liberté si outrée , qu'ils s'en ennuiant , & qu'elle les choque eux mêmes : ne prenez pas garde à eux ; laissez-les faire ; ne vous mêlez de rien ; oubliez-les ; ils viendront vous dire de les mettre aux fers , ils vous reprocheront votre patience ; ils vous donneront en un jour plus de pouvoir contre eux , que la violence ne vous en donneroit en cent ans ; ils voudront un maître , parce qu'ils n'en ont point , & vous pouvez vous reposer sur eux de l'étendue des droits qu'ils vous donneront alors.

J'ai une fois aimé en ma vie une femme avec passion , parce qu'à l'occasion de quelque chose , elle avoit dit qu'elle ne pouvoit me souffrir , & qu'elle ne me verroit jamais : je m'irritai de ce qu'elle avoit des volontés si mutines ; quand je crus un peu l'avoir adoucie , je lâchai prise : voilà l'homme. De qui dans la vie veut-on se faire aimer ? de ceux qui ne se soucient pas de nous. Il y a des gens qui donneroient deux de leurs meilleurs amis , pour avoir l'amitié d'un homme.

qui les fuit. Dire du mal de quelqu'un, n'est le plus souvent que se plaindre de son indifférence pour vous. Dans le tems que j'étois dans le monde, on me disoit qu'il y avoit un homme qui marquoit toujours de l'aigreur dans ses discours, quand il parloit de moi; je m'avisai tout d'un coup de songer que je le saluois froidement, quand je le rencontrois: je le tiens, dis-je alors en moi-même, cet homme-là veut que je l'aime, il l'a mis dans sa tête, parce qu'il s'est imaginé que je ne l'aimois pas. J'avois raison de penser cela, à peine je l'eus salué d'un air riant qu'il me marqua tant d'amitié, que je n'en savois que faire; mais malheureusement j'en pris aussi pour lui, cela fit qu'il m'aima toujours; mais qu'il ne me citoit plus. Puisque je rapporte de tems en tems de petits traits de ma vie, ne vaut-il pas mieux que je vous la donne toute entière? cela ne m'empêchera pas de m'écarter quand il me plaira: vous voyez bien que j'écris comme si je vous parlois, je n'y cherche pas plus de façon, & je n'y en mettrai jamais davantage.

Au reste, je ne vous entretiendrai pas

ce soir bien long-tems, car je suis prié d'un repas avec mes camarades : vous entendez bien que je veux dire un repas de gueux ; je vous en promets le récit quand j'en serai revenu ; ce sera pour vous une leçon de joie. Ces repas-là ne sont pas les plus mauvais, je vous assure, la politesse n'y gêne personne ; aussi n'a-t'on que faire d'elle, quand on veut se divertir ; ce n'est pas le plaisir qui l'a inventée ; au contraire je ne doute pas qu'il ne la chasse quelque jour : je parle de cette politesse, ou si vous voulez de cette bienséance, de ce bel air que les gens du monde ont dans leurs festins, où il faut s'observer & avoir une façon de boire & de manger qui est de convention : diantre, cela est sérieux, prenez garde à vous. Si vous haussez trop le coude en buvant, on dira que vous n'êtes qu'un provincial, qu'un petit bourgeois qui n'a pas coutume d'être en bonne compagnie : voyez ce que c'est ; gens du monde, que vous êtes de pauvres gens !

Je disois un jour à un gentilhomme qui étoit tout frais débarqué de sa province, & que des personnes de considération avoient prié à souper : Eh ! monsieur, où allez-

vous vous fourrer ? vous êtes bien hardi de vous présenter tout de gô à une pareille fête , vous qui ne savez tout simplement que manger & couper vos morceaux à la maniere de votre pays. Croyez-vous qu'il fuffise d'avoir bon appétit ? vraiment, vous n'y êtes pas : c'est même le pere des incongruités que l'appétit dans un homme qui ne fait pas le conduire dans ce pays-ci. Comment remercerez-vous ceux qui boiront à votre santé ? je vous vois d'ici , vous pancherez civilement la tête , & vous ferez un joli garçon avec cette contorsion-là. Dites-moi , aurez-vous en mangeant cet air libre & aisé qu'il convient d'avoir avec sa fourchette , son assiette , son verre & son couteau ? avez-vous étudié votre dictionnaire de friandise & de gourmandise ? il faut qu'un ga'ant homme le sache sous peine de ne paroître qu'un manant. Comment ferez-vous assis ? vous tiendrez-vous bien droit à table ? vous ne ferez qu'un échalas. Y ferez-vous sans façon , ah ! le payfan. Le gentilhomme épouvanté de ce que je lui disois , prit la chose très-sérieusement , & aima mieux être malade que d'aller à son repas : il

m'avoua même, six mois après, que j'avois raison, & qu'il voyoit bien qu'il m'avoit eu obligation. Les hommes avec toutes leurs façons ressemblent aux enfans : ces derniers s'imaginent être à cheval, quand ils courent avec un bâton entre les jambes ; de même les hommes : ils s'imaginent à cause de certaines belles manières qu'ils ont introduites entre eux, pour flatter leur orgueil, ils s'imaginent en être plus considérables, & quelque chose de plus grand ; les voilà à cheval. Il y a tel homme dans le monde qui est si fort sur son droit, sur son quant à soi, qu'il aimeroit mieux essuyer une fourberie qu'une impolitesse. A combien de sots coupe t'on la bourse en cajolant leur vanité ! tout le monde est bourgeois-gentilhomme, jusqu'aux gentilshommes même. Les hommes sont plus vains que méchans ; mais je dis mal ; ils sont tous méchans, parce qu'ils sont tous vains. Y a-t il rien de si malin, de si peu charitable que la vanité offensée ? Je suis bon, disoit un ancien, dont le nom ne me revient pas, je suis généreux ; mon bien, ma vie, tout ce que je possède est à mes amis, aux indifférens

même; me trahit-on? je l'oublie : me nuit-on? me fait-on du mal? je le pardonne; mais ne m'humiliez pas.

J'en reste-là; c'est ma fantaisie.



GERADSINN

UND AUFRICHTIGKEIT, &c.

La droiture & la sincérité, tableau des mœurs de Vienne, par l'auteur de Moritz. Vienne 1788.

Moritz est un petit roman de M. Schulz, lequel a beaucoup réussi en Allemagne. Nous en donnerons incessamment l'extrait. Celui-ci, dont le héros, quoique très-inférieur à Canide, paroît formé sur son modèle, est aussi très-estimé; la vérité des peintures qu'il renferme, nous a fait penser qu'il plairoit à nos lecteurs. Ils trouveront sans doute que les mœurs de Vienne ne ressemblent pas mal à celles de Paris. Nous voudrions qu'il en fût autrement pour l'honneur de l'humanité, mais ce n'est pas notre faute s'il y a tant de grandes capitales en Europe, & si toutes les grandes capitales sont des foyers de corruption.

DANS une petite campagne des environs de Pesth, en Hongrie, vivoit un gentilhomme d'ancienne extraction, qui, pendant la première guerre de Silésie, s'étoit trouvé à la bataille de Molwitz, en

qualité d'enfeigne, & avoit reçu, d'un Huffard noir, une blessure dans le dos. Comme cette blessure l'avoit beaucoup fait souffrir, il avoit résolu de demander son congé immédiatement après sa guérison, & de laisser la vengeance de sa patrie à ceux qui enduroient volontiers de pareils accidens. Il avoit exécuté son dessein, & depuis ce tems, il n'étoit plus sorti de l'enceinte où il avoit droit de chasser. Ses fusils & ses chiens faisoient tout son plaisir dans les champs; au logis, il n'étoit occupé que de ses ayeux & de la gloire qu'ils avoient acquise.

Sa fortune étoit des plus modiques, & ne suffisoit qu'à peine à sa subsistance; mais comme il n'étoit pas amateur des modes nouvelles, & qu'une seule pélicie lui dureroit trente ans, il se tiroit d'affaire avec son mince revenu. Les mœurs du tems passé étoient le sujet perpétuel de ses discours. Il aimoit sur-tout à se reporter dans les siècles de la Chevalerie & des croisades, où ses ayeux s'étoient distingués. Aussi disoit-on de lui qu'il aimoit à passer en revue l'histoire des vieilles batailles, afin que ses auditeurs pussent oublier les ba-

tailles récentes, & notamment celle de Molwitz.

Sa table étoit plus que frugale. Le vin le plus nouveau lui servoit de boisson, & il se contentoit des alimens les plus grossiers. Mais l'avantage d'être heureux à sa guise, & sans avoir d'obligations à personne, lui faisoit goûter cette maniere de vivre. Il avoit ençore une autre satisfaction qui l'emportoit sur celle-là. C'étoit d'avoir à son chapeau une grande plume blanche, & d'être à l'église, le premier à qui l'on présentoit l'eau bénite.

Cependant la pauvreté avoit triomphé de son orgueil, & l'avoit contraint d'épouser la fille d'un commis de Douane. Le mélange de son noble sang avec un sang roturier, suite nécessaire de cette union, lui parut un dérangement dans l'ordre de la nature, & il eut beaucoup de peine à pardonner à ses enfans, de n'être gentilshommes qu'à demi. S'ils monstroient des dispositions à bien faire, c'étoit la noble moitié de leur être qui agissoit en eux. Se rendoient ils coupables de quelque faute qui méritât punition, cela provenoit de leur moitié roturiere, qui sem-

blable au péché originel, devoit toujours lutter avec leurs bonnes intentions.

Cet homme singulier s'appelloit Krafiky, & M. Krafiky étoit mon pere.

J'avois un frere & une sœur plus jeunes que moi. Nous aimions notre mere de tout notre cœur, malgré le mépris que notre pere lui témoignoit, parce que nous trouvions dans sa tendresse un appui contre l'orgueil & la dureté de son époux. M. Krafiky s'étoit proposé de faire de moi un véritable paladin; il me fallut dès mon enfance, monter à cheval, conduire ses chiens & leur donner à manger. Mais pour que mon esprit se formât en même tems que mon corps, il avoit prié le curé de notre village de m'apprendre à lire. A huit ans, j'étois déjà assez avancé pour étudier le droit public de Hongrie dans l'ouvrage de Grassing qui porte ce titre. Mon pere dirigeoit cette lecture, en l'accompagnant d'un beau commentaire. Je l'écoutois sans y rien comprendre, car mes muscles s'étoient mieux développés que mes facultés intellectuelles, & je préférois de beaucoup la nourriture de mon corps à celle de mon entendement.

L'heureux appétit dont la nature m'avoit doué, me cauſoit ſans ceſſe des diſtractions. Elles déplaiſoient fort à mon pere & il ne tarda pas à trouver l'occaſion de me faire ſentir d'une manière expreſſive, combien il en étoit choqué.

Il y avoit dans notre jardin un abricotier dont le fruit charmoit tout enſemble mes yeux & mon palais. Je réſiſtai long-tems à la tentation d'en manger, mais la gourmandiſe eut enfin le deſſus; je me gliffai ſecretement dans le jardin & j'en paſſai mon envie.

Perſonne n'avoit remarqué mon abſence, & je me tranquillifois dans la flatteuſe eſpérance que ma faute demeureroit cachée. Mais il arriva pour lors ce qui arrive preſque toujours. La nature vengea la morale offenſée. A peine fus je au lit que j'eus une indigeſtion violente. Mes parens alarmés s'emprefſerent autour de moi, m'importunerent de queſtions ſur mon mal, & ſur ce qui l'avoit occaſionné. Je ſoutins qu'il falloit qu'il fût venu de lui-même. Mon pere avoit une poudre vomitive qu'il compoſoit de ſes propres mains, & qui lui tenoit lieu

de remede universel ; il m'en fit avaler & découvrît sur le champ la cause de mon indisposition. Il savoit au juste le nombre de ses abricots ; il les compta & vit qu'il s'en trouvoit quinze de moins. Cette preuve de ma gourmandise & de mon penchant au larcin , le frappa vivement. Son décompte achevé , il ne rentra point dans ma chambre , afin de ne pas décharger sa colere sur moi , pendant que je souffrois encore.

Grace aux attentions de ma mere , je me rétablis en peu de jours. J'oubliai les abricots & le mal qu'ils m'avoient fait ; mais mon pere se souvenoit de plus loin. Il m'emmena dans sa chambre , où je subis un rude interrogatoire , par rapport à mon vol. Je niai que les abricots que j'avois mangé fussent les siens. Cette insolence lui fit jeter feu & flamme. « Com-
» ment , dit-il avec des yeux étincelans
» de fureur , un noble de Hongrie , voler
» comme un coupeur de bourses ! un
» noble de Hongrie , être gourmand
» comme une vieille femme ! un noble
» de Hongrie , mentir impudemment
» comme un valet d'écurie ! c'est une

» chose sans exemple ; c'est un deshonor pour moi , pour ma famille , pour toute la noblesse ». A ces mots , il se leva d'un air terrible , & saisissant un nerf de bœuf : « écoute , maraut , continue-t-il , tu as mangé quinze abricots ; tu as menti quinze fois ; tu es quinze fois coupable. Ainsi , quinze jours durans , tu recevras quinze coups de ceci , pour te guérir à jamais de la gourmandise & du mensonge ». Là-dessus il me donna quinze coups si justes & si bien appliqués , que chacun d'eux auroit suffisamment payé quinze des plus superbes abricots.

Malgré les instances de ma mere & de ma sœur , malgré les représentations de tout le voisinage , mon pauvre dos reçut les quinze coups pendant quinze jours. Mon pere me frappoit au nom de toute la noblesse outragée , & il s'en acquittoit en conscience. Mon espiéglerie me coûta cher , car , & ceci me parut plus insupportable que tous les coups pris ensemble , à dater de cette époque , il ne m'appella plus autrement que le petit menteur.

Toutefois ce traitement barbare eut pour moi des suites avantageuses ; il me grava dans le cœur l'amour de la vérité. En toute occasion, l'idée de cette punition rigoureuse me revenoit à l'esprit, & avec elle, un certain pressentiment qui ne me permettoit plus de tomber dans la même faute. A chaque mensonge que j'étois tenté de faire, je croyois voir près de moi, mon pere armé du redoutable nerf de bœuf, & comme cette apparition me causoit toujours les mêmes terreurs, je me tenois sur mes gardes, en vue de la conjurer.

On juge aisément, que la fierté de mon pere, ne procuroit pas à ma mere beaucoup d'heures agréables. Elle étoit en sa présence, comme un esclave devant son maître. Il avoit oublié depuis long-tems que sa dot l'avoit seule empêché d'être aux gages d'un bouvier ainsi que tant d'autres nobles hongrois. La pauvre femme eut un jour une attaque d'apoplexie, après une scène de duretés, & les soins du barbier de notre village, s'unirent avec son mal, pour la débarrasser du fardeau de la vie.

Le goût que mon pere avoit pour la chasse , devint alors une passion effrénée. Il chassoit du matin au soir ; mon frère, ma sœur & moi, nous demeurions sous la garde d'un valet esclavon & d'une fille de quatre-vingt-huit ans, qui nous enfermoient pendant qu'ils faisoient le ménage. Il résulta de cette précaution, que nous apprîmes à descendre par la fenêtre. Quand mon pere revenoit au logis, il étoit ordinairement fatigué. Il soupoit à la hâte, & ne prenoit pas la peine de nous dire un seul mot. Son indifférence me faisoit souvent répandre des larmes. Il s'en apperçut un soir.

« Pleures-tu encore la mort de ta mere, » me dit-il ? »

« Oui, papa, répondis-je en sanglotant. »

« Je gage, reprit-il, que tu l'aimois mieux que tu ne m'aimes ; n'est-il pas vrai ? parle. »

Tout à coup, le terrible nerf de bœuf vint se retracer à mon souvenir, & m'obligea de lui répondre ingénument par un second oui. Je remarquai que cela l'affligeoit. « Mais encore, repliqua-t-il,

» dois-tu songer que tu m'as l'obligation, & à moi seul, d'être un noble de Hongrie ». Là-dessus, il me tourna le dos & s'alla coucher en grondant.

Le lendemain, il me déclara que je devois m'éloigner de la maison, qu'il avoit résolu d'écrire au curé de... & de me mettre en pension chez lui. « Arrange-toi, me dit-il, pour pouvoir devenir prêtre ; car tu n'es propre qu'à cela ». Trois jours après, il m'envoya accompagné de son valet, derrière lequel il me fallut monter en croupe, à...., chez mon futur instituteur.

Cet homme me reçut avec assez d'amitié. Il étoit âgé d'environ cinquante ans, court & épais, il avoit la face bourgeonnée, & un boulet de canon auroit passé entre ses jambes tortues, sans les endommager. Nous eûmes bientôt fait connoissance. La première question qu'il m'adressa, fut conçue en ces termes : est-il vrai que tu es friand, paresseux & impertinent ? Oui, lui répondis-je, dans la simplicité de mon cœur ; ce sont là mes défauts. Il se mit à rire & continua de m'interroger. En peu de minutes, il en

en apprit davantage sur mon compte, que je n'en avois su moi-même jusqu'alors.

Il ne me fut pas non plus difficile de le connoître à fond. Il étoit avare; je m'en apperçus au peu qu'il me donna pour satisfaire mon appétit. Il étoit ivrogne; cela me fut attesté par les rubis dont sa figure étoit ornée, & par une multitude de bouteilles vides, rangées dans un coin. Il aimoit les femmes; ses petits yeux étincelans en étoient la preuve.

Il n'avoit personne avec lui qu'une vieille gouvernante, âgée à peu de chose près de soixante ans. C'étoit une masse de chair bien lourde & bien renforcée. Son menton lui descendoit jusque sur la poitrine; toute sa personne ressembloit à un ballot de marchandises, & sa physionomie étoit la plus hideuse que la nature ait pu enfanter dans ses avortemens.

Mais elle avoit une niece de dix-huit ans qui possédoit de beaux cheveux bruns, une belle peau blanche & le plus beau sein de la Hongrie. On l'appelloit mademoiselle Thérèse. Par égard pour la dé-

cence, elle ne logeoit point avec nous dans le presbytere, mais dans une maison adjacente, où l'on se rendoit par une petite porte pratiquée dans le mur de notre jardin; du reste elle passoit la journée près de nous, & avoit soin du linge de M. le curé.

J'avois alors douze ans, & la familiarité qui régnoit entr'eux, me sembloit déjà difficile à expliquer d'après les maximes de l'amour du prochain. Nos voisins que cela tourmentoit presque autant, m'interrogerent là-dessus, & je leur racontai avec ma franchise ordinaire ce que j'avois su & entendu. D'abord, on se confia ma découverte à l'oreille. Bientôt on en parla avec moins de précaution, & l'on finit par ne plus garder de ménagemens. Le pasteur en fut quitte pour quelques réprimandes de la part du consistoire, & n'en agit pas moins à sa fantaisie. A tout prendre, c'étoit un honnête homme; ses vices ne provenoient pas d'un cœur corrompu; ils étoient l'effet du désœuvrement. Il auroit pu employer son tems à m'instruire, mais une longue oisiveté avoit plongé son ame

dans un profond assoupissement, & pour en sortir, elle avoit besoin d'une force qui ne se trouvoit que dans les yeux noirs de mademoiselle Thérèse. La seule instruction qu'il me donna en matière de religion, fut de m'apprendre à servir la messe. Tout son savoir en géographie étoit concentré dans un almanach impérial, enrichi d'une description de Vienne, & qui depuis vingt ans, ne contenoit plus un seul mot de vérité; il m'en recommanda la lecture, pour que je me misse au fait de la beauté & de la magnificence de Vienne, convaincu qu'il me suffiroit de bien connoître cette ville & que le reste du monde ne pouvoit rien m'offrir de plus admirable. Le tems que j'avois à ma disposition après ces études, je le passois à jouer & à courir avec les enfans du voisinage. Elevé de cette manière, j'étois pire que les petits payfans dont on s'occupoit le moins, à quoi ne laissa pas de contribuer la noble moitié de mon individu mi-parti.

Cependant, la circonférence de mademoiselle Thérèse augmentoit à vue

d'œil, & plus elle devenoit rondelette, plus les joues de mon instituteur se creusèrent. Il pensa très-sérieusement à imaginer un prétexte d'éloigner pour quelque tems sa chère blanchisseuse de l'enceinte de la paroisse; mais, par malheur, une colique qui lui survint à l'improviste, fit avorter tous ses plans. Je conseillai le vomitif de mon père, dont j'avois la recette. Mais la vieille gouvernante conseilla d'appeler la ^{bonne} commère Baberl. On l'envoya querir, & en peu de momens les effroyables tranchées de mademoiselle Thérèse, se métamorphosèrent en un joli poupon.

Pendant les deux jours qui suivirent, tout se passa au logis dans le plus grand mystère. Le troisième venu, mon maître me dit de me tenir prêt à conduire sa valise & une femme de notre village chez un de ses confrères, dont la paroisse étoit située à trois milles de la sienne. « Il » faudra qu'on y baptise, ajouta-t-il, » un enfant dont je t'ai choisi pour être » le parrain ». J'acceptai la commission sans penser plus avant; aussi-tôt parurent

le marguillier & la payſanne tout diſpoſés à partir. On chargea cette dernière d'un ſac à perruques où étoit l'enfant.

M. le curé nous reçut à merveille, & le baptême ne tarda pas à ſe faire. Le curé ſe montra ſi ſerviable & de ſi bonne volonté, qu'il me fut aisé de comprendre que mon inſtituteur lui avoit rendu précédemment un pareil ſervice, ou qu'il étoit ſur le point de le lui demander. Nous laiſſâmes l'enfant dans ſa paroiſſe, & retournâmes à la nôtre. En récompense de nos fatigues, mon maître nous ſouhaita toute ſorte de bonheur, & je jugeai à ſon air, qu'il avoit grand beſoin du même ſouhait; il nous recommanda à tous un ſecret inviolable; il l'avoit auſſi recommandé à la commere Babert, & elle l'avoit promis avec ſerment; mais comme elle joignoit à l'emploi de ſage-femme, celui de gazetiere du village, elle ſe ſentit forcée de conter l'aventure à quiconque voulut l'entendre. Le réſultat fut qu'en moins de trois jours, toute la paroiſſe en fut complètement inſtruite, & que dans la matinée du quatrieme, un inſpecteur ſpirituel ſe préſenta au pref-

bytere, pour faire les informations convenables. Il me questionna à mon tour, & je lui confessai ingénument tout ce que je savois. Ce trait valut des éloges à mon caractère, & des coups à mes épaules. L'inspecteur loua ma franchise & le curé la punit.

A quelques jours delà, celui-ci fut envoyé dans une chartreuse, & l'on mit un capucin à sa place. Le capucin loua aussi ma franchise; mais il déclara en même tems qu'il ne pouvoit pas se charger de mon instruction. L'on n'avoit pas condamné la petite porte qui conduisoit chez mademoiselle Therese.

La déclaration du nouveau curé & la colere de la vieille gouvernante qui menaçoit de tirer de moi une vengeance dont je me souviendrois, ne me laissoient d'autre ressource que de retourner chez mon pere. Je fis mon paquet, & m'en allai tranquillement, sans dire adieu à personne. Chemin faisant, la faim & la soif me contraignirent d'entrer chez un curé. Il m'accueillit d'abord d'un air rebarbatif, & ne me donna qu'un verre d'eau & un morceau de pain bis; mais lorsque je lui

eus raconté l'histoire de mon maître & la mienne, il prit sur le champ un visage joyeux, & me fit apporter par sa gouvernante, jeune & jolie paysanne, ce qu'il avoit de meilleur dans sa cave & dans sa cuisine. » Voilà, disoit-il à chaque instant » voilà comme Dieu se venge des impies. » En disant cela, il sourioit à sa gouvernante, avec certains regards & certaines mines qui me parurent signifier : » jamais le Seigneur ne nous punira ainsi. » Nous savons le moyen d'y mettre » ordre. »

Mon pere fut aussi surpris que mécontent de mon apparition soudaine. Je lui racontai sans déguisement l'aventure qui m'avoit privé de mon maître. Il s'emporta violemment contre les gens d'Eglise de ce qu'ils n'imposoient pas silence à des mouvemens dont il est impossible de triompher, & contre la loi, qui prescrit une continence, dont les Anges eux-mêmes ne seroient pas capables. Il parla aussi des désagrémens du mariage & de la paternité, & ce sujet le ramena tout naturellement à moi : » avoir des enfans, dit-il, est le » plus grand des malheurs attachés à

» l'humanité. » En même tems, il me jetta un regard de mauvaise humeur : » je ne devois pas me figurer, continua-t-il, » qu'il me garderoit auprès de lui » pour être le témoin de ma fainéantise. » En vue de m'ôter le désir de faire un long séjour dans sa maison, il me donna à souper le derriere d'un lievre, presque réduit en charbon, & me conduisit ensuite dans une étable, où, en place de lit, on avoit jetté pour moi, deux peaux de mouton & un vieux matelas. Voyant qu'un traitement si dur me faisoit venir les larmes aux yeux, il me dit : » un gentilhomme doit » s'endurcir au mal, & s'accoutumer à » dormir partout, fut-ce sur des pierres, » aussi bien que sur le meilleur lit. » La nature, cette tendre mere, se montra plus gracieuse envers moi, & m'envoya un doux sommeil, qui me fit oublier tous mes chagrins.

Le jour parut à peine, que mon pere m'ayant éveillé, me donna un lourd fusil à porter, & trois chiens à conduire. Je m'essoufflai à courir à sa suite parmi les cailloux & les brossailles, sur les montagnes & dans les bois. A chaque soupir

qui m'échappoit , il me faisoit une severe reprimande. Enfin mon malheur voulût qu'un des chiens, venant à sentir une bête fauve, rompit sa courroie & se perdit dans les brossailles. Les deux autres, qui avoient grande envie de le suivre, me renverserent & me traînerent la longueur de cinquante pas à travers les ronces & les cailloux, avant que mon pere eût le tems de venir à mon secours, & de les contenir. Les ronces m'avoient ensanglanté les mains & le visage, & au moment où je me flattois que cette vue m'attireroit la compassion de mon pere, il se mit en devoir de m'ensanglanter aussi le dos à force de coups. Je sentis pour lors à mes dépens la vérité d'un axiôme connu long-tems avant que j'eusse vu le jour, savoir que le tyran le plus poltron est aussi le plus redoutable. » Si tu ne me ramenes pas » le chien, me dit mon pere tout hors d'haleine, » ne t'avise pas de reparoître » devant mes yeux. Il m'est plus cher » que dix fainéans comme toi. » Je voulus bégayer une excuse; mais il me coucha en joue, & m'obligea ainsi de me sauver à toutes jambes.

Fatigué & n'en pouvant plus, je criai, je pestai, je siffiai, je maudis les chiens & les chasseurs; j'avois beau aller de côté & d'autre, je n'appercevois aucune trace de mon fugitif, & j'avois déjà perdu toute espérance de jamais revoir lui & mon pere, lorsque j'arrivai parmi des fendeurs, qui l'avoient au milieu d'eux. Je me plaignis de mon infortune à ces gens, & les priai de me rendre le chien. Ils me conterent qu'il étoit venu les trouver, exténué de lassitude, & qu'il avoit eu l'air de mendier du pain & leur protection; il lui avoient accordé l'un & l'autre. L'un & l'autre m'étoient également nécessaires: » ne pourriez-vous aussi, leur demandai-je tristement, » considérer que » je meurs de faim? » ils me donnerent un gros morceau de pain noir, que je dévorai avec un appétit impossible à décrire.

Après les avoir remerciés, je me mis en route avec l'animal; mais avant que d'arriver à la maison, je voulus faire expier quelque peu à mon introducteur l'inquiétude & la souffrance qu'il m'avoit causées. Je m'armai d'un bâton, & lui frottai les reins avec autant de force, que

mon pere avoit coutume d'en déployer sur les miens. Dans la chaleur de l'action, un de mes coups porta à faux sur une de ses jambes de devant, & le rendit boiteux. Je sentis que ce nouveau malheur courrouceroit mon pere, & mon ressentiment, ainsi que mon chagrin, parurent à leur comble. Cependant je me remis du mieux que je pus, & marchai vers la maison d'un air triomphant : » ah ! pendard ! me cria mon pere, lorsqu'il vit boiter le chien, » tu l'as battu. » J'avouai le fait, en disant que j'avois cru devoir le châtier, pour lui apprendre à être plus docile une autre fois. Mais au lieu d'écouter mes raisons, il prit un fouet de piqueur, & me paya avec usure la leçon que j'avois donnée à son cher compagnon d'exploits. Je me traînai tout moulu à mon misérable lit, où je demurai couché pendant vingt-quatre heures, sans autre nourriture que la moitié d'une tête de veau, & un verre d'eau fraîche que notre vieille servante m'apporta en grommelant.

Je me livrai aux réflexions les plus tristes : » ah ! disois-je avec amertume, »

» combien n'aimerois-je pas mieux être au
» nombre des chiens de mon pere, qu'au
» nombre de ses enfans ! il dit à son
» chien : couche-toi, vieux serviteur.
» Vas dormir, tu es las ; & il me dit à
» moi : debout, méchant garnement. Tu
» n'as jamais fini. O que je paye cher
» l'honneur d'être fils d'un noble hon-
» grois, qui a reçu une blessure dans le
» dos ! »

Au bout de deux jours, mon pere me fit éveiller de nouveau pour le suivre à la chasse. Je parus devant lui en tremblant, & il lut peut-être dans mes yeux l'aversion que m'inspiroit son exercice chéri. Il m'interrogea là-dessus, & j'avouai sans détour que rien ne m'étoit plus odieux que la chasse. » Bon, dit il avec colere.
» Bon. Tu ne feras jamais autre chose
» qu'un prêtre, & tu t'y disposes à mer-
» veille ; car tu es vain, paresseux & gour-
» mand. Il faut te servir à ta guise. »

11 Cette menace m'épouvanta, car l'état ecclésiastique ne cadroit point du tout avec mes penchans. Je n'eus pas le courage de montrer ma répugnance à mon despote. Il continua ses rigueurs envers

moi , & je n'avois personne au logis à qui j'osasse me plaindre de mon sort. Il avoit mis ma sœur au couvent, & mon frere s'étoit évadé : combien de fois ne formai-je pas la résolution d'imiter son exemple ! mais je fus retenu par une certaine timidité , & par l'espérance de voir mon pere s'adoucir avec le tems. J'avois passé plus d'un an dans cette situation , lorsque M. Kraziky m'annonça qu'il avoit pris son parti à mon égard , qu'il me destinoit à l'Eglise , & que , sous deux jours , je partirois pour Bude , où il m'avoit trouvé une place de pensionnaire , chez un ecclésiastique. Il me fit faire une pelisse neuve d'une de ses plus antiques , & un de ses paysans me conduisit à Bude sur un cheval que nous montions alternativement. Nous descendîmes chez un vieux prêtre , qui me reçut sur le même pié qu'une douzaine de pensionnaires de mon âge. Nous fûmes bientôt apprivoisés ensemble , & dès le premier jour , je me trouvai plus heureux parmi mes camarades , que je ne l'avois été de ma vie.

Mon nouveau précepteur étoit un homme respectable & savant. Il s'indigna de

la négligence avec laquelle on m'avoit laissé grandir, & se mit en devoir de réparer le tems perdu. Il me fonda pour voir si j'étois capable de réflexion & de jugement, & lorsqu'il se fut assuré que la nature m'avoit fait ces présens, il employa les moyens les plus doux, pour me rendre ses leçons attrayantes & profitables. J'acquis par-là le goût des beaux-arts, & des occupations sérieuses. La multitude de connoissances nouvelles que mon application me procura, me donna un plaisir véritable, & je rougis de bonne foi de mon ancienne ignorance. Mon assiduité & ma franchise me concilièrent l'affection de mon maître, mais elles m'attirèrent en même tems la haine de mes camarades.

Un jour que nous avions obtenu la permission d'aller nous promener dans un jardin, situé hors de la ville & où chacun avoit la liberté d'entrer, quelques-uns de mes camarades cherchèrent à se dédommager des ennuis de l'étude, par diverses espiègleries. Ils mirent au pillage les arbres & le parterre, firent écouler l'eau d'un vivier, pour voir les carpes, détachèrent un bateau, & le laissèrent

voguer à l'aventure. Enfin , ils se permirent tous les défordres dont on peut s'aviser à leur âge. Le propriétaire du jardin nous fit chasser par ses gens , & porta ses plaintes à notre maître.

Notre conduite lui parut digne d'un interrogatoire & d'un châtiment dans les formes. Il se tourna d'abord de mon côté , parce que ma franchise lui étoit connue , & m'ordonna de lui faire un récit véritable de toute l'aventure. Je lui déclarai nettement en quoi consistoient les dégats , & quels en étoient les auteurs ; ils furent sévèrement corrigés , chacun à leur tour ; cela les souleva contre moi ; ils me donnerent les épithetes de délateur , de flatteur. Partout où je paroissais , je les voyais s'éloigner , & je ne jouis plus des douceurs de la confiance & de l'amitié. Si quelqu'un d'entr'eux faisoit un mauvais tour , ils s'écrioient unanimement que c'étoit moi. Si quelqu'un m'insultoit & que je voulusse en tirer vengeance , ils venoient tous à son secours. Pour un coup que je donnois , j'en recevois une douzaine ; car je n'étois pas assez fort pour me défendre de tant d'assaillans. Ainsi il

se livroit sans cesse des combats, où j'étois toujours le vaincu.

Je me plaignis au maître; il chercha tous les moyens de me protéger contre le ressentiment de mes camarades. Mais que servoit cette protection? chaque punition qu'il leur infligeoit, retomboit sur mon dos avec usure. Cependant ces hostilités continuelles tournerent à mon avantage. Elles m'endurcirent aux coups, & m'inspirerent une bravoure, à l'aide de laquelle il m'arrivoit souvent de tenir tête à la moitié de mes ennemis. Les méchancetés forment les méchans, de même que les guerres forment les guerriers. Bientôt je n'attendis plus qu'on vînt m'attaquer. Je devins moi-même l'agresseur & un coup que je donnois me faisoit plus de plaisir que cent coups reçus ne me faisoient de mal. Enfin personne ne voulut plus être le premier qui me jettât la pierre, & ce triomphe éleva mon âme, pendant que mon corps se fortifioit par ces exercices gymnastiques. Mon ambition s'éveilla, & se trouva circonscrite dans une sphere trop étroite. Je fis des tentatives auprès de mon pere, afin de sortir de cette cage,

mais sa dureté m'y resserra de plus en plus. Je sentoîs un pressant désir d'entrer au service, & il acquéroit d'autant plus de force, que j'avois moins d'espérance de le satisfaire. Les obstacles qui le contrarioient me paroissoient invincibles. Je n'avois ni fortune, ni recommandations, ni conseil; je rêvois jour & nuit aux moyens d'exécuter mon projet; mais plus je réfléchissois, moins il s'en présentoit à mon esprit.

Le hazard opéra ce que je n'étois pas à portée de faire. Mon maître me parla un jour d'un colonel en second du régiment de l'Empereur, qui possédoit, à peu de distance de Bude, une terre où il venoit deux fois par an. Il portoit le nom de ma mere; cela me fit prêter l'oreille. Je priai mon maître, qui étoit son ami, de s'informer auprès de lui si je n'avois pas le bonheur de lui appartenir. Mon maître fit ce que je désirois, & il se trouva qu'en effet le colonel étoit mon proche parent. Il fut curieux de me voir, & promit qu'aussitôt qu'il viendrait à la ville, il nous feroit une visite, à mon maître & à moi. Il tint parole; je lui fus présenté

& lui plus. Je l'instruisis franchement de la situation malheureuse où j'étois avec mon pere, & le priai, les yeux baignés de larmes, de se charger de moi. Je lui découvris en même tems le goût que j'avois pour le service. Il me promit de s'employer chaudement en ma faveur & me recommanda, en attendant, la soumission, la patience & l'assiduité au travail. En me disant adieu, il me glissa dans la main le premier ducat que j'eusse possédé depuis que j'étois au monde & qui, joint à ses manieres obligeantes, ouvrit mon cœur aux plus douces espérances.

Au bout d'un mois, il nous fit une seconde visite, & nous apprit qu'il avoit arrêté son plan relativement à moi. » Nous
» avons, me dit-il, à Vienne, un cousin
» riche, qui n'a point d'enfans & remplit
» avec distinction une charge de Con-
» seiller Aulique. Il a déjà rendu service
» à plusieurs de ses parens & j'ai tâché
» d'émouvoir sa bienveillance en votre
» faveur. Je l'ai informé de votre sort &
» de vos desirs, & il veut bien se charger
» de vous, à condition que vous irez à
» Vienne, & suivrez une carrière différen-

» te de celle à laquelle votre pere vous a
» destiné. J'ai à vous remettre de sa part
» quinze ducats pour les frais du voyage ».

Ma joie n'eut point de bornes, je
sautai au col de mon parent, & ne trou-
vai point de mots capables de lui exprimer
toute ma reconnoissance. « Rabattez un
» peu de votre joie, me dit-il, nous avons
» encore à surmonter un obstacle qui
» n'est pas des moindres ; lisez cette
» lettre ». Je reconnus l'écriture de mon
pere, & d'une voix tremblante, je lus
ce qui suit :

« Dieu merci, mon fils est au-dessus
» de la roture, & ne doit point aller
» contre ma volonté. Il seroit deshono-
» rant pour moi & pour lui, qu'il sub-
» sistât des bienfaits d'un conseiller au-
» lique. S'il n'est pas assez riche pour
» servir l'Empereur, il n'a qu'à servir
» Dieu. Il risquera moins & gagnera
» davantage. J'entends qu'il demeure où
» il est. Il ne faut pas qu'il soit la créa-
» ture de gens qui ne peuvent jamais
» être dignes de lui faire du bien. On
» doit permettre à celui que le ciel a
» condamné au malheur d'avoir des en-

» fans, d'en disposer comme il lui plaît,
» à titre de compensation. Au surplus,
» je vous remercie de vos offres & de
» celles de votre cousin, quoique je ne
» les aye pas sollicitées.

L'originalité de mon pere se peignoit visiblement dans cette missive. Cette grandeur d'ame, cette hauteur affectée n'étoient au fond qu'un mélange puéril de grossiereté & d'orgueil. Je rendis sa lettre en pleurant; mais mon cousin me rassura.
« Prenez courage, me dit-il; votre pere
» veut faire de vous un mendiant & un
» lourdaud; ainsi vous devez vous en
» tenir à votre sentiment particulier. Le
» tort qui peut vous arriver de sa disgrâce, n'est pas fort à considérer. Vous
» pouvez sans lui travailler à vous élever de vos propres aîles, & le faire
» rougir avec le tems, de l'indignité de sa conduite. Acceptez les quinze ducats, & partez pour Vienne ».

Je me sentis animé d'une vie nouvelle. Je pris l'argent & retins une place à la diligence, qui devoit partir le lendemain. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit. Les plus beaux projets me bouleverserient

la tête. Dès que l'aube parut, je m'élançai de mon lit, & chargé de mon mince bagage, j'attendis avec impatience l'heure assignée. Elle arriva enfin. J'allai à la poste avec mon parent; il m'aida lui-même à monter en voiture; je pris congé de lui avec une tendre émotion & je partis.

J'arrivai heureusement à Vienne, après un voyage de trois jours. L'aspect de cette ville & la foule des allans & des venans, me causerent une satisfaction inexprimable. La voiture me déposa dans un des quartiers les plus vivans & les plus animés. Je me fis donner un guide, qui se chargea de mon paquet & me conduisit sans encombre à la porte de M. de Waring, mon cousin; il pouvoit être huit heures du soir, lorsque je m'y présentai. Le portier, homme robuste & à larges épaules, se montra sur le seuil, & lorsque je me disposois à entrer, il voulut savoir qui je demandois : « mon cousin, lui répondis-je, en cherchant à me débarrasser de sa lourde main, qu'il m'avoit appliquée sur l'estomac. » Il ne
» loge personne ici, reprit-il, qui puisse
» avoir un cousin aussi déguenillé que
» Monsieur ».

Je lui montrai alors ma lettre de recommandation, sur laquelle étoit l'adresse de M. de Waring; devenu plus civil, il me mena auprès de l'escalier, & me dit de monter, que je trouverois en haut M. de Waring. Je rencontrai dans l'antichambre une douzaine de laquais, habillés de toutes sortes de couleurs, & tellement occupés au jeu que pas un seul ne tourna la tête de mon côté. Je les priai humblement d'avoir la bonté de permettre que j'entraissè dans la chambre de M. de Waring. Au lieu de me répondre, ils me rirent au nez; je les regardai fixement & leur dis : « mais mon cousin » m'attend ». Leurs éclats de rire redoublerent, & il se passa un demi-quart d'heure avant qu'aucun d'entr'eux prît sur lui de m'annoncer. Enfin un jockey eut cette complaisance; il ouvrit la porte, & dit à haute voix : « madame de Waring, voici M. le baron Kraziky de Bude ». On rioit de plus belle. « Faites entrer, dit madame de Waring; c'est notre petit cousin, un pauvre gentilhomme hongrois que mon mari veut élever par principe d'humanité ».

On m'introduisit dans le salon, & je

demeurai en quelque sorte pétrifié. Les lanternes des rues avoient déjà fait une vive impression sur mes yeux, mais pour lors ils furent tout-à-fait éblouis de la clarté que répandoient trois ou quatre lustres magnifiques & une multitude de bougies. Mes jambes fléchirent sous moi, j'avois peine à respirer & j'en avois encore plus à délier ma langue; lorsque j'eus un peu recouvré mes esprits, je me souvins que j'avois oublié de saluer, je fis aussi-tôt une révérence si profonde & qui embrassa tant d'espace, qu'il ne s'en fallut pas de beaucoup que je n'allasse tomber sur ma cousine.

« Approchez, me dit-elle, nous vous ferons du bien, si vous en êtes digne, mettez-vous auprès de moi ». Je m'assis dans un fauteuil qui se trouva vide & si ample que mes pieds ne pouvoient toucher la terre. Pour me délivrer de cette gêne, je posai devant le fauteuil mon paquet, que j'avois toujours gardé sous mon bras & je m'en servis comme d'un tabouret. Cela donna sujet de rire à toute la compagnie. « Il n'est pas » malin, dit ma cousine assez haut pour

» que je l'entendisse , il n'est que mal
» élevé & passablement mal-propre ».
J'eus grande envie de lui observer à mon
tour que je la trouvois fort laide; mais
ma timidité fut cause que je ne mis point
au jour cette remarque.

M. de Waring ne fut pas long-tems
sans paroître. Personne ne se leva & j'en
fis de même; parce que je ne pouvois
changer de position, sans beaucoup d'em-
barras. « Ah! dit-il, lorsqu'il fut vis-
» à-vis de moi, voilà sûrement notre
» petit cousin de Hongrie; je le recon-
» nois à la façon d'agir ». Je me levai
pour lors en rougissant, renvoyai loin
de moi mon paquet, qui roula sous la
robe de ma cousine, & allai à la rencontre
de M. de Waring. Il me passa la main
sous le menton d'un air affectueux, & me
dit en riant : « je me fais un plaisir,
» mon cher cousin, de te tirer de l'obs-
» curité du village; mais si tu n'as pas
» envie d'être sage & laborieux, retournes-
» y par la première occasion; l'on ne
» peut vivre ici commodément & sans
» rien faire, que lorsqu'on est riche ».
Je lui fis une profonde révérence, &
lui

lui balbutiai une formule de compliment que mon maître m'avoit donnée à apprendre durant mon voyage. « Je m'efforceraï, lui dis-je, de mériter par ma bonne conduite l'amitié de votre Excellence ». « J'en ferai charmé, répondit-il ; mais les parens pauvres regardent toujours leurs parens riches comme des créanciers auxquels on croit n'avoir d'obligation qu'aussi long-tems qu'ils ouvrent leur bourse. Je me suis vu plusieurs fois payé d'ingratitude. Rasseyez-vous, mon cousin ». Je m'enfonçai de nouveau dans mon fauteuil, & personne ne prenant plus garde à moi, je m'endormis tranquillement. « Holà, me dit M. de Waring, que fais-tu donc ? tu me paroïs un drôle de corps. Allons, éveille-toi, autrement ces dames croiront que leur société t'ennuye ».

Saisi de crainte, je me frottai les yeux, me relevai & voulus même bégayer une sorte d'excuse. Un vieil officier s'approcha de moi. « Laissez-le en repos, dit-il. J'étois tout comme lui lorsqu'on me fit venir de Bohême. Tous les objets étoient aussi nouveaux pour moi, qu'ils le sont

» pour lui. Mais deux ou trois campa-
» gnes & le commerce du monde ne
» tardèrent pas à me former. Il en fera
» de même à son égard. « Si tu te formes
» sur l'exemple de Monsieur, me dit mon
» cousin, tu deviendras avec le tems un
» sujet distingué ».

La maniere dont M. de Waring en agissoit avec moi, lui concilia dès cette premiere entrevue tout mon respect & toute mon affection. Tel il se montra pour lors, tel je le trouvai toujours par la suite. Il paroissoit vif & brusque au premier abord; il donnoit le bonjour & disoit une politesse du même ton que d'autres lâchent une grossiereté; mais dans le fond, c'étoit un homme droit, qui pensoit noblement & persévéroit dans ses bonnes intentions.

Bientôt, la compagnie se divisa autour des tables de jeu. Je vis les dames s'efforcer de rire quand elles perdoient, & les hommes s'efforcer de ne pas rire, quand ils gagnoient. Tous avoient sur leur physionomie l'expression du chagrin ou de la cupidité. Ce spectacle ne me donna pas une idée avantageuse de la récréation favorite du beau monde.

Cependant j'avois une faim pressante, les heures s'écouloient, & je finis par craindre que le souper ne fût un repas inconnu aux habitans de Vienne. Mais je sortis bientôt d'inquiétude. Un homme à triple menton, & que précédoit un ventre majestueux, entra dans le salon & annonça que l'on étoit servi. Tout le monde passa dans la salle à manger; je suivis, me mis à table & dévorai tout ce qu'on me présenta, sans prendre la peine de demander les noms des différens mets dont mon appétit se trouvoit si bien. Je n'en connoissois qu'un fort petit nombre; mais cela n'empêchoit pas qu'ils ne me parussent excellens. Mon cousin me servoit en riant tout ce qui pouvoit tenir sur mon assiette, & m'encourageoit de nouveau à manger, lorsqu'il s'apercevoit que mes mâchoires commençoient à se rallentir. Mais je devins tout-à-fait immobile d'étonnement, lorsqu'on apporta le dessert. Entr'autres choses qui captiverent mon attention, je remarquai un plat, où s'élevoit en forme sphérique, une sorte de confiture rouge & de l'aspect le plus séduisant. Je témoignai que

j'en desirois, en attachant sur elle un regard de convoitise; mon cousin m'en donna & j'en eus à peine un morceau dans la bouche, que je frissonnai involontairement, me repliai tout entier sur moi-même, & m'écriai : « Ah ! comme » c'est froid » ! Mon épouvante amusa beaucoup les convives, & je faillis me persuader qu'on avoit eu dessein de me jouer une niche, à l'aide de ce mets attrayant. « C'est de la glace, » mon bon cousin, me dit gaiement M. de Waring. N'y a-t-il point de glace dans votre pays ? « Pardonnez-moi, lui » répondis-je, mais elle n'y a pas un » goût si sucré ni une couleur si vermeille ». Je revins peu à peu de mon trouble, & me réconciliai avec cette glace merveilleuse, au point d'en redemander.

Je pris enfin la résolution de ne plus manger, attendu que cela n'étoit plus en mon pouvoir. Je m'enfonçai dans ma chaise & j'écoutai en silence les propos de la compagnie. Tout à coup je sentis un pied qui pressoit fortement l'un des miens. « Jesus ! Marie ! Joseph ! m'é-

» criai-je , on m'estropie ». Tous les regards, attirés par mes cris, se tournèrent sur une dame qui étoit vis-à-vis de moi, & sur un jeune homme qui étoit à mes côtés. Le jeune homme rougit; mais les joues de la dame étoient à l'abri du changement de couleur. « Je vous demande pardon, me dit-elle, je vous loise voir seulement si le pied d'une dame de Vienne pouvoit se faire sentir à travers la botte d'un gentilhomme hongrois ».

Malgré l'air de triomphe qu'elle affecta, en proférant cette saillie, on vit bien que la pression s'étoit adressée à un autre que moi; mais on ne fit pas semblant de s'en être apperçu. Dès que le jeune homme & la dame eurent épuisé leurs plaisanteries à cet égard, chacun se leva de table & retourna dans le salon. Pour moi, je demeurai assis & endormi dans la salle à manger. M. de Waring, au bout d'un quart d'heure, vint me trouver & m'éveilla. « Etienne, dit-il à son maître d'hôtel qui l'accompagnait, je te recommande mon cousin. Aye soin de lui, comme s'il étoit mon fils. Donne-

» lui le bras pour le conduire à sa cham-
» bre, & montre-lui où il doit cou-
» cher ». Ce ne fut pas sans difficulté
qu'Etienne parvint à me faire tenir debout.
Il me prit par la main & me conduisit au
troisième étage, dans une assez jolie cham-
bre; là, il m'aïda à me deshabiller & me
mit au lit, tout en faisant à haute voix
sur le triste sort des pauvres gentilshommes
deux ou trois réflexions desquelles je me
serois bien passé. Avant de se retirer,
il me souhaita une bonne nuit, & je ne
tardai pas à me rendormir profondément.

Je me plus si fort dans mon lit, que
le lendemain matin, j'eus regret de m'en
séparer. Mais personne ne vint me réveil-
ler, & quoique neuf heures fussent son-
nées depuis long-tems, il ne paroïssoit
pas qu'il y eut quelqu'un de levé dans
la maison. Enfin, sur les dix heures, le
vieil Etienne parut, & me dit que mon
cousin desiroit me parler. Ma toilette
n'étoit pas longue. En peu de minutes,
je fus dans la chambre de M. de Wa-
ring. Il demeura stupéfait, lorsqu'il me
vit au jour dans mon misérable accou-
trement. « Il faut, me dit-il, que ton

» pere soit un grand original, pour te
» laisser courir le monde vêtu de la
» sorte ». Je l'assurai que mon pere avoit
jugé cet habillement très-somptueux
& très-convenable, & qu'il ne lui étoit
pas venu en pensée qu'une pelisse que
lui-même avoit portée l'espace de trente
ans, ne fût point assez bonne pour son
fils. J'ajoutai que le projet de m'arra-
cher à mon indigence, n'avoit pas eu
son suffrage.

« Je fais tout, répondit-il, notre pa-
» rent le colonel me l'a mandé; mais
» tu as bien fait de ne pas te soumettre
» à ses bisarreries. S'il veut mourir de
» faim, il ne tient qu'à lui; mais il ne
» doit pas forcer autrui à mourir de
» faim pour son plaisir. La perte de
» son affection est pour toi un gain réel.
» Quitte seulement les manieres villa-
» geoises, acquires de la politesse, &
» tout ira bien. Tu peux compter sur
» mon appui ».

Ces témoignages d'amitié m'émurent
jusqu'au fond du cœur, je lui rendis un
compte ingénu du bon & mauvais em-
ploi que j'avois fait jusqu'alors de mon

tems. Ma naïveté lui plut, il me dit franchement qu'à en juger par mon extérieur, il m'avoit supposé beaucoup plus ignorant & plus sot que je ne l'étois en effet.

« La première chose à laquelle nous
» devons penser, dit-il, est de te faire
» vêtir à neuf. Ton père a l'orgueil de
» croire que la noblesse toute seule est
» bien accueillie ; mais un de nos pré-
» jugés à nous pauvres roturiers, c'est
» que la naissance & l'honneur, quelque
» soit leur mérite intrinsèque, peuvent
» très-bien malgré cela, paroître sous
» des habits décens. Dis-moi un peu ,
» as-tu déjà des projets pour ton genre
» de vie futur ? »

Jé répondis que je souhaitois beaucoup entrer au service, mais que mon père avoit voulu faire de moi un prêtre, bien que je ne dusse pas me flatter d'appartenir jamais à l'église sous un autre titre que celui de marguillier.

« Oui, reprit-il, voilà comme l'or-
» gueil & la bassesse d'ame vont toujours
» ensemble. Puisque tu as intention de
» servir, il faut te donner les talens d'un

» militaire. Tu apprendras à monter à
» cheval & à faire des armes, & tu étu-
» dieras les mathématiques. Si tu te portes
» avec zèle à profiter des leçons de tes maî-
» tres, le reste se trouvera aisément; quoi-
» que tu ne possèdes rien par toi-même, tu
» n'en vivras pas moins agréablement dans
» ton état d'officier, pourvu que tu sois rai-
» sonnable. Des jeunes gens riches se
» ruinent de fond en comble dans les
» troupes. Mais les gens sensés se tirent
» d'affaire avec leurs appointemens. L'hon-
» neur & l'exactitude à remplir leurs
» devoirs, leur tiennent lieu d'un capi-
» tal inépuisable. Chacun les respecte,
» pendant que tout le monde s'accorde
» à mépriser les petits-maîtres & les dissi-
» pateurs. Sois en garde contre le vin,
» le jeu & les femmes. Remplis tes fonc-
» tions avec ponctualité, & ne t'écarte
» jamais des règles de la subordination;
» tu ne manqueras pas d'amis & de pro-
» tecteurs. En toute occasion, la vertu
» pauvre a plus d'amis que le vice opu-
» lent. La première subsiste toujours,
» l'autre court à sa propre perte, &

» fait périr ceux qu'il a entraîné dans
» ses pièges. ».

Ces conseils firent une vive impression
ur mon cœur, & me touchèrent jusqu'aux
armes. Je me jettai au col de mon respec-
table cousin, & sans me confondre en
merciemens, je laissai couler sur sa
main des larmes qui durent être à ses
yeux le gage le plus certain de mon
émotion & de ma reconnoissance. « La
» valeur, reprit-il, est le principal mé-
» rite du soldat, mais elle ne doit pas
» remplacer à elle seule, toutes les au-
» tres bonnes qualités. On exige d'un
» militaire, qu'il soit franc & loyal, qu'il
» ait l'ame noble, & qu'il se rende
» agréable à tout le monde. Tu trou-
» veras dans la société de ta cousine,
» assez d'occasions d'apprendre à plaire.
» Cherche à mériter l'amitié des per-
» sonnes qui nous font l'honneur de venir
» ici, & garde-toi sur toutes choses de
» prendre les airs d'étourderie & de
» fatuité, au moyen desquels la plupart
» des jeunes officiers s'attirent le mépris
» général ».

Après m'avoir donné ces avis, il commanda au vieil Etienne de me faire faire le plutôt possible, des habits, du linge & tout ce qui me manquoit. Il me dit ensuite de passer chez ma cousine & de lui faire ma cour.

Je trouvai ma cousine à sa toilette entre les mains de deux femmes de chambre. « Les
» lits de Vienne sont-ils plus tendres que
» ceux de Hongrie, me demanda-t-elle,
» aussi-tôt qu'elle m'aperçut ». Oh ! certainement, lui répondis-je. « J'ai très-
» bien dormi dans le lit de votre grace ». Elle regarda une des femmes de chambre & se mit à rire

» Vous voilà à Vienne, mon cher cousin, me dit-elle, en reprenant son sérieux, profitez de cet avantage. Examinez tout avec soin, & amusez-vous de ce qui vous plaira. Ecoutez tout ce qu'on dit, & ne parlez que rarement le premier. Défaites-vous le plutôt que vous pourrez de vos manières campagnardes, & accoutumez-vous au ton de la bonne compagnie. Sur toutes choses, gardez-vous de former des liaisons avec les femmes que vous ne con-

» noîtrez pas suffisamment. Vienne four-
» mille de créatures avides & dangereu-
» ses qui ne se feroient aucun scrupule
» d'abuser de votre inexpérience. La bon-
» ne compagnie est l'école d'un jeune-
» homme , & quiconque s'en éloigne ,
» s'éloigne des bonnes mœurs & se rend
» méprisable. Rappelez-vous ces maxi-
» mes au besoin , mon cher parent , &
» suivez mademoiselle , qui vous donnera
» à déjeûner. » Je la remerciai , & suivis
à la cuisine Mlle Lifette, dont les appas
datoient pour le moins de quarante ans.
Comme je sortis , j'entendai très distinc-
tement l'autre femme de chambre dire
à sa maîtresse : il est bien fait , madame ,
& a la jambe fort belle. Cet éloge ne
laissa pas que de flatter mon amour pro-
pre , & , depuis ce moment , je regardai
la petite Babet comme une connoisseuse
du premier ordre.

La cuisine fut le théâtre de ma première
entrevue avec le chocolat ; cette entre-
vue ne tourna point à ma gloire. J'en-
fonçai mon nez dans la moussè , me brû-
lai dix ou douze fois la langue & le pa-
lais , & me barbouillai les doigts , le

front & les joues. Ma gaucherie prêta beaucoup à rire aux domestiques. Mlle Lisette me témoigna plus de bienveillance & me débarbouilla complaisamment. Je la laissai faire, & la remerciai d'un air grave, sur quoi les domestiques recommencerent leurs risées. Elle me proposa de l'accompagner à St. Etienne, où nous entendrions la messe, & j'acceptai avec de nouvelles démonstrations de politesse hongroise.

A mon retour au logis, je trouvai dans ma chambre un tailleur, un chapelier & un cordonnier, qui m'avoient attendu aussi impatiemment que je les désirois moi-même. Ils me prirent mesure l'un après l'autre & promirent de livrer leur marchandise sous peu de tems.

Je dinai en tiers avec M. & M^e. de Waring. Ils m'interrogerent de nouveau sur mon pere, & sur son humeur. La naïveté de mes récits parut leur faire grand plaisir. Son caractère excita leur mépris, en même tems qu'ils furent touchés des persécutions que j'avois éprouvées de sa part. Au sortir de table, mon cousin, m'emmena dans sa chambre, &

me montrant la bibliothèque » Voici ,
» me dit-il , de quoi t'occuper & te faire
» passer le tems. Si tu as sérieusement en-
» vie de t'instruire , tu trouveras ici tout
» ce qu'il faut pour cela. » En achevant
ces mots , il me donna l'histoire des
Allemands , par Schmidt , & me la re-
commanda comme un livre instructif &
agréable tout à la fois. Je l'emportai dans
ma chambre , & le lus avec tant d'avi-
dité , que l'après midi ne me sembla qu'une
minute.

Vers le soir , un domestique vint me
dire que M. & M^c. de Waring qui ne
soupoient point chez eux , l'avoient chargé
de me conduire au Battay , pour me faire
voir l'une des plus jolies promenades de
Vienne. Je me mis donc à cheminer sous
sa conduite , à travers les voitures & les
passans. Comme la soirée étoit belle ,
nous trouvâmes au Battay , une multi-
tude incroyable de messieurs , de dames ,
& de chiens. La perspective magnifique
des églises , des palais & des jardins qui
s'étendoient devant moi , me charma telle-
ment , que mes questions sans fin , dont je
n'écoutois pas toujours les réponses , eu-

rent l'air de fâcher mon guide, honteux de ma pelisse rapée, de ma longue chevelure éparse, & de mes bottes d'un rouge tirant sur le jaune.

On se préparoit à m'apporter à souper dans mon réduit; mais apprenant que le gros Etienne & les deux soubrettes mangeoient ensemble, je les priai de me donner place à leur table. Ils furent flattés du désir que je témoignois & y accéderent volontiers. Je me trouvai fort bien de leur compagnie. Le maître d'hôtel étoit fertile en idées plaisantes, ses faillies me paroissoient d'autant plus spirituelles, qu'il étoit celui qui en rioit le plus. Il demeuroit depuis longtems chez M. de Waring, & par-là s'étoit acquis une pleine autorité sur tous les autres domestiques. Il la leur faisoit sentir avec autant d'importance, que la gouvernante d'un Curé fait sentir la sienne aux femmes de sa paroisse. Comme sa bourse s'étoit arrondie dans la même proportion que son ventre, au service de mon cousin, il projettoit de se reposer, & d'associer la petite Babet à ce repos. Mais celle ci, dont l'âge & les inclinations ne cadroient

point avec un semblable projet, répon-
doit assez mal à ses extases amoureuses.
Ce qu'elle laissoit à faire sur cet article,
Mlle Lifette s'en acquittoit avec usure.
Elle avoit formé le plan d'attirer le bon-
homme dans ses filets. On auroit pu s'en
flatter à moins. Elle étoit encore passa-
blement fraîche, d'un embonpoint rai-
sonnable, & joignoit à une fort belle peau
des yeux qui sembloient petiller, dès
qu'on faisoit tomber la conversation sur
l'amour. A tous momens, elle lançoit de
tendres œillades au vieil Etienne, pré-
venoit ses moindres désirs par mille petits
services, & lui prodiguoit les noms les
plus flatteurs. Il souffroit qu'elle l'aimât,
sans se mettre beaucoup en frais pour le
mériter, & l'on eût dit un sultan, qui,
d'un air d'indifférence, permet qu'une
belle circassienne lui passe la main sur les
joues. Il avoit grand soin d'aller à sa cham-
bre, parce qu'il trouvoit ses aises auprès
d'elle; il y prenoit son café, y faisoit sa
partie, y voyoit la petite Babet, en un
mot il s'y délassoit de l'embarras & des
fatigues que lui occasionnoit l'administra-
tion du logis.

La petite Babet, que je considérois souvent & avec plaisir depuis le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, étoit la gaité & la vivacité même. Elle aimoit à lire des romans & savoit la chronique scandaleuse de toutes les jolies femmes de chambre du voisinage. Elle se conduisoit très-poliment avec le maître d'hôtel, parce qu'il avoit un grand pouvoir dans la maison, mais elle n'étoit pas disposée à payer sa tendresse de retour. Il avoit à ses yeux le triple défaut d'être trop importun, trop gros & trop vieux. Elle se contentoit de lui faire bonne mine, & de lui attrapper de tems en tems quelques cadeaux par d'innocentes complaisances.

La société de ces trois personnages me divertit infiniment; le vin les rendit gais & diserts, & donna à leurs entretiens une liberté qui s'assortit au mieux avec mon ingénuité naturelle. Lorsque nous eûmes fait connoissance, je leur plus autant qu'ils me plaisoient eux-mêmes. Les deux soubrettes m'assurèrent que je deviendrois un jeune homme accompli, & le vieil Etienne se réjouit d'avance des éloges que devoit

lui attirer le succès de mon éducation. Nous demeurâmes ensemble une bonne partie de la nuit, & probablement nous aurions encore prolongé la séance, si M. de Waring ne fût rentré avec son épouse.

Le lendemain à mon réveil, le premier objet qui s'offrit à mes regards, fut le chapelier qui tenoit vis-à-vis de moi un superbe chapeau à large bord. Mon envie de dormir se dissipa sur le champ. Je sautai hors du lit, & fis plusieurs tours de chambre, le chapeau sur la tête; lorsqu'une fois je l'y eus posé, il ne fallut plus penser à l'ôter. Je ne quittois pas le miroir, & sentoîs un mépris indicible pour le reste de mon habillement hongrois. Bientôt on m'apporta aussi une belle épée, qu'à l'aide d'une jarretière, je ceignis à crû sur ma chemise, & dont je ne me séparerai pas plus que du chapeau. Avec l'un je faisois des révérences, je me donnois des airs avec l'autre. Je demandois à tout moment quand viendrait le tailleur, & lorsqu'on m'eut dit qu'il falloit l'attendre un couple de jours, j'eus un mouvement de colère, tel que je n'en avois jamais eu, avant de posséder une épée.

Un domestique de mon cousin se mit en devoir de me coiffer ; il me tailla les cheveux , & , en une seule fois , y répandit plus de poudre , que je n'en avois usé depuis que j'étois au monde. Dès qu'il eut fini , je repris mon chapeau , & j'endossai d'un air triste mes hardes hongroises , qui faisoient une pauvre figure auprès des accessoires que Vienne leur avoit donnés. Je n'imaginai d'autre moyen de consolation , que de contempler uniquement mon chapeau dans la glace , & de ne pas honorer d'un seul regard le reste de mon accoutrement. Je descendis chez mon cousin , pour jouir des éloges qu'il donneroit à mon commencement de métamorphose.

» Ah ! ah ! dit-il en me voyant , &
» tout disposé à rire , voilà qui est à mer-
» veille ; mais ce n'est rien que le cha-
» peau. Nous ne manquons pas de cha-
» peaux à Vienne ; nous manquons de
» têtes , mon cher cousin ; nous manquons
» de têtes. »

Il remarqua aussi mon épée , & la jarretière avec laquelle je l'avois suspendue à mes hanches. Cela le mit de nouveau en train de rire ; il me fit apporter un

de ses propres ceinturons. » Je souhaite ,
» me dit-il , que tu n'ayes jamais occa-
» sion de tirer ce fer. C'est toujours une
» arme dangereuse , qu'on sache ou qu'on
» ne sache pas s'en servir. Le plus sage
» est de le considérer comme un ami ,
» qui nous rappelle continuellement la
» nécessité d'une conduite polie & cir-
» conspecte. »

Là-dessus il m'annonça qu'il avoit pris
ses mesures , pour me procurer un maître
de mathématiques ; que celui qu'il avoit
arrêté iroit le lendemain dans ma cham-
bre , & me donneroit la première leçon ,
& que , cette leçon finie , on me condui-
roit chez M. Bernard , maître d'armes ,
à qui il avoit déjà parlé de moi. Je le
remerciai de ses attentions obligeantes ,
& voulant , par une profonde révérence ,
donner à ce remerciement l'énergie con-
venable , je me passai mon épée entre les
jambes , & tombai sur la face. Mon cou-
sin m'aida en riant à me relever , & me
dit qu'une chute occasionnée par ma pro-
pre épée étoit de mauvais présage pour
mes exploits futurs. Mes lecteurs se dou-
tent bien que si je pris part à cette plai-

fanterie, ce dût être un peu à contre-cœur.

Aussitôt que j'eus fait réparer le désordre de ma frisure, j'allai à l'appartement de ma cousine, pour lui souhaiter le bonjour. Je m'aperçus que le souper de la veille m'avoit rendu de bons offices auprès d'elle. Les deux femmes de chambre ne s'étoient pas lassées de présenter mon mérite sous l'aspect le plus favorable. Elles lui avoient fait l'éloge de mon esprit & de ma gaité, & l'avoient assurée que je serois un cavalier accompli, dès que j'aurois perdu mon air villageois.

» Eh ! bien, me dit-elle, comment
» trouvez-vous cette ville ? qu'en pensez-
» vous ? »

» Vienne est plus grand que Bude, lui
» répondis-je. On y voit des maisons plus
» hautes & plus de monde....

-- » Et nos dames ? »

-- » Je ne les ai pas encore envisa-
» gées. »

Elle rit, & se tournant du côté de la petite Babet, » dit-il vrai, Babet, lui
» demanda-t-elle ? » Babet rougit, & malgré l'agilité ordinaire de sa langue,

les paroles lui manquèrent dans cette occasion.

» Nous tâcherons, continua ma cou-
» sine, de vous faire mieux connoître
» Vienne. Vous aurez des maîtres de
» plus d'une espèce. Il vous faut aussi
» un confesseur. Je prens sur moi le soin
» de vous en choisir un. La crainte de
» Dieu donne l'éveil à la vertu, & c'est
» le plus bel ornement de la jeunesse.
» Pendant qu'on est à l'église, on ne fait
» point un mauvais emploi de l'ar-
» gent. »

Ses femmes trouverent cet axiôme admirable, & l'appuyèrent de tout leur pouvoir. Je promis d'être exact à le suivre, & courus dans ma chambre retrouver mon Schmidt, impatient de me perdre avec lui au milieu des anciens Allemands.

Nous eûmes à dîner un convive, dont le premier aspect lui gagna mon cœur & m'inspira une vénération qui s'est soutenue pendant tout le reste de ma vie. Il s'appelloit M. de Fullnek, & occupoit une place importante dans la chancellerie. Des appointemens considérables étoient

le prix de ses lumieres & de son zele. Il menoit une vie simple & irréprochable, favoit beaucoup, n'en tiroit point vanité, & parloit bien, sans y mettre aucune prétention; obligeant, poli, esclave de sa parole, ponctuel à remplir ses devoirs, s'oubliant pour ses amis, partisan du vrai, patriote sincere, connoissant le bon & le mauvais côté de son pays, philanthrope du fond du cœur, c'étoit, pour le dire en un seul mot, un homme aussi parfait qu'ils le seroient tous, si l'on pouvoit bannir de la terre l'envie, la haine & les querelles.

Pendant le repas, il fixa toute mon attention, & dans ce court espace de tems, j'appris plus de lui, qu'il ne m'étoit souvent arrivé d'apprendre durant des années entieres. Il me témoigna beaucoup de bonté & de condescendance, & cette conduite acheva de lui concilier tout mon respect & toute mon admiration. Néanmoins, tant le cœur de l'homme est foible ! ma vanité ne baissa point pavillon devant lui. Je vins m'asseoir à ses côtés sans ôter mon beau chapeau. J'espérois en agissant ainsi détourner ses regards de

ma méchante pelisse, & les concentrer absolument sur la magnificence de ma tête. M. & M^e. de Waring fermerent les yeux sur cette impolitesse, parce qu'elle les divertissoit. Cependant, afin de m'humilier quelque peu, ma cousine raconta qu'une chute avoit signalé les premiers pas que j'avois faits l'épée au côté. M. de Fullnek rit de l'anecdote & me recommanda de bien prendre garde à conserver mon équilibre dans les affaires de la vie.

Après dîner, le vieil Etienne se chargea de me conduire à l'Angarten. Je ne pouvois d'abord me déterminer à le suivre, parce que je me flattois d'y paroître le lendemain sous un extérieur plus brillant, après que le tailleur auroit apporté mon habit neuf. Mais un coup d'œil, jetté sur mon chapeau, fit cesser mon irrésolution. Je marchai fierement à la droite de mon guide, penchant la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & croyant, par ce moyen, n'attirer que sur elle les regards des gens qui étoient à se promener. Mais ma mauvaise étoile voulut que quelqu'un laissât tomber les siens sur mes bottes. Je
perdis

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Le Relieur aura l'attention d'ôter ce titre
en reliant les deux vol. d'Octobre.

OCTOBRE 1788. *II^{me} Vol.*



A P A R I S,

Au BUREAU, rue des Poitevins,
N^o, 20.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

PHILIPPO

LIBRARY

DES ROMAINS

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA VILLE DE PARIS

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA VILLE DE PARIS

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA VILLE DE PARIS

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA VILLE DE PARIS

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA VILLE DE PARIS

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA VILLE DE PARIS

perdis contenance sur le champ, & mon orgueil se changea en une timidité dont je ne parvins à me rendre maître qu'en portant le nez au vent, & en ne regardant plus personne. De cette manière, je donnai contre tous ceux qui se rencontrèrent sur mon passage. Un gros homme à qui je marchai sur les piés, me traita de lourdaud; &, fort mécontent de moi-même, je me tourmentai pour retourner au logis, plus qu'il ne convenoit au vieil Etienne.

Après souper, je demandai secrettement à la petite Babet si l'article du confesseur avoit été de la part de sa maîtresse une affaire sérieuse, & si elle en avoit un pour elle même. « Bon, me répondit-elle à l'oreille, en appuyant doucement sur mes joues ses joues rondelettes, » elle a de » tems en tems des crises spirituelles; mais » sa dévotion est comme une fièvre intermittente. Lorsque vous aurez des » cas de conscience à discuter ensemble, » comptez sur mon appui. » A ces mots, elle me ferra l'index de la main droite, & s'en alla toujours sautant.

Le lendemain, sur les neuf heures du
Octobre 1788. II^{me} Vol. I 2

matin , il entra dans ma chambre un grand & maigre personnage , dont la figure étoit aussi noire que son habit & sa perruque. Il me dit , après m'avoir fait une profonde révérence , » je suis géo-
» metre , & l'on m'a chargé de vous ins-
» truire dans la première & la plus
» utile de toutes les sciences , » Alors il me tendit un livre , intitulé Elémens des mathématiques , & se mit à discourir sur les lignes droites & courbes. Je l'écoutai sans comprendre un seul mot de ce qu'il me débitoit , & ma joie fut extrême , lorsqu'au coup de dix heures , il cessa de m'ennuyer.

Une seconde visite , que j'eus immédiatement après la sienne , me donna beaucoup plus de satisfaction. C'étoit le tailleur , qui m'apportoît deux habits élégans. Je les essayai l'un & l'autre , & je ne quittai pas de toute la journée le plus beau des deux. Je parcourus toute la maison avec la dignité d'un espagnol , & j'étois presque aussi content qu'un enseigne , qui se voit en uniforme pour la première fois.

Avant toutes choses , je descendis chez

mon cousin, qui me souhaita en riant beaucoup de bonheur sous ma nouvelle parure. Je voulois aussi passer chez ma cousine, mais j'appris qu'elle n'étoit pas encore levée. Mlle Lifette me reçut avec un intérêt tout-à-fait obligeant, & ne se laissa pas de louer ma taille & mon maintien. La petite Babet ne dit pas grand chose, & son silence me causa quelque surprise, vu la facilité avec laquelle les expressions venoient ordinairement sur ses lèvres. Je descendis à la cuisine, où ma décoration fut trouvée aussi brillante que je la trouvois moi-même. Enfin j'allai jusque sur la porte de la rue, m'offrir aux regards & à l'admiration des gens du dehors; mais ils firent semblant de ne pas me voir.

L'envie que j'avois de sortir & de me montrer en public, n'avoit pas de bornes. Je me fis conduire par le jockey de mon cousin chez le maître d'armes, M. Bernard; je me pavanois en marchant, & mes pieds touchoient à peine le pavé. Mais j'eus beau mesurer mes pas avec tout le soin possible, mes beaux bas blancs furent bientôt couverts de boue, & je

comptai sur mon habit d'écarlate sept à huit larges éclabouffures, sans parler des petites.

J'arrivai enfin, bien affligé, chez M. Bernard; c'étoit un homme très poli, qui avoit de son art l'opinion la plus relevée. Il me donna à entendre que ses préceptes étoient des leçons de noblesse, d'héroïsme, de grandeur d'ame. » Sa voir faire des armes, me dit-il, c'est » être le défenseur de la patrie! » Sa salle étoit l'école de la vertu, & l'arsenal d'où l'on tiroit de quoi combattre l'insolence & le crime. Ce panégyrique achevé, il me donna un fleuret, & commença à me porter des bottes vigoureuses; à chacune, il me disoit qu'avec le tems je deviendrois un habile homme en fait d'escrime. Il s'attacha soigneusement à ne pas me laisser une place blanche sur les bras & sur les épaules, & me dit, en voyant que cela me faisoit faire la grimace, » plus on est maltraité ici, plus » tôt on apprend à se faire craindre sur le » pré. » Je fus charmé quand la leçon prit fin; je revins à la maison, moulu, meurtri, & pouvant à peine me tenir sur

mes jambes , à force de lassitude. Chacun se moqua de ma foiblesse ; mais je m'enveloppai dans mon orgueil , & me consolai de mon mal être actuel , en songeant aux triomphes que l'avenir me promettoit.

Quoique je n'eusse pas osé me plaindre à mon cousin de la leçon expérimentale que m'avoit donné le maître d'armes , la roideur des mouvemens de mon bras & la gêne de mon allure lui firent juger qu'il ne m'avoit pas épargné les preuves de son savoir. Pour me dédommager de mes souffrances , il voulut me donner un peu de plaisir & me conduisit à l'opéra. Aux approches de sept heures , nous montâmes en voiture , & j'y fus à peine que mon amour propre se réveilla. Les chevaux , les cochers & les laquais me faisoient tourner la tête & j'aurois passé ma vie à me bercer des magnifiques rêves où cette maniere d'aller égaroit mon imagination. Mais l'ivresse ne fut pas de longue durée. Nous arrivâmes. Il fallut gravir par des escaliers étroits , qui nous conduisirent au rang des secondes loges. Comme je suivois mon cousin sans penser à

autre chose, je marchai successivement sur les piés de trois ou quatre dames. Elles se mirent à crier; dans l'esfroi que j'en eus, je reculai deux pas, tendant les mains en avant. Je les logeai sans le vouloir dans la vénérable perruque d'un vieux monsieur qui montoit péniblement devant moi. Il trouva cela mauvais, & m'accabla d'injures. Mon cousin fut obligé de suppléer à mon silence, & de m'excuser auprès de lui.

Lorsque je regardai de la loge dans le parterre, ce fut pour moi comme la lanterne magique. Ebloui par la multitude des visages & des groupes, pour trop voir, je ne voyois rien; je ne me trouvai en état de distinguer les objets qu'au bout d'un quart d'heure. Alors je remarquai que toutes les figures placées au-dessous & au-dessus de moi avoient un air de famille. Je fis part de cette observation à mon cousin, & il me dit en riant: » tu n'as pas tort, » mon ami, tous ces gens-là n'ont qu'un » même pere & une même mere, le luxe » & la mode. Il faut, me dis-je à moi-même, que je sois dans un palais enchanté, & sûrement, tous les individus que je vois sont les marionnettes

» d'un magicien. Ils font tous parés de
» même & semblent tous y avoir les mê-
» mes droits. Les vieilles ont en moins
» ce que les jeunes ont en plus. Ainsi
» chacun s'élève ou s'abaisse au niveau
» l'un de l'autre & tout est compensé. »

J'étois encore plongé dans ces méditations, lorsqu'on leva la toile. Il ne fut pas en mon pouvoir de me contenir plus longtems. » Mon Dieu ! que voilà qui est beau, m'écriai-je en patois de Hongrie. » Tout ce qui m'environnoit partit d'un éclat de rire ; mon cousin m'avertit à l'oreille d'être plus réservé, & une dame qui étoit dans la même loge que nous, me tourna le dos, & dit en grasseyant : « lorsqu'on n'a encore rien
» vu, on doit garder le silence & ne
» pas se donner en ridicule par des ex-
» clamations grotesques ».

Ce reproche fit que je demeurai tranquille & ne témoignai plus mes sensations que par une bouche béante & des yeux ouverts de toute leur grandeur. A coup sûr, je ne compris pas deux mots de tout ce qu'on chanta ; mais le charme de la musique & la pompe du spec-

tacle m'en dédommagerent avec usure. Je ne fus pas médiocrement réjoui de voir réunis dans un espace de quarante pieds en carré, tous les dieux & déesses du paganisme, le ciel, la terre & l'enfer, des hommes noirs & blancs, des lions, des ours, des chevaux, des chiens, des singes, des isles désertes, des vaisseaux & des baleines, ainsi que des messieurs & des dames frisés à ravir, que l'océan furieux vomissoit sur le théâtre, sans les mouiller le moins du monde.

La piece finit & j'étois encore sous le charme. Le cœur me battoit avec violence; j'avois la tête en feu, & tous mes sens étoient en extase. Mon cousin me prit par la main & me conduisit en bas. A peine commençai-je à descendre, que certains froissemens de côtes me tirèrent de ma rêverie; mais je revins entièrement à moi, lorsque je fus à la porte. Là, se pressoit une multitude de laquais armés de flambeaux & de torches, & leurs aboyemens s'unirent avec le trépigement des chevaux & le bruit des voitures pour m'annoncer que j'avois besoin de toute ma présence d'esprit, si je ne vou-

lois pas être grillé vif, éclabouffé ou écrasé ; j'eus le malheur de me trouver à la portée d'un domestique qui, dans son empressement à s'élancer derrière le carrosse de son maître, me brûla une boucle de cheveux avec son flambeau ; je criai, mais on ne m'entendit pas ; je jurai, & l'on me répondit par d'autres juremens. A la fin, sans autre encombre, nous parvîmes à notre voiture, & le chagrin qui me restoit de la pièce burlesque qu'on venoit de jouer à la sortie du spectacle, me fit payer assez cher le plaisir que m'avoit donné le burlesque de l'Opéra.

Le jour suivant, je donnai encore deux heures à la géométrie & à l'art de l'escrime. A la fin de mes leçons, il vint un monsieur de la connoissance de mon cousin, m'engager à faire un tour de promenade à cheval. Il m'avoit fait équiper une vieille monture assez tranquille, & je l'enfourchai sans perdre de tems. Fier de ce nouveau degré d'élévation, j'accompagnai mon guide au Prater ; mais comme je n'avois monté jusqu'alors que des chevaux de paysans, je me tenois fort gauchement sur mon courfier de parade. Il

fit sous moi plus d'un faux pas, & autant de fois qu'il lui arriva de broncher, je courus risque de tomber honteusement. J'appellai donc toute ma vigueur à mon aide, & soit courage, soit amour-propre, j'eus le bonheur de ne pas désemparer la selle. J'observai en même tems avec assez d'exactitude, les regles que mon conducteur m'exposoit le plus poliment du monde, & j'avois d'autant moins de peine à les suivre, que j'étois depuis l'enfance, passionné pour cet exercice. Mon maître d'équitation ne se borna pas à m'enseigner comment il falloit me tenir à cheval; il y mêla d'autres instructions qui me parurent très-bonnes & très-sages. « Il arrive souvent, me dit-il, » que les jeunes cavaliers oublient les » hommes lorsqu'ils sont sur leurs chevaux, & qu'à l'écurie ils perdent le » souvenir du langage des honnêtes gens. » Ces messieurs s'accoutument, parce » qu'ils se trouvent continuellement avec » des maquignons, des cochers & des » palfreniers, à un ton grossier & brutal, » qui les éloigne peu à peu de toutes » les bonnes sociétés. Il y a de ces con-

» noisseurs en chevaux qui remplissent
» à la cour, des postes importants, mais
» leur nombre est petit, & l'on n'a guere
» plus de considération pour eux que pour
» les objets de leur prédilection. Partout
» on s'égaye à leurs dépens, & il leur pleut
» des épigrammes de tout côté. » En
parlant ainsi, il me nomma quantité de
messieurs, & même des princes, qu'on
auroit eu de la peine à distinguer de leurs
postillons & de leurs valets d'écurie.

Après une promenade de trois heures,
nous revinmes au logis & mon obligéant
conducteur resta à souper. J'étois si las
que je n'avois pas la force de me tenir de-
bout. Il sembloit qu'on m'eût brisé les
cuisses, les jambes & les côtes, & il
fallut qu'on m'aidât à monter l'escalier.
Mademoiselle Lifette & la petite Babet,
me rendirent complaisamment ce service.
La dernière se hâta de me faire prendre un
excellent consommé, & me conseilla de
me mettre au lit, ce que j'exécutai sans
rétard.

Je vécus ainsi pendant deux ans chez
mon cousin, d'une manière très-uniforme
à la vérité, mais en même tems très-

active. L'oisiveté, disoit M. de Waring, assoupit l'ame, pervertit le cœur, épuise la bourse & affoiblit la santé. Conformément à cette maxime, je n'étois jamais oisif. Je distribuois mes heures, entre les mathématiques, le dessin, les armes & l'équitation; autant la paresse s'étoit auparavant naturalisée en moi, autant je finis par contracter l'habitude de l'application. La matinée étoit consacrée à mes études; le soir, je lisois des livres instructifs & amusans tout-à-la-fois; je me formois dans la société, au commerce du monde, ou bien, j'allois en me promenant, visiter dans leurs ateliers les artistes & les artisans. Par ce moyen, ma tête se meubla, pendant que mon corps se fortifioit, & insensiblement, je pris l'air & la contenance d'un jeune homme, qui partout où il se présente, donne une idée favorable de sa personne & de son éducation.

Je n'étois ni assez riche pour siffler les dissipateurs & les petits maîtres, ni assez pauvre pour avoir à gémir de la nécessité d'être avare. Mon cousin fournissoit abondamment à mes besoins, &

me donnoit en sus dix ducats par mois, que j'étois maître de dépenser à ma fantaisie. J'économisois cette petite somme & j'avois toujours quelque chose de reste. Je n'aimois point le jeu, mais lorsqu'on avoit besoin d'un acteur, je ne m'y refusois pas. « Sois toujours aussi raisonnable, me disoit M. de Waring, le bonheur te suivra dans toutes les positions de ta vie. Ce n'est pas l'or qui fait les riches; c'est l'économie jointe à l'activité ».

Ma cousine voyoit beaucoup de monde; son caractère offroit un mélange singulier de bonnes qualités & de défauts. Elle ne raffoloit pas de son mari; mais elle lui témoignoit une estime particulière, & l'honoroit de tems en tems de ses attentions. En récompense, elle attendoit de lui une complaisance sans bornes, par rapport à toutes ses fantaisies. Elle aimoit le plaisir, mais sa manie étoit de vouloir que personne ne s'en apperçût. Conformément à ce principe, elle ne couroit point après les divertissemens publics, contente de s'en procurer de moins tumultueux dans l'intérieur de son

appartement. Généreuse par caractère, souvent le caprice la rendoit avare ; son visage étoit maigre & allongé ; une apparence de dévotion ne tempéroit qu'à demi le feu qui pétilloit dans ses regards. Dans un premier mouvement , elle déclamoit avec force contre les désordres d'autrui parce qu'elle vouloit passer pour sévère à elle-même ; elle répandoit alors le fiel à pleines mains ; mais cette chaleur une fois passée, elle devenoit aussi indulgente, qu'elle avoit d'abord été dure & injuste. C'étoit en elle le fruit d'une éducation vicieuse. Sans le vouloir , elle donnoit toujours dans les extrêmes , parce qu'on n'avoit pas cultivé sa raison ; son mari , en homme de bon sens , feignoit de ne pas remarquer ses caprices , & n'en prenoit aucune inquiétude ; assez riche pour suffire à ses dépenses , & naturellement pacifique , il fermoit les yeux sur certaines choses , dont une connoissance plus approfondie auroit mis en danger son repos & son bonheur.

Elle avoit trois amies , dont elle préféroit la société à toute autre. La première , veuve d'un colonel qui lui avoit laissé une

fortune considérable, & point d'enfans, se nommoit M^e de Graitz, & c'étoit au physique & au moral un vrai modele de petitesse. Elle avoit de petits yeux gris, une petite physionomie médiocrement distinguée, de petites idées à demi-justes, de petits pieds & de petites mains, & un petit corps où logeoit une ame tout aussi petite. Elle n'avoit de grand, que ses prétentions & son amabilité. Elle aimoit les petites parties de campagne, les petits soupers, & ne s'exprimoit que par diminutifs. Malgré tout cela il y avoit place dans son petit cœur pour un Lieutenant de la garde polonoise, que la nature avoit favorisé d'une taille gigantesque.

La seconde amie de ma cousine étoit femme d'un riche banquier & s'appelloit M^e Severauer. Elle étoit douée d'un esprit saillant, épigrammatique & formé par la lecture. Elle parloit deux ou trois langues étrangères avec autant de facilité que l'Allemand; de plus elle avoit secrètement appris le latin d'un Abbé, en vue de juger par elle-même des beautés que nos poëtes & nos prosateurs ont empruntées aux écrivains du siècle d'Au-

guste. Elle s'exprimoit avec une facilité merveilleuse , l'appliquoit sans cesse à toutes sortes de sujets , & ne disoit rien qui ne fut à propos ; mais elle abusoit de cet avantage pour exercer dans toutes les converlations, un despotisme absolu. La moindre contradiction lui étoit insupportable , & la désoloit au point que souvent le dépit lui faisoit venir les larmes aux yeux , lorsqu'il lui arrivoit d'être poussée dans ses derniers retranchemens par un bel esprit peu galant ou qui avoit dessein de s'amuser. Par-tout on l'eût prise pour la maîtresse de la maison , tant elle accueilloit d'un air aisé les autres personnes qui composoient l'assemblée , celles même qu'elle voyoit pour la première fois. Par-tout c'étoit elle qui donnoit le ton , & les gens qui n'aimoient point à discourir , se trouvoient fort bien de sa présence. Elle ne manquoit ni de savoir vivre , ni de ce qu'on appelle le talent de plaire ; mais elle étoit trop vive pour ne pas s'oublier de tems en tems. A proprement parler , elle n'avoit jamais été belle , cependant elle avoit eu l'art de faire croire assez généralement qu'elle

l'étoit. Un goût exquis présidoit à sa toilette, & au choix de ses ajustemens. De même qu'elle savoit tirer parti de sa taille, qui étoit d'une régularité parfaite, elle savoit aussi se faire un mérite d'une gorge qui depuis quinze ans, ne se soutenoit que par artifice. Elle tenoit une excellente maison, où elle rassembloit deux fois par semaine l'élite du beau monde. Elle étoit serviable au dernier point, probablement en vue de s'obliger elle-même dans la personne d'autrui. Il falloit voir triompher sa vanité, lorsque d'autres femmes qui passoient également pour avoir du goût, la prioient de leur choisir des étoffes & des modes. Chez elle l'amour n'étoit point une passion, mais un simple arrangement de société, & un remède contre l'ennui. Aussi changeoit-elle d'amans, comme elle changeoit de robes, à chaque renouvellement de saison, & celui qu'elle avoit bien traité en avril, pouvoit être sûr de lui déplaire souverainement en juillet.

Mde de Graitz & Mde Severauer partageoient l'amitié de ma cousine avec Mde la Comtesse de Wersak, dont le

mari passoit les trois quarts de l'année dans ses terres. Sa figure , rayonnante d'embonpoint , avoit de l'éclat & même de l'agrément , lorsqu'on l'appercevoit d'une certaine distance ; vue de près , elle inspiroit l'épouvante. Un grenadier robuste n'a pas des traits plus fortement caractérisés , des muscles plus nourris , de plus larges épaules. Malgré cela elle affectoit les minauderies de la sensibilité , n'étoit jamais plus flattée que lorsqu'on faisoit semblant de croire à la foiblesse de ses organes , à la délicatesse de ses nerfs , parloit négligemment & à demi-voix , du même ton qu'une jeune fille craintive ou qu'un enfant gâté. Sa conduite envers les personnes qui l'alloient voir , se mesuroit à leur extérieur. Quiconque se présentoit chez elle avec un titre sonore , un équipage brillant , un bel habit , & de superbes dentelles , en étoit parfaitement bien reçu. Elle engageoit , avec une chaleur qui passoit les bornes de la politesse , l'aimable Seigneur à l'honorer souvent de ses visites ; mais l'accueil le plus glacial étoit le lot infallible de celui qui paroissoit devant elle modestement vêtu , &

dénué de toute espèce de faste. Elle le laissoit debout , & par la brieveté de ses réponses , le réduisoit à garder un humble silence. Il lui auroit adressé les choses les plus spirituelles & les plus raisonnables , qu'il n'auroit pas obtenu d'elle un signe d'approbation. En un mot sa passion étoit de s'entretenir avec des habits , des manchettes &c. , & non avec des hommes. Elle jouoit l'indifférence , mais au fond , elle n'étoit pas insensible. Seulement il falloit que l'amour ne lui imposât aucun sacrifice ; elle ne le regardoit que comme un moyen d'aller à toutes les fêtes & à toutes les assemblées. Elle n'aimoit point le jeu , parce qu'elle vouloit se montrer continuellement dans toute la pompe. Son plus violent désir , son suprême bonheur consistoit à être remarquée. Au surplus , elle avoit un bon cœur , exempt de jalousie & d'artifice , reste précieux d'une éducation paisible , qu'elle avoit reçue au village.

Assez souvent les sujets les plus frivoles rompoient la bonne intelligence de ce quatuor d'amies. A chaque assemblée , elles se brouilloient d'ordinaire trois fois

& se reconcilioient de même. Elles commençoient par se donner mutuellement les témoignages de l'affection la plus vive, ensuite elles rioient & faisoient de l'esprit; puis venoient de petites reprimandes amicales, & celles-ci amenoient des railleries piquantes, qui se terminoient par une querelle & des plaintes. Un quart d'heure après, il n'y paroissoit plus, & l'on eût dit qu'elles alloient s'étouffer de caresses. Elles se confioient leurs secrets les plus intimes, & continuoient de ne former qu'un cœur & qu'une ame, jusqu'à ce qu'il leur prît fantaisie de recommencer le même jeu. Alors elles se séparoient de fort mauvaise humeur, pour se rapprocher de nouveau avec toutes les démonstrations d'une amitié sans réserve.

Parmi les hommes de notre société, il y en avoit d'assez remarquables. Le plus extraordinaire étoit un petit conseiller Aulique, de ceux que l'Empereur avoit remerciés lors de son avènement au trône; ses lettres de noblesse étoient encore aussi modernes que les services qu'il avoit rendus à l'État; mais il attachoit aux unes

& aux autres une importance à laquelle le reste du monde ne pouvoit ni ne vouloit acquiescer. Il alloit toujours chapeau bas, parce qu'il avoit, au dire de mon cousin, tant de respect pour lui-même, qu'il n'osoit pas se couvrir en sa propre présence. Quoiqu'il n'eut rien à faire en qualité de conseiller Aulique, il avoit malgré cela un air occupé & pensif, qu'on eût à peine toléré dans un ministre des affaires étrangères. Il ne savoit absolument rien des choses qu'il auroit dû savoir, pour se rendre utile dans son emploi, mais il n'en étoit que plus en état de parler savamment de chiens, de chevaux & des modes nouvelles. Lorsque ces sujets venoient à s'épuiser, il prenoit le parti de se taire, & c'étoit un des rôles où il brilloit le plus. Il étoit poli & complaisant, mais seulement en vue de trouver chez les autres encore plus de complaisance & de politesse. Depuis qu'on lui avoit enjoint de se tenir en repos, le gouvernement n'avoit point de censeur plus acharné. Il sembloit vouloir faire en sorte, pour mettre le dernier sceau à sa gloire, qu'on l'envoyât mourir en exil,

comme un martyr du bien public ; mais à son grand déplaisir , on ne prenoit pas garde à ses propos & tout son châtiment se borna à la promesse que lui fit un jour le Chancelier , de lui donner la première place qui vaqueroit à l'hôpital des fous.

J'eus le bonheur ou l'infortune de trouver grace devant ses yeux. Une après-midi, l'inclination qui lui parloit en ma faveur l'entraîna si loin qu'il m'offrit son amitié ; mais je ne fus point d'humeur de l'accepter , parce qu'étant la veille au spectacle avec lui, je l'avois entendu prodiguer , absolument du même ton , les assurances de son estime & de son attachement à une douzaine d'étourdis , de fats & de joueurs. Il s'étoit même entretenu fort long-tems & d'un air très-familier avec un usurier , méprisé de la ville entière , quoiqu'il fût gentilhomme. Ce dernier trait m'avoit tellement frappé que je lui avois demandé s'il connoissoit le personnage en question. » Vous voyez
» que je le connois, m'avoit-il répondu ;
» c'est un des plus aimables cavaliers
» de Vienne, il m'a rendu de grands
» services,

» services, & en récompense je l'aime
» de tout mon cœur. » Je n'avois pas eu
besoin d'en entendre davantage & le len-
demain, lorsqu'il eut l'audace de m'of-
frir son amitié banale, je lui déclarai
» froidement & sans détour, que je n'é-
tois pas fort jaloux d'un semblable pré-
sent.

Quelqu'un qui disoit sans cesse *les gens
de ma sorte, un homme comme moi*, pou-
voit-il s'attendre à une déclaration de ce
genre? Il ne savoit s'il devoit croire que
j'eusse parlé sérieusement; mais je le tirai
bientôt de cet état d'incertitude. » Vous
» prostituez, lui dis-je, votre amitié à
» tant de gens qui n'en sont pas dignes,
» & j'abhorre tellement la mauvaise com-
» pagnie, que je ne veux point m'asso-
» cier à celle qui se rassemble dans votre
» cœur. » D'abord il perdit contenance;
mais s'étant remis presque sur le champ,
il me regarda par-dessus l'épaule & me
dit d'un ton dédaigneux : » je vous fai-
» sois plus d'honneur que vous n'en
» méritez. » Depuis ce moment, nous
nous traitâmes réciproquement avec beau-
coup de froideur & de circonspection.

Il ne pouvoit me souffrir & je le lui rendois bien.

Outre cet original, on voyoit tous les jours chez ma cousine le baron Stéchizky, ancien major, homme loyal & courageux qui avoit servi dans presque toutes les batailles de la guerre de sept ans, & qui à raison de cela, ne tarisoit jamais sur ses rodomontades. D'ailleurs grand politique & lecteur assidu des gazettes. On ne pouvoit lui refuser de la sagacité & de l'expérience ; mais il s'en croyoit beaucoup plus qu'il n'en avoit réellement. Il prenoit sous sa protection chaque article des papiers-nouvelles, offrant, pour garantir leur véracité, de se battre en duel avec le premier venu, si c'étoit un homme, ou si c'étoit une femme, de parier contr'elle. Le seul moyen qu'il y eut de lui faire entendre raison, c'étoit d'accepter les gageures qu'il proposoit. Une épée ne l'effrayoit pas ; mais toute son opiniâtreté cédoit à la crainte de perdre un seul ducat. Il étoit au nombre des adorateurs de madame de Wersak, & elle vouloit bien sourire à ses hommages,

lorsqu'il n'y avoit point d'étranger dans l'assemblée; mais pour peu qu'il s'y rencontrât un visage inconnu, elle accabloit d'épigrammes le pauvre major, & ne laissoit échapper aucune occasion de piquer sa jalousie. Il prenoit alors, pour le consoler, le parti d'aller s'enfouir dans son café d'adoption, & là il s'endormoit tranquillement sur un paragraphe de la feuille d'Erlang.

Mais le personnage le plus important de notre cotterie, étoit un chanoine qui savoit allier le comble de la dévotion & l'excès de la fatuité; il se nommoit le comte Polino. Recherché, soigné jusque dans les moindres détails de son extérieur, jamais dans sa coëffure un cheveu ne passoit l'autre, jamais un pli de trop ne deshonorait son habit. Il parloit d'un ton mielleux & cependant hautain. Il ne regardoit aucun homme en face, mais ses yeux s'arrêtoient volontiers sur les jolies personnes, & cela d'une manière adroite, insinuant, qui n'appartenait qu'à lui. Les mots de crainte de Dieu, de pénitence & de vertu, étoient continuellement dans sa bouche, mais

le goût du plaisir & l'amour des bons morceaux étoient empreints sur sa physionomie. Lorsqu'il faisoit la conversation avec quelqu'un, il lui serroit tendrement la main & le combloit de flatteries & de politesses. Ma cousine étoit folle de lui. A son arrivée, la joie brilloit sur son front, & ses yeux devenoient plus animés que de coutume. Le feu que j'y remarquois alors, me parut dénoter quelque chose de plus qu'une sympathie spirituelle. Je fis part de mes soupçons à la petite Babet. Elle se mit à rire, comme pour me donner à entendre qu'elle ne vouloit pas dire tout ce qu'elle savoit à cet égard. Au surplus, elle témoignoit beaucoup de respect à ce Polino, de même que tous les autres domestiques, témoins journaliers & quelquefois victimes du crédit sans bornes qu'il avoit dans la maison. S'il échappoit deux paroles à madame de Waring, à la troisieme, elle ne manquoit jamais de citer le comte Polino, & ces mots une fois prononcés; *le comte Polino a dit cela, le comte Polino a porté ce jugement de ceci*, il étoit fort dangereux de hasarder la

moindre objection ou la moindre excuse. Il mangeoit chez nous trois ou quatre fois par semaine. La compagnie étoit-elle nombreuse? il affectoit le sérieux & la réserve. Etions-nous seuls? il se dépouilloit de sa gravité, & plaisantoit comme un autre. A table, il partageoit ses regards entre ma cousine, le faisant & son verre. Après dîner, ma cousine les possédoit exclusivement, pourvu toutefois qu'il n'y eut point d'autre femme dans la chambre, la petite Babet, par exemple. Dans ce dernier cas, ils glissoient avec art de l'une à l'autre, accompagnés de tous les symptômes de l'amour du prochain. J'assemblai ces petits linéamens, & je parvins à en former un portrait, qui ressembloit de tout point au comte Polino, ou, ce qui revenoit au même, à un franc hypocrite.

A l'exception de M. de Fulnek, les connoissances mâles & femelles de M^{de} de Waring me déplaisoient souverainement; mais je n'avois pas le droit de réformer son goût, & j'étois forcé d'approuver ce qu'elle jugeoit digne d'approbation. Je me contentai d'avoir l'air froid &

réfervé, & de ne dire mon avis que lorsqu'on me le demandoit; mais alors je déclarois franchement ce que j'avois sur le cœur, de maniere que j'adresses souvent une vérité à tel qui se flattoit de recevoir un compliment. Cette façon d'agir souleva contre moi toute la coterie. Mon cousin rioit de ma franchise; mais son épouse en conçut de l'aversion pour moi, probablement parce qu'elle n'en présuinoit rien de bon, par rapport au masque dont elle vouloit se couvrir. Tous ses amis s'unirent à elle pour former peu à peu une conjuration qui menaçoit de me causer bien du chagrin & du trouble. On donna le titre de méchanceté à cette humeur indépendante, qui étoit l'ouvrage de ma raison. L'on en vint jusqu'à faire un crime à M. de Waring de ce qu'il s'étoit chargé de mon éducation, & on lui dit que je finirois par payer ses bienfaits d'ingratitude. On ne m'appelloit pas autrement que le paysan de Hongrie, & par-tout où je me montrois, on me tournoit le dos, sans prendre la peine de m'adresser une parole. Grace à l'attachement que mon

cousin avoit pour moi, je me vis en état de m'embarasser fort peu de ces cabales, qui ne laisserent pas de fortifier mon goût pour le travail & la solitude.

Ma cousine parloit souvent à son mari de la mauvaise réputation que je m'étois acquise parmi ses amis & ses amies, qui, disoit-elle, se plaignoient tous de mon impolitesse. Il traita d'abord ces plaintes d'enfantillage & de babil sans conséquence, se rangea de mon parti & me donna raison ; mais voyant que les choses alloient toujours de même, il ne voulut plus en entendre parler. La petite Babet m'instruisoit de tout ce qu'on disoit & de tout ce qu'on faisoit à mon égard, & me conjuroit au nom de mon repos, de prendre des manieres plus affables au moins envers le comte Polino, qui pouvoit tout sur l'esprit de sa maîtresse. Mais mon cœur se révolta contre ce conseil bien intentionné, parce que j'aurois été forcé de jouer le rôle d'un flatteur. Tout ce que je pus gagner sur moi, fut de m'abstenir avec lui de toute espece de conversation ; mais accoutumé, ainsi qu'il l'étoit, à en-

tendre son éloge, dans la bouche de tout le monde, il regarda mon silence comme une marque de mépris; Babet me dit qu'il travailloit en secret à me perdre. Elle s'en étoit apperçue à quelques propos de ma cousine; nous résolûmes tous deux de l'observer attentivement.

De jour en jour, la petite Babet témoignoit plus d'inclination en ma faveur. Elle me cherchoit, me pressoit la main, me confioit ses petits secrets, & ne laissoit pas échapper la moindre occasion, qu'elle jugeoit de nature à lui gagner aussi ma confiance, & même quelque chose de plus. Ses charmes étoient plus puissans que ma vertu & ma philosophie. Jour & nuit, l'une & l'autre s'efforçoient de combattre leur ascendant, & à la suite de chaque combat, elles étoient toujours plus foibles. Comment n'aurois-je pas été flatté des prévenances d'une fille jeune, gentille & spirituelle!

Peu à peu l'amitié engendra la confiance & nos serremens de main se changèrent en baisers. Le vieil Etienne s'en apperçut, le trouva mauvais & dit à ma

cousine que j'étois en tout le perturbateur du repos public. Ma cousine fit part de cette nouvelle à M. de Waring ; mais cette fois encore il ne laissa pas crever l'orage. Il défendit seulement à Babet toute liaison avec moi, & me fit promettre, pour la tranquillité de la maison, & mon propre avantage, de me conduire à son égard d'après les règles de la sagesse. Le vieil Etienne se donna un tourment infini pour nous surveiller ; mais, comme il arrive toujours en pareil cas, cette défiance nous engagea à la motiver. D'ailleurs Babet prenoit plaisir à lui faire jeter feu & flamme, en lui donnant des sujets de jalousie.

Nous saisissons avidement toutes les occasions de passer quelques minutes ensemble. Un jour que ma cousine avoit à dîner une société nombreuse & que le vieil Etienne étoit fort occupé de ses fonctions de maître d'hôtel, Babet profita avec adresse d'un moment favorable, pour se glisser dans ma chambre sans qu'on s'en apperçût. Elle savoit qu'immédiatement après-dîner, j'avois coutume de m'y

renfermer pendant quelques heures pour dessiner , ou pour lire.

Dès qu'on eut servi le café , je me hâtai , suivant mon usage , de retourner à mes livres. Quelle agréable surprise , & en même tems quel trouble n'éprouvai-je pas en voyant la petite Babet couchée sur mon lit & plongée dans un profond sommeil ! comme il faisoit très-chaud , elle étoit vêtue fort à la légère ; mais avec tout le goût imaginable. La vivacité de ses couleurs ne me donnoit pas le moindre sujet d'appréhender qu'elle se fût trouvée mal. Je m'avançai en tremblant & sur la pointe du pied. L'aspect d'une jeune & charmante fille , qui sembloit n'être habillée que d'air , & que je pouvois contempler à mon aise , produisit un effet terrible dans tout mon individu. Les regards attachés sur elle , j'avois à peine la force de respirer. Des soupirs violens s'exhaloient de ma poitrine ; un feu dévorant circuloit dans mes veines. Tous mes sens étoient comme transportés ; mon imagination me berçoit de rêves couleur de rose , & mon cœur agité de doux

pressentimens & de désirs voluptueux, battoit mille fois plus vite que de coutume.

Babet de son côté paroissoit livrée à des émotions du même genre. Un léger sourire animoit sa jolie bouche, son sein palpitant repoussoit la gaze dont il étoit couvert. Je la voyois tressaillir par intervalles. Tout en l'admirant, je hasardai timidement de toucher une de ses mains & de la presser. Elle m'imita sans le vouloir, & voyant peut-être la même chose arriver en songe, ne parut pas s'appercevoir que ce fût une réalité. J'appuyai mes lèvres brûlantes sur les siennes, & les siennes répondirent à l'ardeur de mes baisers. Ce petit jeu m'enhardit d'autant plus que son sommeil m'épargnoit une grande partie de l'embarras dont je n'aurois pu me défendre, si elle avoit eu les yeux ouverts. Cependant je ne poussai pas mes entreprises plus loin, & l'inexpérience, l'honneur & la crainte sçurent mieux reprimer mes désirs que n'auroit pu faire toute la philosophie de Zénon.

Mais aussi l'imagination & l'amour rompirent bientôt cette digue. J'entendis

Babet prononcer foiblement & entre ses levres quelques mots inintelligibles. Je crus entendre mon nom s'y mêler. Je n'eus pas la force de me contenir plus longtemps. Je pressai avec une ardeur qui me mit hors de moi, mes levres sur son sein, sur ses mains, sur ses joues. Elle fit un mouvement, & me porta la main à son front, sans toutefois s'éveiller. Mon délire augmenta. Je l'embrassai de nouveau avec un transport qui l'éveilla enfin. O comment peindre le premier regard qu'elle laissa tomber sur moi ! J'appuyai sur ses joues mes joues enflammées & les sentis bientôt humectées de larmes qui étoient l'effet d'une émotion délicieuse. Nos soupirs ne tarderent pas à se confondre, & nous tombâmes dans un ravissement dont ni l'un ni l'autre n'avions encore eu l'idée. Je m'excusai, en balbutiant, de l'avoir éveillée. Elle s'excusa de s'être glissée dans ma chambre sans que j'en fusse prévenu.

» Je vous aime plus que ma vie, me dit-elle, & ce sentiment m'a entraînée un peu au-delà des bornes de la prudence.

» J'ai voulu vous instruire du danger qui vous menace dans cette maison qui est

» pleine de vos ennemis. J'avois besoin
» de vous parler une fois sans témoins.
» Je vous ai attendu , & la chaleur a fait
» que je me suis endormie involontaire-
» ment. Je n'ai pas pensé aux suites de
» mon indiscretion ; vous avez profité de
» mon sommeil. Cela me fera-t-il perdre
» votre confiance & votre amitié ? »

» Non, Babet , lui répondis-je. Non.
» Tu ne m'en es que plus chère. » En
disant ces mots , je pris sa main , pour
la porter à mes levres ; mais elle la retira
& ses levres vinrent à la rencontre des
miennes. La tête me tourna de plaisir.
Les baisers, les soupirs se succéderent
sans nombre ; la résistance de Babet me
donnoit de nouvelles forces , & tour à
tour vaincus & vainqueurs, nous tombâ-
mes à la fois sur mon lit.

En revenant à elle , Babet me pria tendrement de l'écouter sans l'interrompre.
» C'est , dit-elle , pour vous sauver que
» je suis venue dans votre chambre. Le
» moindre délai vous expose. Vous êtes
» environné d'ennemis , qui ont conjuré
» votre perte. Outre cela , le Comte
» Polino vous en veut , parce qu'il vous

» regarde comme l'obstacle qui m'a em-
» pêchée de prêter l'oreille à ses proposi-
» tions. Le vieil Etienne est furieux, de ce
» que je ne veux pas l'épouser, & me re-
» proche de préférer une liaison défendue
» aux plaisirs légitimes d'un mariage ho-
» norable. Votre antipathie pour l'adu-
» lation ne vous a pas moins desservi
» auprès de votre cousine qui aime à
» être flattée, que votre franchise & la
» liberté de vos discours auprès de tous
» ses amis & amies. Il n'y a que le bon
» cœur de M. votre cousin qui tienne
» encore leur animosité en respect; mais
» un tems peut venir, où il les laissera
» faire, par amour pour la paix. Il faut
» parer cet orage, tandis que nous en
» avons encore le pouvoir. Il nous acca-
» blera tous les deux, lorsqu'il viendra
» à éclater. Hélas! ajouta-t-elle en rou-
» gissant, je suis tellement accoutumée
» à vous voir, que je ne saurois vivre sans
» vous, & que votre malheur est aussi le
» mien. ».

Cette nouvelle m'affligea & me donna
à penser. » Mais, répondis-je, comment
» dois-je m'y prendre pour résister aux

» poursuites d'une femme tyrannique &
» qui domine son époux depuis si long-
» tems ? comment lutter avec succès
» contre la haine de toute une société ?
» Je ne vois qu'un seul moyen d'en venir
» à bout, reprit Babet. Il est violent ,
» mais indispensable. Apprenez un secret
» important , que la nécessité la plus
» urgente est seule capable de m'arra-
» cher. Votre cousine & le Comte Polino
» se connoissent plus intimément que vous
» ne l'imaginez peut-être. La pieuse con-
» duite de tous les deux est un voile qu'ils
» savent étendre sur un commerce très-
» criminel.

J'étois bien éloigné de m'attendre à une pareille confidence. J'avois beau mépriser cordialement le Comte Polino , je n'avois encore rien observé qui décélât une intrigue amoureuse entre lui & ma cousine. Je me figurai donc que , par tendresse pour moi , Babet avoit vû un peu au-delà de la vérité.

» Il faut, répliqua-t-elle, vous en assu-
» rer par vos yeux , si vous refusez de
» me croire. Vous savez qu'une porte de
» la garde-robe communique à la cham-

» bre de madame. J'ai découvert une
» petite fente qu'il y a à cette porte, &
» par son moyen, l'intelligence qui régne
» entre votre cousine & le Comte Polino.
» Lorsque celui-ci se présente, continua
» t'elle avec une aimable rougeur, & en
» se couvrant les yeux d'une de ses mains,
» je me mets à ce poste d'observation,
» & je vois des choses auxquelles M.
» de Waring est bien loin de songer.
» Pour l'ordinaire, aux approches de
» l'heure où madame fait que le Comte
» doit venir, elle est étendue sur le ca-
» napé, & tient un livre de prieres. Le
» saint homme fait en entrant le signe de
» la croix, probablement afin d'empê-
» cher qu'aucun des malins esprits, dans
» le nombre desquels madame & lui
» comprennent sans doute M. de Waring,
» ne vienne les interrompre. Ensuite...
» je vois... non. Je quitte la place. Je
» n'aurois pas le cœur d'assister sans rien
» dire au deshonneur de mon respectable
» maître.

» Voilà, dis-je, une découverte assez
» intéressante ! mais à quoi peut-elle
» nous servir ? A quoi, dit-elle vive-

„ ment ? vous le verrez dans peu. Seule-
„ ment il est à propos que vous jugiez
„ par vous-même si je vous en impose.
„ Cela fait, vous pourrez apprendre cette
„ belle histoire à quelqu'un que vous
„ savez & montrer qu'on vous hait uni-
„ quement, parce qu'on a peur de votre
„ clairvoyance. Vous êtes libre d'en
„ appeler à mon témoignage. « Tout cela
„ est au mieux, chere Babet, répliquai-
„ je; mais je cours risque avec ce beau
„ rapport, de chagriner mon cousin,
„ que j'aime mille fois plus qu'un
„ pere. Vous poussez trop loin la pru-
„ dence, répliqua-t-elle; voulez-vous
„ donc endurer patiemment que le meil-
„ leur des hommes soit joué avec tant
„ d'indignité par un faquin de prêtre,
„ & par une épouse ingrate? »

Babet avoit raison, & son conseil me parut enfin mériter d'être suivi; elle promit de m'introduire dans la garde-robe, au premier instant favorable, & je résolus d'en voir plus qu'elle.

L'occasion se présenta bientôt; le comte dîna au logis le lendemain, & lorsque je me disposois à monter dans ma chambre,

Babet me fit un signe que je compris. Je m'insinuai dans la garde-robe, &, sans parler, elle me désigna mon poste. Il s'écoula peu de tems, avant que le comte parût, accompagné de ma cousine. Il ferma aussi-tôt le verrou, & au bout d'une demi-heure environ, il le remit doucement comme il étoit d'abord.

J'en avois assez vu pour qu'il ne me restât plus aucun doute sur le deshonneur manifeste de mon bon parent.

Sur le soir, Babet vint dans ma chambre, pour s'informer si j'avois bien trouvé ses indications. Je lui répondis avec une ardeur qui ne ressembloit pas mal au feu que j'avois vu briller dans les yeux de ma cousine & du comte Polino, mais elle ne voulut rien entendre & sortit toujours courant. Comme elle s'enfuyoit le long du corridor, elle vint à donner contre une masse de chair, qui se tenoit collée au mur, ainsi qu'une cariatide. Babet poussa un grand cri, & au même moment, j'entendis la voix du vieil Etienne : « Ah ! ah ! disoit-il, ma-
» demoiselle Babet, est-ce vous ? je vous
» y prends donc cette fois. » Mais elle

s'abandonna à l'agilité de ses jambes, lui échappa sans dire un seul mot, & se remit à son ouvrage, le plutôt qu'elle put, dans l'antichambre de ma cousine.

Après souper, le vieil Etienne porta formellement ses plaintes contr'elle, au tribunal de madame de Waring; il l'accusa d'être une petite personne amoureuse, qui se jettoit d'elle-même à la tête des jeunes gens. Il m'accusa aussi de l'encourager dans ses extravagances, & de n'avoir pas honte d'inspirer à une fille sans expérience, des idées contraires à un mariage qui ne pouvoit être qu'infimement honorable & avantageux pour elle.

Ma cousine reçut cette information avec beaucoup de plaisir, parce qu'elle prouvoit d'une manière incontestable mon libertinage & mon ingratitude, qui menaçoient de deshonorer sa maison. On fit venir l'accusée pour la confronter avec le délateur, mais elle ne perdit point contenance, & répondit sans se troubler que le vieil Etienne étoit jaloux au dernier point, & que les jaloux étoient sujets à avoir de continuelles apparitions;

qu'il devoit accuser ses visions & non pas elle; qu'à son avis, cette jalousie & l'impertinence qui y étoit toujours jointe, l'autorisoient suffisamment à ne pas vouloir de sa main.

Mais ce plaidoyer ne prouva point son innocence à ma cousine, attendu que ma cousine ne vouloit point qu'elle lui fût prouvée. Elle courut le lendemain matin, bouillante de colere, dans la chambre de M. de Waring, & lui détailla tous les pechés & tous les crimes dont elle m'avoit reconnu coupable. J'avois bassement suborné la petite Babet, qui, avant mon arrivée, étoit une bonne & simple fille, & je m'entendois avec elle pour attirer sur sa maison, toutes les malédictions du ciel & la risée de toute la ville. « J'étois un serpent, continua-t-elle, qu'ils avoient réchauffé dans leur sein; & qu'il falloit chasser avant que j'eusse le tems de déployer toute la noirceur de mon caractère. »

Mon cousin, comme je l'ai dit plus haut, n'avoit point d'enfans, & pour remplir ce vuide, il avoit souhaité pouvoir élever un fils adoptif, qui fût un

jour la consolation de sa vieillesse. Jusqu'alors il avoit placé en moi cette douce espérance, & m'aimoit véritablement comme si j'eusse été son fils. La crainte de me perdre & peut-être de me sacrifier sans sujet, l'émut tellement, qu'il prit mon parti & envisagea les fautes qui m'étoient reprochées sous un jour moins défavorable qu'on ne le lui peignoit. Là-dessus, madame de Waring entra dans une fureur excessive; elle me donna les épithètes les plus injurieuses, & reprocha à son mari, en termes fort peu ménagés, qu'il préféreroit un monstre comme moi, souillé de toutes sortes de vices, à sa femme, à sa propre femme, à la plus irréprochable de son sexe. Mon cousin eut assez de force pour résister à ces reproches, & lui demanda vingt-quatre heures afin de prendre mûrement son parti dans une affaire si embrouillée. Elle lui tourna le dos d'un air mécontent, & retourna chez elle.

Un instant après qu'elle fut sortie, mon cousin fit venir Babet. Celle-ci voyant sa réputation en danger, crut ne pas devoir cacher plus long-tems le moyen

de défense qu'elle tenoit en réserve. Elle lui déclara sans balancer, que les accusations dont on venoit de l'étourdir, n'avoient d'autres fondemens que les alarmes de madame de Waring & du comte Polino; que sa maîtresse & ce chanoine avoient cabalé contre nous avec toutes les personnes de leur société; « on » savoit, ajouta-t-elle, que nous lui étions » tendrement attachés l'un & l'autre, & » par cette raison, l'on avoit dessein » de nous éloigner comme deux surveil- » lans dangereux. » Ce préambule fut suivi de l'ample & fidele exposé de tout ce qu'elle savoit de la bonne intelligence du comte & de ma cousine.

M. de Waring demeura pétrifié. Quelque sincérité qu'annonçât la physionomie de Babet, il refusa de la croire; elle se rejetta sur moi, comme ayant vu la chose par mes yeux, & je fus appelé. Le visage en feu, elle accourut au-devant de moi, & me mit au fait de l'interrogatoire qu'elle venoit de subir, & de la défense qu'elle y avoit opposée.

« Asseyez-vous, me dit M. de Waring, dès qu'il me vit paroître; j'ai à

» vous entretenir d'un objet sérieux.
» Votre franchise m'est connue, & je
» suis certain d'avance, que vous ne
» tergiverserez point avec moi. Sur quel
» pié êtes-vous avec la petite Babet ? »

Cette question m'arrêta ; je rougis ; j'avouai sans trop savoir ce que je faisois, que Babet m'avoit témoigné de l'affection, & que j'avois profité de sa bonne volonté à mon égard.

« Vous avez mal fait tous les deux,
» me répondit-il froidement ; après tout,
» puisqu'elle l'a voulu, cela ne me regarde pas. Or maintenant, dites-moi
» ce que vous savez du comte Polino &
» de madame de Waring. Vous avez été
» à portée de juger par vous-même du
» degré de leur liaison. ConteZ-moi la
» chose comme elle est, afin que je
» sache comment je dois les traiter &
» que je puisse mesurer ma résolution
» à l'usage bon ou mauvais qu'ils ont
» fait de ma confiance. »

Je lui contai franchement ce que j'avois vu & entendu, & je terminai mon récit en lui disant qu'il pouvoit, quand il en auroit envie, s'assurer par ses pro-

pres yeux, de la vérité de mes discours. Je lui désignai exactement le poste d'observation & l'attitude qu'il falloit prendre.

« Je n'aurai, me dit-il, ni le courage, ni la lâcheté de voir l'entier accomplissement de mon deshonneur; mais je dois assister au premier acte de cette œuvre d'infamie, pour arrêter quel sera le dénouement, & régler ma conduite future. A présent, mon cher cousin, poursuivit-il en changeant de couleur, promettez-moi de garder sur tout ceci un secret inviolable. Vous savez que le monde rend le front des époux comptable des désordres de leurs moitiés, & je veux pas devenir la fable de Vienne. »

A ces mots, il me congédia, & je remarquai que pendant deux jours, il eut l'art de conserver son sang-froid & d'imposer silence au chagrin qui le dévorait intérieurement.

Au troisième jour parut le comte Polino; mon cousin le reçut d'un visage serein & ouvert. Pendant le repas, la conversation fut vive & enjouée. Lorsqu'on

qu'on apporta le café, mon cousin se retira, sous prétexte d'affaires importantes; mais au lieu de passer dans son cabinet, il se glissa dans la garde-robe & s'empara du poste que je lui avois suffisamment décrit. Madame de Waring & le comte Polino, ne tarderent pas à se montrer à ses yeux, comme ils s'étoient montrés aux miens. A l'instant le plus critique, M. de Waring, en partie pour les épouvanter, en partie pour passer sa colere sur quelque chose, jetta par terre avec tant de force une cuvette de fayence, qu'elle se brisa en mille morceaux. Non content de cela, il ne sortit qu'après avoir donné un grand coup de pié dans la porte.

Ce double événement effraya beaucoup madame de Waring & le comte. Ils pensèrent bien qu'on les avoit épiés, mais ils ne savoient qui ce pouvoit être. Il leur fallut un peu de tems pour revenir de leur surprise & de leur émotion. Mon cousin les attendoit patiemment dans le salon où il feignoit de lire. Ils vinrent enfin; mais tout-à-fait décontenancés l'un & l'autre. Mon cou-

fin qui les observoit avec attention , jouit un moment de leur trouble , & alla se renfermer dans son cabinet.

Cependant madame de Waring procéda aux perquisitions les plus sévères, afin de découvrir le scélérat qui avoit cassé la cuvette & failli renverser la porte. Lisette, Babet, tous les autres domestiques, tant mâles que femelles, comparurent chacun à leur tour & subirent un interrogatoire en forme. Tous avouèrent qu'ils n'avoient pas mis le pié dans la garde-robe. Plus incertains qu'auparavant, les deux coupables sentirent redoubler leurs inquiétudes ; ils allerent dans la garde-robe, en examinerent tous les recoins, & trouverent, après de longues recherches, la fente traîtresse qui étoit vis-à-vis du canapé. Madame de Waring soupçonna sa femme de chambre, puis moi, puis son mari. La violence du coup de pié, qui annonçoit en effet plus de hardiesse qu'un étranger ou qu'un domestique n'en eût osé prendre, ramenoit toujours ses soupçons sur M. de Waring ; mais elle n'étoit pas encore sûre de son fait , parce qu'elle n'avoit pas

remarqué le moindre changement dans ses manières. Le soir, l'assemblée eut lieu comme s'il ne fut rien arrivé, & il y parut aussi tranquille que de coutume.

Le lendemain matin, lorsque j'allai lui souhaiter le bonjour, & m'informer du résultat de sa démarche, il me dit d'un air où se peignoit l'abattement : « Tu » viens à propos, mon ami, pour être » témoin des nouveaux ordres que j'ai » résolu de donner. Jean, continua-t-il » en s'adressant au portier qui étoit présent, je vous défends de laisser jamais » entrer le comte Polino chez moi. S'il » demande pourquoi ma porte lui est » fermée, répondez que vous n'en » savez rien. Si ma femme vous parle » à ce sujet, dites-lui que vous êtes ici » pour exécuter mes volontés & non les » siennes. » Jean baissa la tête en signe d'approbation & sortit.

Le comte Polino vint justement dans l'après-dîner, pour demander & pour voir comment les choses se passoient. Jean armé de sa hallebarde, se planta sur le seuil, & lui dit gravement : « on n'en-

» tre point. » Le comte surpris, voulut entier par force, mais Jean lui porta sous le nez la pomme d'argent de sa grosse canne, & Polino ne voulant pas encore se rendre, il le prit par le bras & le conduisit sans façon à sa voiture. Les voisins & les passans rioient à gorge déployée. Le comte sentit qu'il n'étoit pas le plus fort & s'éloigna en diligence.

Cette aventure alla bientôt aux oreilles de ma cousine. Elle n'eut pas la force de dissimuler son chagrin. Jamais l'assemblée ne fut plus triste que ce jour-là. Madame de Waring avoit l'air sombre & de mauvaise humeur. Elle finit par se plaindre d'une migraine affreuse qui lui servit de prétexte pour se retirer dans sa chambre, bien avant l'heure accoutumée.

La nuit dissipa son mal de tête ; il fit place à l'emportement le plus terrible. Dès qu'il fut jour, elle courut dans la chambre de son mari & l'accabla de toute l'explosion de sa fureur. Les plaintes, les reproches, les larmes & les injures, se confondirent tellement

dans l'impétuosité de sa harangue, qu'il eut toutes les peines du monde à conserver son sang-froid. « On outrage, dit-elle, une femme dont la conduite a toujours été intacte, une femme à qui l'on ne sauroit imputer une seule foiblesse. On calomnie un ecclésiastique vertueux qui est le modèle de la vraie dévotion, & pour qui toute la ville a autant de respect que d'attachement. »

Lorsqu'elle eut fini sa kirielle, mon cousin lui répondit sans s'émouvoir : « Asseyez-vous, madame, & prenez sur vous de m'écouter le plus tranquillement qu'il vous sera possible. Si je n'avois pas plus de considération pour moi, que vous n'en avez pour vous même, je vous dirois des choses dont j'ai la preuve, & qui vous humilieroient au dernier point. Votre Comte Polino, madame, est un tartuffe qui, sous le manteau de la vertu, cache le cœur le plus vil. Il vous a communiqué son hypocrisie, & si je publiois à quels égaremens il vous a entraînée, le mépris de tous les honnêtes gens se-

» roit votre partage infallible. Je fais
» tout, & vous n'en douterez pas, en
» apprenant que c'est moi qui ai cassé
» la cuvette & donné le coup de pié dans
» la porte, afin de prévenir ce qu'un
» galant homme ne peut voir sans mettre
» l'épée à la main. Le peu que j'ai vû
» m'a fait prendre de vous une idée très-
» peu honorable. Vous n'en devez ac-
» cuser que vous seule. Maintenant c'est à
» vous de déclarer si vous voulez regagner
» mon estime par une meilleure condui-
» te; en ce cas il faut qu'une réforme
» sincere remplace votre hypocrisie. Le
» Comte Polino, qui est le dernier des
» scélérats, puisqu'il possède à ce point
» l'art de jouer la vertu, aura la bonté
» de renoncer pour toujours, à se trouver
» où vous serez. »

Mde de Waring étoit accablée de honte.
Elle se jetta aux pieds de son mari, lui
baisa les mains, & les couvrit de larmes.
« Tout ceci est insuffisant, lui dit-il en
» se débarrassant d'elle. Une réforme
» sincere est seule capable de vous rétablir
» dans mon estime. Je ne peux vous la
» rendre, tant que vous me laisserez le

» moindre doute à cet égard. » Voyant que tous ses efforts n'aboutissoient à rien , elle reprit son audace , soulint que Babet & moi l'avions noircie à ses yeux de la maniere la plus infâme , & protesta qu'elle iroit le lendemain se renfermer dans un couvent , s'il vouloit nous garder plus long-tems chez lui.

« Mais , repliqua-t-il , vous prétendez » donc récuser le témoignage de mes » propres yeux. La hardiesse avec laquelle » vous niez un fait que j'ai vû , ne sert » qu'à empirer le mal , & me feroit croire » que votre commerce avec le Comte » n'a pas été moins funeste à votre juge- » ment qu'à votre cœur. Cependant je » ne veux pas que ma maison devienne » un enfer. M. de Fulneck est mon ami » & le vôtre. C'est un homme aussi sage » qu'expérimenté. Nous le mettrons dans » le secret , & il sera notre arbitre. Je » suis prêt à en passer par tout ce qu'il » décidera. » D'abord Mde de Waring combattit ce projet par différentes objections ; mais mon cousin persista dans sa résolution , & elle fut obligée d'y donner son consentement.

A quelques jours de-là , M. de Fulneck vint manger au logis. Après-dîner il s'enferma avec les deux époux , & lut en leur présence son jugement définitif , qu'il avoit rédigé d'après ses lumieres & sa conscience. Le résultat en étoit que pour rétablir la paix dans la maison , & ne donner aucun scandale au public , la porte devoit demeurer pour toujours interdite au Comte Polino , & ma cousine s'abstenir de toute espèce de correspondance avec lui ; que Babet seroit sacrifiée à sa maîtresse , & qu'il falloit aussi m'éloigner de la maison , afin qu'il ne restât aucun sujet d'animosité & de discorde.

Cette sentence déplut également aux deux parties ; mais tout bien considéré , elles jugerent qu'elles n'avoient rien de mieux à faire que de s'y soumettre. Le jour suivant , Babet fut mandée dans la chambre de mon cousin ; il lui dit que pour l'intérêt de son repos domestique , il se voyoit forcé de l'éloigner , mais que cela ne lui feroit rien perdre de son affection. Un présent de vingt ducats accompagna ce discours. Elle m'annonça son destin en pleurant , & j'en fus d'autant

plus touché, que je le regardai comme le présage du mien. Ce pressentiment ne fut point trompeur. Mon cousin me fit appeler, & je me rendis dans sa chambre, inquiet & affligé. Il accourut au-devant de moi, & m'embrassant les larmes aux yeux : » Je suis forcé, me dit-il, de » te sacrifier à la tranquillité de mes vieux » jours. Il faut que j'y renonce, ou que » je t'éloigne. Plains-moi, mon cher » cousin. Toute ma fermeté ne sauroit, » dans cette occasion, tenir tête à l'im- » périeuse loi de la nécessité. Continue » de m'aimer comme un pere ; je con- » tinuerai de te chérir & de te soute- » nir comme un fils. Je fais que tu as » pour moi assez de considération & d'at- » tachment pour garder le silence sur » ce qui s'est passé dans ma maison. » Prends cette somme pour ta dépense » d'un mois. Je te la payerai fidèlement » jusqu'à ce que tu sois placé. Adieu. » N'oublie pas que c'est contre ma vo- » lonté que je me sépare de toi. » En disant ces mots, il m'embrassa encore une fois, & me glissa dans la main un rouleau de trente ducats.

J'étois si ému & si troublé, que je ne trouvai point de termes pour le remercier. Je lui sautai au col de tendresse, & crus que la douleur m'ôteroit la vie. Il pleura avec moi; mais à la fin, il se débarrassa doucement de mes bras, & me dit. » Plus nous demeurerons ensemble, » plus la séparation nous sera pénible. Il » faut nous faire violence. » Il m'embrassa de nouveau, & passa dans son cabinet. Je rappelai tout mon courage, pour ne pas faire retentir la chambre de mes cris. J'allai emballer mes effets, fis venir un carrosse de place, y montai sans prendre congé de personne, & me rendis chez une de mes connoissances, où j'avois résolu de rester, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un appartement qui me convînt.

Je passois tous les jours une ou deux heures du tems que me laissoient mes études, dans un des caffés les plus fréquentés, pour me dédommager en quelque sorte du manque de société, que j'éprouvois depuis que je n'étois plus chez mon cousin. J'avois un trop bon commencement dans la connoissance des hom,

mes, pour ne pas désirer de le perfectionner & de l'étendre. Le jeu, envisagé sous de certains rapports, me sembla très-propre à ce dessein, & je cherchai à devenir membre d'une société, qui, pour échapper à la police, avoit soin de se renfermer dans une petite chambre qui donnoit sur la cour. Ma jeunesse, mon air inexpérimenté, & mes ducats m'avoient gagné la confiance de cette assemblée mystérieuse. Un régal ou deux me valurent l'amitié de ceux qui la composoient, & ils ne me la retirèrent pas, quoique je m'abstinisse de jouer, & ne voulusse être que spectateur.

Je dirigeai spécialement mon attention sur trois d'entr'eux. Le premier étoit un Baron de Bohême, appelé Woda, qui étoit venu à Vienne avec un riche héritage, en vue de s'y divertir. Le second s'appelloit le Baron Wallner. Il prétendoit être né tantôt en Saxe, tantôt en Prusse, tantôt à Londres, tantôt à Paris. A en juger par son adresse, il devoit avoir passé la plus grande partie de sa vie les cartes à la main. Personne ne savoit où ses biens étoient situés, & d'où il tiroit.

ses revenus. Malgré cela , il étoit toujours vêtu richement, entretenoit un équipage , & mettoit cent ducats sur une carte avec tant de hardiesse , qu'on eut imaginé qu'il en avoit cent mille à sa disposition. Le troisieme se donnoit pour natif de Berlin , & se nommoit le Comte Rieben. Celui-ci affectoit la rusticité, mais, sous ce voile, il cachoit un esprit rusé, inépuisable en moyens de maîtriser la fortune, principalement au jeu.

J'avois remarqué que le Baron Wallner & lui se traitoient en public avec autant d'indifférence que s'ils ne s'étoient jamais vûs, quoiqu'ils demeurassent dans la même maison, & qu'ils eussent souvent ensemble de longues conférences. J'observai en outre qu'ils ne jouoient jamais l'un contre l'autre, mais qu'ils prenoient alternativement le rôle de spectateurs, de maniere que l'un étoit toujours vis-à-vis de l'autre, afin de voir les cartes du joueur adverse.

Comme la chose arrivoit continuellement, je me sentis porté à les examiner. Je m'apperçus bientôt qu'ils soutenoient ensemble une certaine conversation de

gestes & de mines, qui avoit une influence visible sur le jeu du partenaire. Je remarquai aussi à plus d'une reprise que le Baron Wallner méloit les cartes en dessous, & faisoit quantité d'autres petits tours d'escamotage, qui lui amenoient infailliblement les ducats de son joueur. J'en conclus que le pauvre Woda étoit mal entre les mains de ces messieurs.

Un soir il perdit plus de trois cent ducats, deux cent argent comptant, & le reste sur sa parole. Il étoit outré de son malheur, & maudissoit le jeu & les cartes. Lorsqu'il retourna chez lui, je me glissai à sa suite. Il se plaignit à moi & finit par me demander si je croyois que les joueurs fussent d'honnêtes gens. Je me mordis les levres, parce que je n'étois pas encore assez sûr de mon fait. Mon air rêveur le frappa, & il ne cessa de me demander ce que je pensois véritablement du Comte & du Baron. » Il » est de l'intérêt de toute la société, me » dit-il, de savoir comment on est avec » eux, si ce sont des gens d'honneur ou des » fripons. N'ai-je pas raison, mon cher » Kraziky? Avez-vous observé quelque es-

» croquerie ? vous devez à votre franchise
» & à mon infortune de découvrir ce que
» vous avez vû & entendu. »

Je ne pus résister à ses instances, & je lui fis part des remarques que j'avois faites. » Ah ! dit-il en m'embrassant, vous
» êtes mon Sauveur. Ces coquins peuvent
» avoir ma vie ; mais ils ne m'attraperont
» plus mon or. » Il me serra dans ses bras, en me disant adieu, & me pria de ne parler à personne de ma découverte.

Deux jours se passerent sans que Woda voulût jouer. D'autres remplirent sa place avec le même malheur. Au troisième jour, le Baron Wallner alla à lui, & le fit souvenir des cent ducats restés en arriere. Woda qui s'attendoit à cette demande, & qui avoit eu la précaution de se monter le cerveau, au moyen d'une bouteille de vin de champagne, lui répondit fierement : » Je ne vous payerai pas un
» denier. Bien plus, j'exige la restitution
» de tout ce que j'ai perdu avec vous. Je
» ne fais pas si vous êtes gentilhomme,
» mais je fais parfaitement que vous êtes
» un fripon. ».

Tous trois mirent sur le champ l'épée à la main ; mais on se jetta entr'eux & on vint à bout de les séparer. « M. de Kraziky » m'est témoin que j'ai raison, dit Woda. La-dessus le Comte Rieben s'avança vers moi, & me demanda comment il devoit entendre ce discours. » Cela est facile à » comprendre, lui répondis-je, pour peu » que vous le veuillez. J'ai vu des signes » suspects, & des cartes marquées. Ainsi, » reprit-il, vous nous regardez comme » des fripons. Je ne saurois le nier, lui » repliquai-je. Insolent, dit-il en tirant » de nouveau son épée. » On nous sépara aussi. Nous nous reverons, dit-il, & il s'éloigna. Le Baron Wallner le suivit, & de la journée, ils ne parurent plus ni l'un ni l'autre. Je sortis de même avec mon ami Woda, pour déterminer comment nous châtierions ces deux Chevaliers d'industrie. Je le priai, comme j'étois le plus offensé, de me laisser vider la querelle ; il y consentit. A mon retour chez moi, j'écrivis le billet suivant : » quiconque a quelque chose à me » dire, me trouvera depuis six heures » jusqu'à neuf, entre les ponts, à droite. »

Je cachetai ce billet & l'envoyai au Baron Wallner.

Le lendemain je me trouvai au lieu désigné. Je n'attendis pas longtems mon adversaire. Il parut au coup de six heures. Dès que je le vis, je courus à lui l'épée nue. Il tira la sienne & se défendit avec courage. A la troisième passe, je lui perçai la poitrine d'un coup qui l'étendit par terre. Le lieu de notre rendez-vous est très-isolé & nous ne fûmes remarqués de personne. Je laissai le Baron entre les mains de son valet, & retournai promptement à la ville. Je me sentois délivré d'un grand fardeau, mais non sans un trouble secret & pénible. Après diner, j'allai au café, où je trouvai le Comte Rieben; sitôt qu'il m'aperçut, il se leva, & me tirant à part : » des blans-
» bacs tels que vous, me dit-il, sont
» heureux pour l'ordinaire. Mais cela ne
» m'épouvante pas. Soyez demain ma-
» tin, vers six heures, sur la plaine de
» sainte Brigitte, avec une épée & des
» pistolets. » Pour toute réponse, je lui
ferrai la main; je fus exact au rendez-
vous. Après nous être manqués tous

les deux au pistolet, nous tirâmes nos épées. Nous poussâmes quelques bottes, & il finit par me donner un coup dans les hanches, qui me fit tomber sans sentiment. Il se disposoit à recommencer, en véritable assassin, lorsque la vue de deux journaliers le contraignit de prendre la fuite. Ces bonnes gens me secoururent, me portèrent à travers l'Angarten dans la maison du traiteur, & allèrent quérir un chirurgien qui pansa ma blessure, & me ramena chez moi dans un fiacre.

Ma blessure, quoique dangereuse, n'étoit pas mortelle. Il ne falloit que du tems pour la guérir. Je me résignai à mon sort, & me félicitai d'être sorti avec assez de bonheur, moyennant un peu d'ennui & de souffrances, d'une affaire où des gens qui auroient eu moins de sincérité que moi, ne se seroient pas trouvés compromis. Mon cousin, son ami M. de Fulneck & Woda me rendirent tous les services qui dépendoient d'eux. Le Comte Rieben avoit tout-à-coup disparu de Vienne, & je ne l'ai pas revû depuis cette époque. Woda n'avoit pas

encore été à même de s'assurer si le Baron Wallner étoit mort.

Grace aux soins qu'on eut de moi , je fus sur pié au bout de trois semaines. Je commençois déjà à faire le tour de ma chambre , sans avoir besoin d'appui , & à visiter mes livres & mes dessins.

Un matin que j'étois paisiblement assis dans mon fauteuil , on frappa rudement à ma porte , & sur le champ je vis entrer un Exempt de Police , avec quatre de ses estafiers , qui me dit avoir ordre de me conduire en prison. Je ne savois pas si j'avois bien entendu ; mais il me montra son ordre , & je ne pouvois plus chercher de subterfuges , ni opposer de résistance. Cette aventure accabla ma philosophie & mon courage. La colere & la honte s'emparerent de moi , & firent place au désespoir , quand je vis le cachot qu'on m'avoit destiné. Je demandai plus d'une fois à mes guides le sujet d'un traitement si rigoureux. Mais ils me répondirent que j'en étois mieux instruit qu'eux , & là-dessus ils fermerent la porte de mon cachot.

Je me plaçai à l'ouverture qui lui ser-

voit de fenêtre , & je n'envisageai pas sans effroi les épouvantables objets qui m'environnoient. Des murailles toutes noires , des trous profonds , fermés avec de fortes grilles de fer , de pâles spectres à forme humaine qui ne respiroient qu'en sanglottant , & n'ouvroient la bouche que pour jurer ou se plaindre , s'offroient de tout côté à mes regards. Un air corrompu infectoit l'air de ce séjour d'infortune , & le soleil , cet ami , ce consolateur des malheureux , ne pouvoit darder ses rayons vivifiants qu'au dessus des tours & des murs.

Mon cachot avoit à peine quatre toises en quarré. Tout l'ameublement consistoit en un banc de bois , & un matelas de vieux crin. Si la colere & l'effroi ne suffisoient pas pour réduire les prisonniers au désespoir , la nourriture aussi mauvaise que mal administrée , en venoit bientôt à bout. Il sembloit qu'on voulût , à l'aide de la faim & de la puanteur , les mettre dans une situation qui leur fît désirer la mort , à laquelle la plupart d'entr'eux étoient réservés.

Après m'avoir laissé pendant trois jours dans la plus cruelle incertitude sur mon destin, ou me conduisit par une longue allée ténébreuse dans une chambre où mes juges étoient assemblés. L'un d'eux me fit trois ou quatre questions & me montra un papier que je reconnus au premier coup-d'œil pour le billet que j'avois écrit au Baron Wallner. La police l'avoit trouvé dans sa poche, lors de l'enlèvement de son corps. On me demanda si c'étoit mon écriture. Je ne pus le nier. J'avouai en même tems qu'il s'adressoit à un homme qui m'avoit offensé. On écrivit mes réponses, & l'on me signifia que mon crime méritoit la mort. Rentré dans mon cachot, je m'y désolai d'autant plus que le lendemain, je ne pus obtenir la permission de recevoir les visites de mes amis. Cependant ils agissoient en ma faveur, comme j'avois lieu de l'espérer. M. de Fulneck & mon cousin s'étoient donné tant de mouvement qu'on leur permit de me voir. Ils me firent les reproches les plus amers sur ma sincérité déplacée. » Personne, me dirent-ils, ne m'avoit » obligé de reconnoître le billet pour

» être de mon écriture. Il n'y avoit
» point eu de témoins qui pussent me
» convaincre ; mais mon imprudente dé-
» claration avoit rendu ce service aux
» juges. » M. de Fulneck m'exhorta
néanmoins à prendre courage ; il m'assura
qu'il ne doutoit pas d'arranger mon affaire ,
par des moyens qu'il connoissoit , & qu'il
ne manqueroit pas d'employer.

Ses promesses se réalisèrent trois jours
après. Je trouvai , à la session qui se tint
par rapport à moi , un Avocat qui soutint
que j'étois en démente. Je lui aurois sou-
tenu le contraire , si mon cousin ne m'eût
prévenu dès la veille. » L'infidélité d'une
» maîtresse , ainsi s'exprima mon défen-
» seur , m'avoit plongé dans un accès de
» mélancolie , durant lequel j'avois déjà
» essayé plusieurs fois de me tuer moi-
» même. J'avois saisi l'occasion du duel
» dont il s'agissoit , pour me débarrasser
» d'une vie , que je ne pouvois m'ôter
» de mes propres mains. Mon aveu , l'em-
» pressement avec lequel j'avois reconnu
» pour mienne l'écriture d'un billet qui
» étoit l'ouvrage d'un autre , le prou-
» voient assez. » En parlant ainsi , il pro-

duisit des lettres qu'il dit être de moi , mais que je n'avois point écrites.

Cette apologie m'étonna au dernier point. Mes juges avoient les yeux sur moi. Ils crurent probablement entrevoir dans ma physionomie des signes de démence. » Ceci change la question , dit le » Président ; & l'on verra au premier jour » le parti qu'on doit prendre. » Je fus reconduit en prison ; mais j'eus une chambre plus claire & plus logeable. Mes amis vinrent me tenir compagnie. J'étois charmé de l'éloquence de mon avocat , & je l'appellois mon libérateur. » Non , me » dit M. de Fulneck , ce n'est point un » libérateur que vous avez ; c'est une » libératrice. Deux cent kremnitzers ont » plu à la dame qui plait au Président , » & votre cousin a su les glisser poliment dans sa bourse. Ainsi vous ne » devez de la reconnoissance qu'à M. de » Waring & à la dame , qui n'a pu souffrir qu'un jeune homme , devenu » fou par excès d'amour , perdît la vie » à la fleur de son âge. » En moins d'une semaine , j'obtins mon élargissement.

Je conjurai mes amis de me faire avoir un brevet. Ils me promirent tout leur appui; mais M. de Fulneck me servit mieux que personne. Il m'annonça un jour qu'il avoit mis dans mes intérêts quatre des plus belles dames de Vienne, sans compter la charmante Comtesse d'E... Cette dernière vivoit dans la plus grande intimité avec le jeune Comte d'A... qui étoit prince, & colonel d'un régiment d'infanterie. » Ce Seigneur, me dit-il, » vous accordera une place d'enseigne » dans son régiment; mais il veut auparavant faire connoissance avec vous. » Venez me prendre demain à six heures du soir. Je vous conduirai chez Mde d'E... elle vous présentera à lui; » d'après cela vous lui plairez à coup » sûr, quand l'histoire de votre duel ne » vous l'auroit pas déjà tout à fait » gagné. »

Le lendemain je me trouvai à l'heure dite chez M. de Fulneck & nous nous rendîmes à l'assemblée de la Comtesse. Le Colonel y étoit déjà. C'étoit un jeune homme excessivement paré, frisé dans le dernier goût, & parfumé de toutes sortes

d'effences. Il me mesura de la tête aux pieds, & me demanda tout d'une haleine quel étoit mon pays, quel âge j'avois & de quoi je m'étois occupé jusqu'alors. Je n'avois pas encore desserré les lèvres, pour lui répondre, qu'il me tourna le dos & courut en sautillant à l'autre bout du salon auprès de trois ou quatre dames qui étoient assises à une table de jeu.

» C'est un bon sujet, leur dit-il, je m'en
» chargerai. Vos prières sont des ordres
» pour moi. » Cela dit, il vint me rejoindre d'un air gai, & me dit en riant :
» Votre affaire est terminée. Vous voyez
» en moi votre camarade, & si vous
» voulez, votre ami. Vous êtes gentil-
» homme? » Je répondis que j'avois cet honneur. « Bon, reprit-il, venez demain
» chez moi vers midi, nous acheverons
» de faire connoissance. »

Je ne manquai pas à ce rendez-vous. Le comte étoit encore à sa toilette. Je le trouvai assis au milieu d'une foule de tailleurs, de coëffeurs, de maquignons, de chasseurs & de marchandes de modes. Il s'écoula une demi-heure avant qu'il eut expédié tout ce monde.

Alors,

Alors, il vint à moi, & me dit : « je
» suis pressé; il faut que je sorte. Re-
» venez dans trois jours; votre brevet
» sera prêt ». Je voulus lui bégayer un
remerciement; mais il s'enfuit sans m'é-
couter. Vous irez à D.... me cria-t-il
en partant, & je m'éloignai. Je trouvai
chez moi mon cousin, qui m'attendoit
pour savoir la décision du colonel. Je
lui rendis compte de ma visite & il me
donna un rouleau de cent ducats pour
mes équipages. « Au reste, me dit-il, tu
» n'as pas besoin de te hâter, car tu
» peux, sans crainte, étendre à trois se-
» maines les trois jours que t'a indiqués
» le comte ». Il avoit raison. Je n'ob-
tins mon brevet qu'au bout de ce ter-
me; dès que je fus muni de cette pièce
indispensable, je partis pour le régi-
ment.

En arrivant à D.... mon premier soin
fut de chercher M. de Wolfsthul, le major
pour qui j'avois une lettre. On me dit
qu'il étoit absent, & qu'on ne savoit
pas quand il reviendrait. Je demandai
le plus ancien capitaine; il prenoit les
bains. Je demandai le second; il étoit

Octobre 1788. Vol. II^{me} M

dans ses terres. Le troisieme; il étoit à Vienne. Je trouvai enfin le quatrieme, mais à l'instant où il montoit à cheval pour aller chez un seigneur du voisinage, qui l'avoit invité à une partie de chasse. Il eut à peine le tems de me donner l'adresse du major.

Ce dernier vivoit habituellement dans une abbaye située à deux ou trois mille de D.... Ami particulier de l'abbé, il étoit là comme chez lui. Il y avoit ses chiens, ses chevaux & ses gens, & se méloit de la cuisine & du cellier, comme s'il lui eussent appartenu. C'étoit un homme de haute taille & de bonne mine, grand chasseur & grand buveur. Ces deux dernieres sortes de mérite lui avoient concilié l'affection & le respect de tout le couvent. Les moines, par un effet de la sympathie bien connue qui existe entre les ames pieuses, s'étoient placés près d'un couvent de filles, dont la société plaisoit beaucoup au major. L'abbesse s'étoit faite religieuse, parce qu'elle étoit née sans fortune. Le major étoit son favori; & il lui rendoit la pareille, attendu qu'elle avoit d'excellent vin, & qu'elle donnoit

supérieurement à manger. Je lui envoyai ma lettre par un exprès, avec une autre de ma main, où je lui demandois ses ordres. Il me fit dire qu'il n'avoit pas le tems de me répondre, & qu'il retourneroit à D.... sous huit jours.

Je me choisis cependant une pension chez un des plus riches conseillers de la ville. C'étoit un homme franc & expérimenté. Il me donna de très-bonnes instructions sur la conduite que je devois tenir & sur les différentes sociétés de l'endroit. Le major arriva à la fin de la semaine, me fit recevoir en hâte, me conta en bredouillant, de combien de bataillons étoit composé le régiment & retourna auprès de son abbé & de ses nones.

On voit que les exemples de nos chefs n'étoient pas encourageans pour les subalternes. Ce que ces messieurs faisoient en grand, ils le faisoient en petit. Ils courtoisoient les filles de qualité, séduisoient les bourgeois & recrutoient des sujets pour les maisons de plaisir, parmi les femmes de chambre & les cuisinières. Plusieurs d'entr'eux jouoient & ne per-

doient pas. Tous dissipoient sans compter, prenoient à crédit & ne payoient personne. De son côté, le soldat négligeoit le service, buvoit & faisoit tapage, sans s'embarasser des suites.

Ce désordre me déplut infiniment, parce qu'il contredisoit l'idée que je m'étois faite d'un vrai militaire. J'en touchai quelque chose aux plus âgés de mes camarades. Ils me traitèrent d'homme étrange & s'éloignèrent de moi. Je me dédommageai de la perte de leur amitié par la société de mon hôte. A dire vrai, les entretiens ne me sembloient pas aussi intéressans que ceux que j'avois avec sa charmante fille. Mais comme il auroit fallu renoncer à ces derniers, si j'avois voulu m'affranchir des premiers, les uns & les autres, pris ensemble, me faisoient grand plaisir. Peu à peu je devins sérieusement épris de mademoiselle... & je m'en fis aimer; nous filâmes en paix notre intrigue durant trois mois. Au moment où je m'y attendois le moins, elle m'apprit tout en larmes, que son pere avoit intention de la marier à un conseiller de Prague. Ma tendresse soutint un rude

contraſte avec ma droiture. Je n'étois ni aſſez riche pour ſoutenir un ménage, ni aſſez fort pour renoncer à mon amour. Nous ſoupirâmes & nous pleurâmes. Mais comme les pleurs & les ſoupirs ne terminoient rien, les conférences du père & du futur, allèrent leur train ſans obſtacle. Le mariage eut lieu, & je fus invité à la noce. Trois jours après, le nouveau marié emmena ſa femme, & je n'eus pas même la conſolation de lui dire adieu tête à tête.

Si la choſe eût été poſſible, j'aurois aiſément rempli le vide qu'avoit laſſé dans mon cœur le départ de Mademoiſelle... Mon uniforme & mon ingénuité avoient donné dans les yeux d'une certaine dame de Sonnenthal. Elle étoit veuve & maîtreſſe d'un bien conſidérable. Son mari avoit pendant la guerre de ſept ans géré la partie des vivres; il avoit laſſé mourir de faim les hommes & les chevaux, & parfaitement arrondi ſa bourse. Mais la figure de madame de Sonnenthal étoit encore plus repouſſante, que ſon revenu n'étoit attrayant. Je n'étois point aſſez amateur de l'or, pour que ſes ducats me

fissent oublier sa laideur. Pour elle, se jugeant au moins très-passable, elle regarda ma réserve comme l'effet d'une timidité qu'il falloit encourager. Elle m'écrivit un billet, où elle me proposoit sa main. Je ne m'attendois nullement à pareille offre. Elle me donna beaucoup à rêver. Je passai un jour & une nuit dans une irrésolution pénible. A la fin, mon goût pour l'indépendance triompha des mouvemens de cupidité, dont je n'avois pu me défendre. Je répondis très-poliment à madame de Sonenthal que je ne méritois point l'honneur qu'elle m'avoit destiné. Elle me répliqua assez impoliment qu'elle en étoit convaincue.

Cette petite aventure me fit oublier pendant quelques jours le désordre qui régnoit dans mon régiment; mais une catastrophe inattendue le rappella bientôt à mon souvenir. Le général parut soudain pour nous inspecter. Militaire passionné pour son état, il avoit vieilli sous le harnois, & les corps les mieux disciplinés n'étoient pas toujours à l'abri de ses reproches. Il réprimanda publi-

quement notre colonel, qui l'avoit devancé d'une heure. Il condamna aux arrêts le major & les capitaines, & gronda vertement les subalternes. Il menaça d'informer la Cour du désordre qui régnoit parmi nous. Notre colonel, qui n'en étoit pas plus avancé pour être le fils d'un prince souverain, se confondit en prières & en excuses, & promit que sous un mois, son régiment seroit un des mieux tenus de l'armée.

Comme le plus jeune des officiers, je fus celui que l'inspecteur général épargna le plus. Il m'invita à manger, me combla de politesses, loua ma mise & ma contenance guerrière. Cet accueil m'inspira tant de confiance, que je lui racontai une grande partie de mon embarras. « J'ai vu, me dit-il, par la vie que vous menez, que vous êtes un brave & honnête militaire. Dites-moi donc d'où provient l'horrible désordre où ce régiment est plongé? »

Je crus ne pouvoir éluder cette question positive, & lui répondis qu'il falloit surtout en accuser l'absence de nos chefs. Je l'initiai dans une infinité de détails qui lui firent voir clair dans l'administration du régi-

ment. Il secoua la tête d'un air pensif, me quitta avec un salut gracieux & m'assura qu'à la première occasion, il se souviendrait de moi. Dès le même soir il rassembla de nouveau tous les officiers, & les tança de manière à leur prouver qu'il étoit parfaitement instruit de leurs histoires les plus secrètes.

Mon Colonel devina facilement d'où l'inspecteur général avoit eu des instructions si détaillées. Il me fit venir, dès que cet officier fut parti, & pour m'inspirer de la confiance, me reçut avec des manières très-engageantes » J'apprends, me » dit-il, mon cher Kraziky, que vous » n'êtes pas sorti de la ville, depuis que » vous êtes au régiment. Ainsi, les causes de la position où il se trouve, doivent vous être mieux connues qu'à qui que ce soit. Dites-moi franchement à qui l'on doit en imputer la faute, & quels moyens peuvent y remédier. »

Je me mordis les lèvres & gardai le silence; » ne craignez rien, reprit-il. Je » vous fais cette demande comme à mon » ami, & le meilleur ami est celui qui » parle avec le plus de franchise. »

» Eh ! bien , répondis-je , voici ce que
» je pense. Vous-même , M. le Colonel ,
» paroissez avoir donné lieu à tout ce mal
» par votre ... indulgence. Si vous aviez
» été au régiment , les choses iroient
» beaucoup mieux. Vous verriez par
» vous-même , & vous seriez en état de
» punir avec connoissance de cause. On
» fait que vous êtes éloigné , & l'on
» prend autant de liberté que les chefs.
» Par-là le désordre & la négligence sont
» sans bornes. »

Il rougit & pâlit plus d'une fois pendant que je lui tenois ce discours , & ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il réussit à cacher son trouble & son humiliation. » Vous êtes , me dit-il , infecté
» de la maniere de censurer , » & il me tourna le dos.

Je ne tardai pas à recueillir les fruits de ma sincérité. Le Colonel ne m'invita plus à sa table. Mes camarades me fuyoient d'un air de mépris , & les bas officiers , les soldats eux-mêmes ne me saluoient plus aussi profondément que par le passé. On répandit sur mon compte les bruits les plus injurieux , & l'on aigrit contre

moi la noblesse & la bourgeoisie. Je conçus qu'avec le tems cette position me deviendrait insupportable. Le Colonel retourna à Vienne; & comme il y fut très-mal accueilli de ses supérieurs, il chercha à s'en venger sur moi. Il manda qu'on eût à me faire un affront qui m'obligeât de demander mon congé. Chacun depuis le premier jusqu'au dernier devoit se prêter de tout son pouvoir à l'exécution de ce beau plan.

L'orage éclata bientôt. Un jour que j'entendois la messe aux Franciscains, au moment où j'allois prendre de l'eau bénite, une dame de ma connoissance vint à passer devant moi. Je lui fis la révérence, & lui présentai de l'eau bénite. Au même instant quelqu'un s'avança à mes côtés & dit assez haut pour être entendu :
» Un pareil homme ne devoit pas s'a-
» viser d'offrir de l'eau bénite à une jolie
» femme. » Je regardai autour de moi, & reconnus le premier lieutenant de ma compagnie. Je vis au premier coup d'œil que mes camarades l'avoient aposté pour me faire une injure. J'allai droit à lui.
» Ce lieu, lui dis-je, n'est pas favorable

» à une explication. Mais venez. Je vous
» en montrerai un autre. Il me suivit
» sans se faire prier & me dit chemin
» faisant : vous êtes un méprisable déla-
» teur, dont la perte est jurée. Si vous
» avez le bonheur de me passer votre
» épée au travers du corps, vingt au-
» tres sont prêts à me venger, & à
» punir votre perfidie. Tâchez d'avoir du
» cœur. »

Nous allâmes dans un vallon , recouvert par un petit bois. En arrivant, je mis l'épée à la main. Dès la première botte, je remarquai que mon adversaire étoit plastronné. Je lui en fis des reproches & ne voulus pas continuer de me battre, qu'il n'eût posé l'épais gilet qui lui servoit de cuirasse. Mais il ne prit pas garde à mes protestations & se précipita sur moi avec un redoublement de fureur. Je me défendis avec une colere proportionnée à sa bassesse, & je lui perçai le bras droit. Sa rage n'en fut que plus violente. Il reçut un second coup dans la hanche gauche. En tombant, il jeta son épée & chercha dans sa poche. J'y découvris un pistolet, & le lui ayant arra-

ché, je le tirai en l'air, puis le foulai aux pieds d'un air de mépris.

Cependant un capucin qui passoit par là avoit entendu le cliquetis de nos épées. Il avoit couru à la ville, donner avis de notre duel. Quelques officiers vinrent en hâte apporter du secours à leur camarade blessé. Ils rejetterent sur moi la trahison qu'il avoit projetée & répandirent le bruit que j'avois eu intention de l'assassiner. Ils citerent pour témoin le pere Jérôme qui n'avoit rien vû. Les apparences étoient en ma faveur, car les blessures de mon adversaire étoient l'ouvrage d'une épée & non d'un pistolet. Mais comment imposer silence aux cent bouches de la renommée, lorsqu'une fois elles sont en mouvement? Toute la ville cria que j'étois un abominable assassin. Le même jour, je reçus un nouveau cartel; mais cette fois j'eus la précaution de prendre des témoins, pour garantir mon adversaire d'une bassesse, & moi, de la réputation de m'en être rendu coupable. Le bonheur m'en voulut encore. Mon adversaire fut dangereusement blessé à la poi-

trine; & j'en fus quitte pour une légère égratignure à la main.

Je vis bien qu'il faudroit succomber à la fin à la multitude d'ennemis, qui avoient conjuré ma mort. Je résolus donc de demander mon congé. Le major me dit que je le trouverois tout expédié à Vienne, & j'y retournai sans délai.

Je me hâtai de voir M. de Fulneek, pour le prier d'instruire mon cousin de mon aventure & de mon retour. Il me conseilla de faire une visite à l'inspecteur général, qui étoit la cause la plus prochaine de mon infortune. Je suivis son conseil. L'inspecteur général me reçut très-amicalement. » J'ai tout prévu, me dit-il; mais soyez certain que les choses n'en resteront pas là. J'ai parlé en votre faveur au Comte de J.... venez demain chercher une lettre que je vous donnerai pour lui. Le reste se trouvera bientôt. »

Le lendemain, je vis le comte. Il me fit plusieurs questions sur l'art militaire, & parut content de mes réponses. » Vous avez un jugement sain, me dit-il. Revenez me voir dans une quinzaine de

» jours. » Ce terme écoulé, je retournai chez lui. Il me donna un écrit sur lequel il me demanda mes remarques & mes commentaires. Je l'emportai. C'étoit un plan de réforme, composé dans un style des plus emphatiques, mais sans la moindre connoissance du sujet. Après en avoir couvert les marges d'observations modestes, mais libres & franches, je le reportai au Comte, animé de l'espérance la plus flatteuse. Il le regarda, me parcourut des yeux plus d'une fois en changeant de couleur, & finit par me dire froidement : » dès que j'aurai besoin de » vous, je vous ferai prier de repa- » ser. »

De quelle lumière je fus frappé ! Je ne l'avois pas soupçonné d'être l'auteur de cette rapsodie. Ce malheur me parut plus funeste que tous ceux qui l'avoient précédé. Je ne trouvais plus en moi que découragement & chagrin. Pour y mettre le comble, M. de Fulæk me fut enlevé par une place qui le fixoit à Prague, & mon cousin mourut subitement. Je ne fais pas où je trouvais des forces pour soutenir ce dernier coup du sort. Une

profonde tristesse s'empara de tout mon être, je souhaitai la mort, & comme elle ne se rendoit pas à mes vœux, je fus plusieurs fois sur le point de me la donner de mes propres mains. Je me choisis une petite demeure dans un des faubourgs les plus retirés, avec l'intention de me séquestrer pour le reste de ma vie.

Le tems & la jeunesse s'unirent pour me réconcilier avec le monde. Peu à peu la vue des hommes me causa moins de répugnance. Je demeurois vis-à-vis d'un couvent de Jacobins, dont l'église étoit très-fréquentée. Tous les matins au coup d'onze heures, j'y voyois entrer une jeune & belle personne, vêtue simplement, mais avec goût. Ses charmes m'inspirerent des sentimens que j'aurois bien voulu lui déclarer. Par malheur elle étoit toujours accompagnée d'une vieille femme, qui paroissoit être sa tante ou sa duègne. Tout ce que je pus faire, ce fut de m'informer dans le voisinage du nom & de l'état de ces deux dames. J'appris que la plus jeune étoit fille d'un Colonel, qui lui avoit laissé très-peu de fortune. La vieille étoit sa tante & s'étoit chargée de son

éducation. Elles n'avoient pour société que les saints, & pour promenade que le chemin de l'église. Le seul homme qui fut admis chez elles étoit le pere Ange, Jacobin. Leur porte & leur cœur étoient fermés à tout le reste.

Ces nouvelles avoient de quoi m'affliger. Mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? J'allai tous les jours à l'église & contemplai de loin ma charmante dévote avec l'ardeur & la gravité d'un Espagnol amoureux. Elle parut me comprendre. Nos yeux se rencontrèrent, & nous fîmes l'échange de nos cœurs, sans la moindre espérance de nous parler.

Tous mes projets reposoient sur le pere Ange. Je me donnai long-tems une peine inutile pour faire connoissance avec lui. J'y réussis à la fin. Je lui demandai son amitié. Mon vin, mon chocolat, & mon argent m'ouvrirent la route de sa confiance. Une tabatiere d'or que je lui donnai, remplie du meilleur tabac d'Espagne ; acheva l'affaire. Toutes les fois que nous étions ensemble, je jouois l'homme profondément affligé : il s'informa de mes peines. Je lui avouai qu'un amour sans

espérance en étoit la cause , & je lui nommai celle qui l'avoit fait naître. » O ,
» me dit-il , si c'est là votre maladie , elle
» n'est pas incurable. Je suis très-lié avec
» ces deux dames. La vieille est severe ,
» mais la jeune a le cœur tendre. Re-
» posez-vous sur moi de la réussite. Seu-
» lement mettez-moi au courant de votre
» fortune.

Je lui répondis qu'outre une somme considérable en argent comptant , mon cousin m'avoit laissé une rente de deux mille florins. J'ajoutai que mes vues étoient honorables , mais qu'avant de faire aucune démarche , je souhaitois voir de plus près ma future , & je le priai de me procurer ce bonheur. Il me le promit. A quelques jours de là , il vint me trouver d'un air joyeux : » Vous voyez , me dit-il , que je
» suis de parole. J'ai parlé. L'impéné-
» trable Donjon vous sera ouvert. A dire
» vrai , je ne vous ai pas dépeint sous
» les traits d'un charmant Paladin. Je
» vous ai donné pour un de mes con-
» freres étrangers , dont la visite & l'en-
» tretien pourroient contribuer à l'édifica-
» tion de ces dames. Vous aurez besoin

» d'un habit de mon ordre. Je me charge
» de ce soin. » Transporté de plaisir, je
lui témoignai ma reconnoissance par un
nouveau présent. Trois jours après, j'eus
le froc, & il vint me prendre sur le
soir.

Nous nous glissâmes sans bruit dans le
logis de la vieille. Elle me reçut comme
la perle des moines. Il régnoit dans la
chambre un crépuscule religieux, qui ne
me laissoit entrevoir de ma Julie, que ses
contours ravissans. Après quelques poli-
tesses, la tante sonna, pour faire appor-
ter de la lumière; dès qu'on eût posé les
flambeaux sur la cheminée, je fixai mes
regards sur Julie. Elle m'avoit reconnu,
& son embarras étoit extrême. J'implorai
son pardon; au moyen d'un coup d'œil
rempli de tendresse. Bientôt pour cacher
son trouble, elle prétexta une migraine
& passa dans un cabinet, après avoir laissé
tomber sur moi un regard encourageant;
là dessus pere Ange vanta à la vieille
ses connoissances en médecine, & me
dit en même tems de suivre Julie avec
un verre d'eau, pendant qu'il amusoit la
tante par une dissertation bizarre sur les
maladies de l'ame.

Dès que je me vis seul avec Julie, je me jettai à ses pieds, & la conjurai de me pardonner cette démarche. Je lus ma grace dans ses yeux, & je ne balançai plus à lui consacrer tous les vœux & toutes les espérances de mon cœur. Je la priai de permettre que je la demandasse formellement à sa tante. Un doux serrement de main, & une rougeur enchanteresse me garantirent son aveu. La migraine se dissipa, & nous retournâmes, parfaitement guéris l'un & l'autre, auprès du pere Ange & de la vieille. Le reste de la soirée s'écoula au sein des délices.

Huit jours après le pere demanda Julie en mon nom. La tante agréa ma recherche, &, à ce qu'il me dit, elle n'eut pas le moindre soupçon que je fusse le religieux qui l'étoit venu voir peu de jours auparavant. J'achetai près de la ville un petit domaine solitaire, & content de posséder Julie, j'oubliai les prestiges de l'ambition, & ces vains passe-tems que le monde décore si mal à propos du nom de plaisirs.

RIEN DE TROP OU CHANSI, HISTOIRE CHINOISE.

Cette petite histoire ressemble beaucoup à l'analyse d'un grand roman ; les événemens y sont pressés & n'ont pas ces développemens heureux qui font le charme de ces sortes d'ouvrages ; cependant elle se fait lire avec grand plaisir. La morale en est pure & bien amenée. Elle a cette juste proportion dans toutes ses parties qui plaît tant à l'homme de goût, cette unité que l'on recherche dans tous les ouvrages de l'art ; enfin nous croyons que Chansi n'est pas inférieur, (à quelques négligences près dans le style) au Zadig de Voltaire, dont il nous paroît être une imitation. L'auteur ne nous est point connu ; nous savons seulement que son ouvrage assez rare d'ailleurs a été imprimé en 1750, dans un petit recueil intitulé : *le moyen d'être heureux*. A Amsterdam, chez Pierre Mortier.

R IEN de trop, c'est ma devise. Il seroit à souhaiter que ce fût celle de

tous les hommes ; mais malheureusement pour eux ils n'évitent un excès que pour donner dans un autre.

C'est ce qui arriva à Chanfi, qui ne parvint à connoître la vérité qu'après avoir épuisé toutes les erreurs, C'est assez le sort des pauvres mortels, ils s'instruisent à leurs propres dépens.

L'éducation de Chanfi ne contribua pas peu à lui faire éprouver tant d'infortunes. Son père, un des plus riches partisans de la Chine, l'éleva comme tous ceux de son état, c'est-à-dire, qu'il préféra le frivole au solide.

Il lui donna un précepteur qui lui apprit à peine à lire & à tenir des comptes, tandis qu'il payoit les meilleurs maîtres de Pekin pour lui enseigner la musique & la danse. Aussi Chanfi y fit-il de si grands progrès qu'il devint en peu de tems un des meilleurs danseurs & un des plus habiles musiciens de l'Europe.

Cependant son père tomba malade, les médecins furent appelés, & bientôt son mal devint incurable.

Quand il se vit dans ces momens de

lumières, où l'esprit dégagé des objets qui l'attachent à la terre, ne contemple que les vérités immortelles, il eut honte de l'éducation qu'il avoit donnée à son fils, & pour réparer, s'il étoit possible, le tort qu'il lui avoit fait, il le plaça près d'un sage que tout Pékin révéroit.

La mort vint l'enlever aux regrets & au repentir. Sa femme, qui passoit pour une des plus jolies de la capitale, & qui étoit sans contredit la plus frivole, rappella son fils auprès d'elle. C'étoit un voile honnête qui couvroit ses désordres.

Chanfi se vit lié avec la jeune fille la plus étourdie & la plus brillante de Pékin; il n'avoit que vingt ans, c'est l'âge des plaisirs; il s'y livra sans réserve & bientôt il les épuisa.

Avec une fortune considérable & une figure intéressante, il ne pouvoit manquer de réussir auprès des femmes: aussi sa réputation se répandit-elle avec tant de rapidité, qu'il devint l'homme à la mode & le héros du jour.

Cependant il se ruinoit en dépenses folles pour soutenir sa réputation d'homme à bonnes fortunes; c'est un titre qui

coûte souvent fort cher. Il dépensa la première année en équipages & en présents plus de six fois au-delà de son revenu.

Dans ces circonstances, sa mère vint à mourir d'une fluxion de poitrine qu'elle avoit gagnée au bal. Il commença pour la première fois à faire des réflexions, & dit : « je suis bien fou de faire tant de » dépenses pour un titre qui n'ajoute » rien à mon bonheur que dans l'opinion des hommes; j'aurois eu la plus » jolie fille de Pékin, pour la centième » partie de ce qu'il m'en a coûté. Le » sage Amavan m'a prédit que je serois » heureux; je me ruinerois si je continuois encore quelque tems, & ce » ne seroit pas le moyen de le devenir; » choisissons quelque beauté facile qui » puisse me faire honneur, & renonçons » à toutes ces femmes qui exigent des » soins & qui dans le fond ne valent pas » mieux. »

Le lendemain du jour que Chanfi prit cette résolution, il alla au spectacle pour tâcher d'y découvrir ce qu'il cherchoit. Il remarqua une jeune danseuse qui pas-

soit pour jolie. Elle lui plut médiocrement; mais sa reputation le déterminà à la prendre.

Il alla à sa loge après le spectacle; le marché fut bientôt conclu, & pour le sceller, elle proposa une partie de souper avec quelques-unes de ses amies.

La partie fut acceptée; elle fut vive & gaie. Le souper fini, il se retira charmé de sa conquête. Parbleu, j'avois bien tort, disoit-il, d'acheter des plaisirs mêlés de trouble & d'inquiétude. Une femme d'un certain rang, quelle qu'elle soit, exige toujours des égards & des ménagemens qui nous sont fort à charge; nous ne pouvons la voir qu'en compagnie, & alors, nous sommes obligés de nous contraindre; ou dans un tête à tête, & quel ennui n'y essuyet-on pas? Tous ces rendez-vous solitaires, toutes ces petites maisons si fort à la mode, sont mortelles pour le plaisir, on ne le trouve que dans cette aimable liberté que j'ai connue aujourd'hui pour la première fois; ce n'est que dans ces assemblées où l'on peut tout dire, que notre esprit s'étend, & que nous goutons les charmes

charmes d'une imagination vive & légère; on s'excite mutuellement, on s'échauffe, on se communique mille plaisirs; mais dans un tête à tête, on s'est bientôt tout dit; la langueur nous saisit, l'ennui vient nous surprendre, l'impatience & le dégoût s'en mêlent, & l'on se quitte souvent avec une aversion mutuelle. Oui, c'en est fait, j'abandonne toutes mes anciennes connoissances, j'ai trouvé ce qu'il me falloit, je le sens aux plaisirs que j'ai goûtés. Amavan avoit raison, je suis né pour être heureux.

Le prétendu bonheur de Chanfi dura cinq ou six mois; à la fin, il sentit le vide de ses plaisirs qui n'occupoient que son esprit, & il crut les ranimer en changeant d'objets. Je suis bien dupe, dit-il, de garder si long-tems la même personne, tandis que je puis avoir successivement tout ce que Pékin a de plus joli. Rien n'est plus ennuyeux que ces liaisons qui durent si long-tems; j'aimerois presque autant être marié avec les femmes du monde que j'ai connues; j'étois du moins excité par les soins que j'étois obligé de leur rendre; mais avec celle

que j'ai prise, j'éprouve une langueur continuelle. Il faut un peu acheter le plaisir, rien ne lui est plus funeste que cette facilité dégoûtante, qui ne nous laisse rien à désirer. Tâchons de le réveiller en me livrant à tous mes goûts; la nouveauté seule peut entretenir sa vivacité. Cette résolution fut aussitôt exécutée que formée, il renvoya sa maîtresse qui en philosophe éclairée, & comptant peu sur les faveurs de la fortune, lui avoit déjà choisi un successeur.

Chaque jour il faisoit de nouvelles connoissances, & formoit de nouvelles parties; chaque jour il inventoit de nouveaux plaisirs, & chaque jour il éprouvoit que les amusements qui en portent le nom, ne sont qu'un ennui déguisé, par lequel on cherche à s'étourdir sur sa situation. Il faisoit de continuels efforts pour se dissimuler la sienne, & pour la changer; mais les moyens qu'il employoit ne servoient qu'à irriter le mal, bien loin de le guérir: enfin il en fit tant qu'il tomba dangereusement malade.

Dans ces circonstances on lui annonça la perte d'un de ses amis, homme de plai-

sirs , qui étoit mort d'épuisement à la fleur de son âge , & avec une fortune immense.

Voilà donc , dit-il , quel est le fruit de ces plaisirs , que j'ai recherché avec tant d'empressement ; ils sont environnés de trouble & d'ennui , ils sont suivis de regrets & de repentir , & ils nous conduisent au tombeau. Je me promets bien , si je reviens de ma maladie , de mieux conserver à l'avenir une santé dont je reconnois à présent tout le prix. Ciel ! quelle est ma destinée ! Dans un âge où l'on ne connoît pas encore les peines , je me trouve accablé de maux , un lent & froid poison va consommer mes plus beaux jours. Puissant Lama ! est ce donc là le bonheur qu'Amavan m'avoit promis ?

Chanli eut tout le tems de faire des réflexions pendant deux mois que dura sa maladie : il se rappella ses premières années , & il ne put s'empêcher de condamner la mémoire de son pere qui avoit si fort négligé son éducation. Je sens bien , disoit-il , que si l'on m'avoit appris à distinguer le bien d'avec ce qui n'en a que l'apparence , je n'aurois pas été trompé

par les faux plaisirs que j'ai recherchés. Je conçois à présent qu'il n'en est de véritables que ceux qui n'entraînent ni remords, ni repentir à leur suite; mais où les trouver, & qui me les fera connoître? Je suis persuadé que les richesses par elles-mêmes ne sauroient nous rendre heureux; puisque mon pere qui étoit un des plus riches particuliers de Pékin, en étoit le plus malheureux; ses biens n'ont servi qu'à lui attirer l'envie & la haine de ses concitoyens: à l'égard des plaisirs, je ne suis que trop convaincu par ma propre expérience qu'ils sont plus nuisibles qu'utiles au bonheur. Cherchons à nous instruire, & tâchons de trouver cette félicité qui m'est tant promise.

Il s'appliqua donc à l'étude. Les douces qu'il y trouva, l'encouragerent; il fit des progrès si rapides qu'il devint dans peu un des plus beaux esprits du royaume. Heureux! si l'envie d'étendre sa réputation ne l'avoit pas porté à se faire connoître par quelque ouvrage d'éclat.

Il choisit le théâtre comme la carrière la plus brillante, & la voie la plus courte. Il s'agissoit de trouver un sujet, & d'en

faire le plan. Cela l'embarraffa long-tems : mais enfin il dit : qu'ai-je à faire de tant m'inquiéter pour une chose dont on se foucie si peu à présent ? Travaillons d'abord , je chercherai un titre quand l'ouvrage sera fait. Il n'appartient qu'aux esprits timides de suivre la route qu'on leur a tracée. Les grands génies savent s'en écarter , & dans le besoin créer d'eux-mêmes la matiere. D'ailleurs il y a un inconvénient à choisir des sujets dans l'histoire ou dans la fable ; il faut les peindre ressemblans & on ne réussit pas toujours ; au lieu que des portraits d'imagination sont toujours assez bien faits ; il ne faut que du stile. Eh bien ! j'en mettrai , écrivons toujours.

Par le moyen de ce sage arrangement la piece fut bientôt faite & jouée. Il avoit eû soin de l'annoncer avant d'y travailler , afin d'exciter la curiosité. Il fallut qu'il fût bien sûr du succès : aussi en eut-elle un prodigieux à la premiere représentation ; tout Pékin qui l'attendoit avec impatience depuis six mois , y courut avec empressement ; on prétend même qu'il y

eut plusieurs personnes étouffées dans la foule, tant la presse étoit grande.

La piece parut enfin, comme un chef-d'œuvre d'un génie supérieur; on la mettoit au-dessus de toutes celles qui avoient été faites, on alloit même jusqu'à dire qu'il étoit impossible de jamais rien faire au-dessus. Quelle gloire! la tête pensa en tourner à Chanfi, & dès qu'il fut de retour chez lui & débarrassé des sots complimens de tous ces fades louangeurs, qui veulent connoître un auteur qu'ils n'ont jamais vû, il s'écria avec transport: j'ai donc enfin trouvé cette félicité après laquelle j'ai tant soupiré. Est-il de plaisirs comparables à celui que j'éprouve aujourd'hui? Je fais le sujet des conversations de tout Pékin, chacun parle de moi, envie mes talens, se trouve flatté de me connoître. Désormais je vais être regardé comme un Dieu; je recevrai partout les distinctions les plus flatteuses; j'étendrai ma gloire dans les siècles futurs: tout l'univers me connoîtra; mon nom sera immortel. Sage Amavan, tu avois bien raison! je suis né pour être heureux.

Chanfi passa la nuit dans cette ivresse ; il attendit avec impatience qu'il fut jour pour aller recueillir le fruit de ses travaux. Il se présenta d'abord chez un Mandarin qui lui avoit toujours témoigné beaucoup d'amitié, & qui lui dit aussitôt qu'il l'aperçut, qu'il avoit vû sa piece, & qu'assurément il y avoit trouvé de belles choses. Je suis fâché, continua-t-il, que vous ne m'ayez pas consulté avant de la donner au public, je vous en aurois empêché ; en général il y a du stile, & quelque beauté de détail ; mais elle manque d'intérêt, & pêche par la conduite. Vous êtes, je le vois, étonné de ma critique. Les applaudissemens qu'on vous a donnés semblent vous répondre de la bonté de votre piece ; ce sont de mauvais garants ; le public se trompe quelquefois, mais il n'est pas dupe long-tems, & si vous m'en croyez, vous retirerez votre pièce dès aujourd'hui. Vous savez que je vous aime, c'est pour cela que je vous parle avec franchise. J'ai vû avec chagrin les égaremens dans lesquels vous vous êtes plongé, parce que j'en prévoyois les suites ; je crains à présent que le titre d'auteur que vous affichez,

ne vous fasse bien des ennemis : vous avez déjà pris un ton suffisant & décisif qui vous a fait tort dans le monde. *On ne passe à un homme d'avoir plus d'esprit que nous, que quand il nous le fait oublier lui-même par ses attentions & ses déférences.* Souvenez-vous que l'esprit & les connoissances ne doivent servir qu'à nous rendre plus aimables, & non pas.... A ces mots Chanfi humilié sort sans dire mot, & dit en lui-même : J'aurois crû cet homme de mes amis, mais je vois bien qu'on ne doit compter sur personne. Continuons nos visites, je trouverai peut-être des gens qui me rendront plus de justice. Il entre chez une jeune dame qui lui avoit fait la veille beaucoup de complimens sur le sujet de sa piece, & il la trouva qui lisoit une brochure nouvelle. Tenez, lui dit-elle, en lui remettant le papier, voilà une critique de votre piece. Chanfi lit. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il apperçut que pour de très-bonnes raisons, on mettoit sa piece fort au-dessous du médiocre ! Mais ce qui l'indigna, c'est qu'il trouva cette critique remplie de personnalités odieuses. Voilà donc, s'écria-t-il, quel est le fruit

des talens. On vous flatte, on vous accueille lorsque vous paroissez ; & quand vous n'y êtes pas, tout le monde vous déchire. Je le vois, l'amour propre m'a séduit ; renonçons à un art dangereux qui fait naître l'envie ; j'aime mieux l'amitié des hommes, que la gloire de passer pour auteur. Oui, sans contredit, j'ai fait une folie, allons la réparer.

Chanski sort & va sur le champ retirer sa piece. Je ferai beaucoup mieux, dit-il, en retournant chez lui, de chercher à m'instruire & à connoître les hommes ; je sens que j'ai besoin de cette connoissance pour régler mes actions à l'avenir.

Le voilà donc livré à l'étude de la morale, mais avec tant d'ardeur, qu'il changea bientôt d'humeur & de caractère ; d'enjoué qu'il étoit, il devint sombre & chagrin, il ne recherchoit que la solitude, & fuyoit la société qu'il avoit tant aimée ; il en vint même au point de la haïr. Eclairé sur ses défauts, méditant une réforme qui étoit impraticable, aspirant à une perfection à laquelle la faiblesse humaine ne peut atteindre, plein d'estime pour lui-même & de mépris

pour les autres, il s'applaudissoit de ses vertus, lorsque sa santé qui s'affoiblissoit chaque jour par les veilles & le travail opiniâtre, l'obligea d'avoir une seconde fois-recours aux médecins.

Quel est donc ce bonheur qu'Amavan m'avoit tant promis, disoit-il ? Il semble que tout ce qui devoit me le procurer, soit la source de tous les maux. Je n'y connois rien ; & si le grand Lama ne m'assiste, je deviendrai bientôt le plus malheureux de tous les hommes.

Cependant son indisposition ne fut pas bien dangereuse ; les médecins lui ordonnerent d'aller à la campagne, de se dissiper & de faire beaucoup d'exercice. Bon ! dit-il, s'il ne faut que cela, ma maladie ne sera pas longue : & en effet il se vit bientôt dans son premier état. Mais à force de fatigues & de dissipation, il tomba dans un épuisement qui fit craindre pour sa vie. Il fallut le réparer ; on lui ordonna de rester tranquille, de voir ses amis, & de faire quatre repas par jour au-lieu d'un seul qu'il faisoit. Cela est fort aisé, dit-il : aussi bien je suis las d'affron-

ter l'intempérie des saisons, & de ne voir que des bêtes, des prés & des bois.

Il prit donc un cuisinier & un maître d'hôtel qui avoit soin de lui avoir tout ce qui se vendoit de plus délicat à Pékin. A cette nouvelle ses amis s'empressèrent à venir lui faire compagnie : il passoit la journée à table avec eux, & n'en sortoit que pour se coucher. Les premiers jours il fut surpris de sentir un mal de tête, & une pésanteur qu'il n'avoit pas coutume d'avoir. Il crut que sa nourriture n'étoit pas suffisante, il fit faire des consommés & des extraits; enfin au bout de six mois de ce régime, il fut surpris d'une attaque d'apoplexie; les médecins lui firent sentir le danger de sa conduite, & l'un d'eux lui donna un livre qu'il venoit de mettre au jour, & qui tendoit à prouver que la plupart de nos maladies ne viennent que d'une nourriture trop forte; il renvoya sur le champ son cuisinier & se mit à la diette.

Il la poussa si loin, qu'il se seroit infailliblement ruiné l'estomac, si l'auteur du livre qu'il avoit si mal interprété, ne lui eût prescrit un juste milieu.

Dès que sa santé fut affermie, il voulut reparoître dans le monde qu'il avoit fui pour y chercher un remède contre l'ennui qui le dévorait. Son premier soin fut d'aller rendre visite au mandarin qui lui avoit parlé avec tant de franchise au sujet de sa piece, & à qui pour lors il rendoit justice sur la droiture de ses intentions.

Il lui fit excuse sur la façon dont il l'avoit quitté; & après l'avoir remercié du sage avis qu'il en avoit reçu, il lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il ne l'avoit vû & lui peignit assez vivement l'état de langueur dans lequel il se trouvoit. Je n'en suis pas surpris, lui dit le mandarin, l'homme est né pour agir & pour s'occuper; & dès qu'il veut fuir le travail, il devient la victime de son indolence. Ces plaisirs que vous avez recherchés avec tant d'empportement sont la récompense du sage, & deviennent la punition du voluptueux.

Croyez-moi, cherchez à vous rendre utile à l'Etat; vous avez de l'esprit, de la pénétration; occupez-vous des affaires, & vous gouterez alors ces plaisirs que

vous avez gâtés par l'abus que vous en avez fait.

Chanfi suivit un si sage conseil , & s'étant fait connoître à la cour de l'Empereur par ses talents pour la négociation , on l'envoya dans une province éloignée pour faire rentrer sous l'obéissance des sujets qui vouloient s'en écarter , & qu'il falloit ramener par la voie de la persuasion. Il s'acquitta de sa commission avec toute l'intelligence qu'on pouvoit en attendre , & revint à la cour très-content de son sort , & persuadé enfin qu'il avoit trouvé le bonheur auquel il aspirait.

L'accueil que l'Empereur lui fit , ne contribua pas peu à le confirmer dans cette idée ; il fut comblé d'éloges , & nommé pour assister au conseil secret.

Un jour qu'il étoit allé faire sa cour au premier ministre à qui il devoit sa place & son crédit , il y rencontra une jeune dame qui venoit solliciter une grace. Son air modeste & noble , sa figure intéressante le frappèrent. Il intercéda pour elle , la reconduisit , & s'informa de sa naissance & de ses facultés.

Il apprit qu'elle étoit fille d'un officier

qui avoit été tué à la dernière campagne, après s'être ruiné au service de l'Empereur ; qu'elle se trouvoit dans l'indigence, & qu'elle demandoit une pension.

Il s'intéressa pour elle avec tant de chaleur que la pension lui fut accordée. Quinchen, c'est le nom de la jeune dame, y fut si sensible, moins pour elle que pour une mere fort âgée avec laquelle elle vivoit, qu'elle chercha toutes les occasions de lui en témoigner sa reconnoissance.

Chansi la voyoit tous les jours avec une satisfaction nouvelle ; il avoit été enchanté de ses graces & de sa beauté ; sa conduite, dont il étoit témoin, gagna son estime ; enfin son esprit acheva de le rendre amoureux.

Il est tems, dit-il, de m'arracher au péril qui me menace ; je sens que bientôt je ne pourrois plus me passer du plaisir de la voir, & si je la voyois plus longtemps, je ferois peut-être la folie de l'épouser. Je conviens qu'elle est aimable, jeune, belle & sage ; je crois qu'elle ne me haït pas, & que je ferois heureux avec elle ; mais ce seroit m'abaisser que

de descendre jusqu'à elle ; un homme comme moi est fait pour prétendre au meilleur parti de la Chine. J'ai du bien , de la faveur , & je puis dans peu parvenir au premier poste de l'Etat. Je ferai alors une alliance qui me fera honneur ; j'aurai des enfans que j'éleverai aux premières dignités de l'empire ; on oubliera ce que mon pere a été pour ne se souvenir que de ce que je suis. L'amour aura beau dire & se plaindre , je l'immole à ma grandeur. Il faut qu'un grand cœur sacrifie ses plaisirs à sa gloire ; c'est la voie du bonheur, je n'en connois point d'autre.

La tête remplie de ces projets de grandeur , il sollicita la place d'un ministre qui venoit de mourir ; on la lui accorda.

Il prit un train convenable à sa nouvelle dignité , ou plutôt à celle à laquelle il aspirait. Il crut qu'en dépensant beaucoup , il en paroîtroit plus digne & se feroit des créatures.

Il s'appliqua aux affaires & acquit en peu de tems beaucoup d'habileté. L'Empereur lui témoigna son contentement par des marques de distinction & même d'amitié.

Quelque flatté qu'il en fût, il disoit quelquefois en lui-même; je suis bien fou de me charger seul d'un ouvrage qui occuperoit dix personnes au moins. A peine ai-je le tems de dormir, de boire & de manger. Il faut pourtant convenir que c'est acheter un peu cher mon crédit & la considération où je suis.

Cependant, l'espérance de devenir premier ministre, le soutint contre ces dégoûts; son protecteur en conçut quelque ombrage; & dans la crainte qu'il ne le supplantât, il chercha à le perdre dans l'esprit de l'Empereur.

Il réussit assez bien, Chanfi fut exilé; mais le premier ministre craignant toujours qu'il ne rentrât en grace, lui suscita un ennemi qui l'accusa d'avoir entretenu une intelligence criminelle avec l'empereur du Japon. On produisit de fausses lettres; quelques personnes auxquelles il avoit refusé des graces, voulurent s'en venger & présenterent des mémoires qui le chargeoient de beaucoup d'autres crimes; & entre autres, d'avoir détourné les fonds de l'Etat qu'on lui avoit confiés; ce qui étoit

visiblement faux , puisque son bien se trouva dissipé ; cependant il se vit condamné à perdre la tête , & ce qui lui restoit fut confisqué au profit de l'Empereur.

Cet arrêt , auquel il ne s'attendoit point , le frappa comme un coup de foudre. Voilà donc , s'écria-t-il , cette grandeur que la fortune sembloit me promettre ! au moment qu'elle me flatte de ses plus douces faveurs , elle me précipite dans l'abîme du malheur. On m'accuse injustement , & je me vois condamné , sans que mes amis prennent ma défense. Est-ce là la récompense du soin que j'ai pris de faire des heureux ? Tout m'abandonne , & je vais périr par un supplice qui ternit ma mémoire. O Amavan , c'est donc ainsi que je dois être heureux !

L'infortuné Chanfi étoit livré aux horreurs d'une mort prochaine , lorsqu'il aperçut , à la lueur d'un pâle flambeau , une personne masquée qui entroit dans sa prison. Tenez , Chanfi , lui dit-on , prenez cette bourse & sauvez-vous ; vous trouverez à la sortie de cette demeure affreuse , une personne qui vous attend

avec deux chevaux ; ne perdez point de tems, & craignez qu'on ne vous surprenne, vous connoîtrez un jour que vos malheurs ne vous ont point enlevé tous vos amis. Généreuse Quinchen, s'écria Chanfi, pourquoi vous dérobez-vous à mes regards ? Pouvez-vous espérer de vous cacher à ma reconnoissance ? Ces accens si flatteurs sont trop bien gravés dans mon ame pour les méconnoître. Eh quel autre que vous pourroit être touché du sort d'un malheureux que les hommes ont condamné, mais qui meurt innocent ! Non, Chanfi, vous ne mourrez point, répondit Quinchen, laissez-moi le soin de votre justification ; mais dérobez-vous pour un tems à vos persécuteurs. Fuyez, vous dis-je, & mettez vos jours en sûreté ; c'est le seul prix que j'exige de votre reconnoissance.

Chanfi résista long-tems aux instances de Quinchen, dans la crainte de l'envelopper dans son malheur ; mais cédant lui-même à l'horreur d'une crainte plus pressante, il s'éloigna avec la vitesse d'un homme qui fuit une mort ignominieuse,

& fut chercher un asyle dans les Etats du Roi de Thibet.

Il erra long-tems le long du desert sablonneux de Gobi, en danger d'y périr de faim & de fatigue ; enfin après bien des craintes & des périls il arriva au Thibet.

Il s'arrêta dans un Village, à quelque milles de la Capitale, pour y délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Que vais-je devenir, dit-il, dans une terre étrangère où je n'ai nul secours à espérer ? N'ai-je donc évité la mort à la Chine, que pour la venir chercher ici ? Car enfin quelles peuvent être mes ressources ? Irois-je offrir mes services au Roi de Thibet ? Mon nom est peut-être parvenu jusqu'à lui ; je puis être utile à ses desseins, mais suis-je en état de paroître devant lui ? Je suis fort & vigoureux, je puis travailler ; mais pourrai-je m'abaisser jusqu'aux fonctions des esclaves, après avoir été Ministre d'un puissant Empereur ? Il me reste la profession des armes ; mais commencer par devenir Soldat pour n'être jamais qu'un Officier subalterne ! Non, périssions plutôt mille fois, que d'avoir des sentimens si bas : aussi bien ne sur-

vivrai-je pas long-tems à ma honte ; mourons , puisqu'il le faut , & paroissions au moins digne d'un meilleur sort. O Amavan, Amavan ! Sont-ce-là les effets de tes promesses ? Encore , disoit-il , si j'avois pu témoigner ma reconnoissance à l'adorable Quinchen , je mourrois content ; mais mourir & passer pour un ingrat , c'est le comble de l'infortune. Et toi qui daignes exposer tes jours pour conserver les miens , toi qui , peut-être , expire en ce moment , généreuse Quinchen , reçois mes derniers vœux , sois sensible aux regrets d'un malheureux , qui ne méritoit pas de te posséder ; j'emporte en mourant le souvenir de tes bienfaits , puisse-tu vivre heureuse !

Chanfi , que ses malheurs n'avoient pas rendu sage , & qu'une vanité ridicule réduisoit au désespoir , se détermina à se laisser mourir de faim , & à attendre tranquillement la mort dans l'endroit où il s'étoit arrêté ; l'accablement de son esprit & la fatigue qu'il avoit essuyée , lui procurerent un doux sommeil.

A peine étoit-il endormi , qu'il entendit une voix céleste , qui lui disoit : Chanfi , Chanfi , réveille-toi , fors de l'abbattement

honteux où tes malheurs t'ont plongé. Viens, suis-moi.

A ces mots, il ouvre les yeux, & aperçoit un de ces esprits de lumière, que l'Eternel a commis pour veiller à la conservation des hommes. Tremblant, il se leve, se prosterne devant lui, & le suit dans un silence respectueux.

Il arrive dans une plaine fort étendue, il voit plusieurs chevaux qui païssoient en liberté dans un pâturage aride, environné de précipices, & d'où l'on ne pouvoit sortir que par une seule issue qu'on appercevoit encore avec peine à travers un champ semé d'épines.

Cet enclos étoit entouré d'une Campagne riante & remplie de fleurs; les chevaux qui la voyoient, faisoient tous leurs efforts pour y pouvoir passer.

Chansî en vit périr plusieurs qui n'avoient pas voulu se laisser conduire, & qui, comptant trop sur leurs forces, s'étoient précipités dans les abymes qu'ils avoient voulu franchir.

Il entre dans l'enclos, & s'approchant d'un cheval qui tendoit le col au foin qu'il lui présentait, il monta dessus, & le con-

duisit heureusement à travers tous les dangers.

Enchanté de la beauté & de la variété des objets qu'il rencontroit à chaque instant, il ne se laissoit point de les admirer, lorsqu'après avoir parcouru un long espace, il se trouva sur une montagne fort élevée, d'où il découvrit au loin une mer immense.

Son cheval fait un faux-pas, se laisse aller à une pente qu'il ne peut surmonter, & quelque effort que Chanfi tente pour le retenir, il l'entraîne dans l'abyme. Alors le guide qu'il avoit suivi, le retint dans ses bras, & lui dit : va trouver le sage Amavan, qui est à Thibet, pour y recueillir une succession ; dis-lui tout ce que tu as vu, & garde-toi d'attenter sur tes jours, ta vie n'est pas à toi, elle est à celui de qui tu l'as reçue.

A ces mots, Chanfi s'éveille & s'écrie que dois-je espérer de tout ce que je viens de voir ? Est-ce un songe ? est-ce une vision ? Allons, quoiqu'il en soit, soumettons-nous à la volonté du puissant Lama, & cherchons Amavan. Je touche

peut-être à l'instant qui va finir mes peines.

Cette aimable enchanteresse qui a la puissance de calmer nos ennuis, & d'adoucir nos maux, l'espérance si nécessaire au bonheur des mortels, se présente à Chanfi avec tous ses charmes il se leve & prend sa route vers Thibet. Il cherche, il s'informe dans toute la Ville si l'on n'y connoissoit pas Amavan : personne ne put lui en donner des nouvelles.

Déjà il commençoit à croire que son rêve n'étoit qu'une illusion, lorsque ce vieillard s'offrit à sa vue. O mon pere, s'écria-t-il, mes maux sont finis, puisque je vous retrouve ! Ah ! souffrez que je vous témoigne le plaisir que j'ai de vous revoir, & ma reconnoissance pour des bienfaits dont je conserverai toujours le souvenir. Plût au grand Lama que j'eusse été plus long-tems à portée de profiter de vos sages conseils, je ne serois pas à présent réduit dans l'état où vous me voyez !

Après ces premiers transports de joie, Chanfi lui raconta ses malheurs, son songe & l'ordre qu'il avoit reçu d'aller le trou-

ver. Amavan l'embrassa à son tour , & lui dit : béni-soit , mon fils , l'Etre suprême qui vous a adressé à moi ; je lui rends grâce de m'avoir procuré la satisfaction de contribuer au bonheur qu'il vous a destiné ; vous touchez au moment d'en jouir ; mais vous devez avant expier les égaremens de votre jeunesse. *Chaque vice a sa punition ici bas , comme chaque vertu y a sa récompense.* Défiez-vous de vous-même ; votre vivacité vous a entraîné d'un excès vers un autre ; & *tout excès est un vice.* Vous avez rejeté les conseils de vos amis & de ceux qui pouvoient vous instruire , pour vous livrer au penchant de votre âge ; vous voyez quel en est le fruit. Apprenez enfin que la jeunesse a besoin de guide , & qu'ainsi que ce champ que vous avez vu , elle est environnée de précipices.

Mon pere , lui répondit Chanfi , permettez-moi de vous faire quelques objections : ce que vous me dites est si nouveau pour moi , que vous ne devez pas être surpris que je ne l'entende pas d'abord ; je ne cherche qu'à m'instruire & à détruire les doutes qui obscurcissent :

sent mon esprit. Je suis comme un voyageur errant dans les ténèbres, & qui cherche en vain la route qu'il doit tenir.

Vous m'avez dit que le vice avoit sa punition, comme la vertu sa récompense. Pourquoi donc voit-on tous les jours tant de méchans comblés des faveurs de la fortune, tandis que la vertu persécutée & gémissante, est condamnée à languir dans l'obscurité?

Vous croyez donc, mon fils, répliqua Amavan, que ces méchans sont heureux? Ah! si vous pouviez lire au fond de leur cœur, vous les verriez déchirés par les remords & par la crainte des châtimens; c'est en vain qu'ils font gloire de braver la Divinité, s'ils pouvoient s'affranchir de la terreur qu'elle inspire au crime, ils craindroient du moins les hommes; ils savent qu'ils punissent les forfaits, & que leur haine est le prix des noirs, comme le mépris est celui du vice. Voyez au contraire quel est le sort de la vertu; rien ne peut troubler la paix inaltérable dont elle jouit; & comme elle est sans remords, elle est sans inquiétude & sans chagrin. Contente du

rang où le ciel l'a placée, elle en suit sans peine tous les devoirs; & c'est à quoi, mon fils, vous devez vous appliquer désormais. Vous vous êtes attiré par votre ambition les malheurs qui vous assiegent; méritez par votre constance à les supporter, que le grand Lama vous aide à les surmonter, & à faire connoître votre innocence. Vous avez de l'esprit & des talens. Sachez en faire usage & défaites-vous de cette mauvaise honte qui vous a retenu. Il n'est jamais honteux de réparer par le travail, les malheurs de la fortune; les gens vertueux vous en estimeront davantage, & vous ne devez pas vous inquiéter de ce qu'en penseront les autres. *Le sage se met au-dessus des jugemens d'une multitude insensée; & ne fait cas que des suffrages de la vertu.*

Chanfi pénétré des discours de ce vénérable vieillard, se soumit à sa destinée & songea sérieusement aux moyens de la rendre plus supportable. J'ai, dit-il, assez de connoissance pour enseigner les belles lettres & la morale. Cette occupation me sera aussi utile que profitable, car je m'entre-

tiendrai dans des principes que j'ai intérêt plus que jamais de mettre en pratique.

Cette résolution prise, il fait annoncer dans Thibet, qu'un étranger instruit dans les lettres & dans la sagesse des Chinois, venoit s'y établir pour y enseigner les humanités & la philosophie.

Il attendit deux ou trois mois sans voir paroître aucun écolier; mais dans la crainte d'être à charge à Amavan qui l'avoit retiré chez lui, il dit : ces gens-ci n'aiment point la morale; voyons si la danse sera plus de leur goût. Il annonce au public ce nouveau talent, & chacun s'empresse à venir recevoir ses leçons. Eh! quoi, s'écria-t-il, les hommes sont donc par-tout les mêmes; égale indifférence pour ce qu'il leur importe de savoir, égale ardeur pour ce qu'ils devroient ignorer. Mais, ajouta-t-il, ne suis-je pas coupable de leur enseigner un art qui n'est propre qu'à exciter les passions? Consultons le sage Amavan, sa réponse réglera ce que je dois faire.

A l'instant, il va proposer ses doutes; Amavan lui répond : ô mon fils, serez-

vous toujours le jouet du fanatisme & de l'erreur? Vous avez vécu long-tems dans un condamnable oubli de la Divinité, & depuis quelque tems, je vous vois animé d'un zèle outré qui m'afflige; la religion ne demande pas que pour soutenir les intérêts, vous manquiez à ce qu'elle prescrit de plus essentiel, *l'amour de vos freres*. C'est par la persuasion que nous pouvons gagner les cœurs, & l'on ne peut persuader que par des actions remplies d'humanité & des paroles affectueuses. Souvenez-vous toujours que *les hommes sont plus foibles que méchans, & qu'à ce titre ils méritent plus de compassion que de haine*. A l'égard du scrupule que vous m'avez proposé, croyez-moi, mon fils, les talens ne sont nuisibles que par le mauvais usage qu'on en fait, ils sont à la société ce que le soleil est à la nature qu'il vivifie. Nous en avons besoin pour adoucir nos peines & pour réparer les fatigues de l'esprit par le plaisir si nécessaire à l'homme.

O mon pere! s'écria Chanfi, vos paroles ont un charme qui m'attache; continuez à éclairer mon esprit, & com-

mencez par m'apprendre quelles sont les sciences les plus utiles à notre félicité.

Je consens , mon fils , dit Amanan , à vous communiquer ce que je pense des sciences ; la longue expérience que j'ai , m'a donné occasion de faire bien des réflexions sur ce sujet , & tout bien considéré , j'en ai reconnu la vanité.

J'ai vu que la plupart des personnes qui se sont consacrées à l'étude , & surtout à celle des sciences , ont passé leur vie misérablement. On contracte dans cette habitude un esprit sombre & sauvage , qui éloigne de la société pour laquelle nous sommes nés ; on veut pénétrer dans les secrets de la Divinité & après bien des efforts inutiles , on est persuadé que nous ne pouvons les comprendre. Est-ce la peine de se priver des douceurs de la vie , de renoncer aux plaisirs & de se ruiner la santé ? Mais entrons dans un plus grand détail , vous connoîtrez mieux les dangers de ce peu de connoissances que l'orgueil des hommes a nommées sciences.

A quoi sert la théologie ? à nous pro-

mener d'erreurs en erreurs, à détruire par des doutes, les sentimens que la piété nous inspire. C'est elle qui fait tous les jours tant d'athées; c'est elle qui fait naître tant de sectes qui cherchent continuellement à se détruire l'une & l'autre; c'est elle enfin qui est la source du fanatisme, de la superstition & de tous les désordres inconnus dont nos bronzes seuls nous ont donné l'exemple. Elle nous inspire l'esprit de dispute si contraire à la vérité; car si les hommes vouloient s'entendre, ils se trouveroient très-souvent d'accord lorsqu'ils s'opiniâtrent à disputer sur des mots. Je vois que nous avons à peu près les mêmes idées sur tout ce qui regarde la Divinité; nous reconnoissons tous un Etre suprême, quelque soit le nom qu'on lui donne. Nous convenons assez souvent que nous lui devons un culte; mais nous sommes partagés sur l'espece du culte qui lui est le plus agréable. Il en est sans doute un qui par la pureté de sa morale mérite notre préférence. Heureux celui qui l'embrasse, qui dans la simplicité de son cœur,

croit fermement tout ce qu'il lui prescrit , fait tout ce qu'il lui commande & qui cherche à déraciner les vices & à pratiquer les vertus.

Passons à la philosophie : la logique nous apprend l'art de penser & de raisonner ; mais par sa méthode, elle étouffe l'enjouement & la vivacité de l'esprit. Les préceptes de la métaphysique sont si abstraits & si incertains , qu'après un long examen on est obligé de convenir qu'on n'est sûr d'aucun principe. A l'égard de la physique , elle est fondée sur des hypothèses ou sur des expériences ; celle qui n'est appuyée que sur des suppositions , nous conduit infailliblement à l'erreur ; l'autre nous aide souvent à découvrir la vérité.

Les mathématiques ont aussi leur avantage ; mais cette science qui est la seule qu'on puisse appeller de ce nom , est plus utile aux hommes qu'à l'homme même ; la seule qui lui soit nécessaire est la connoissance de soi même ; elle renferme l'anatomie , la médecine & la morale. L'anatomie nous apprend à connoître la structure de nos corps qui ont un rapport

si intime avec les opérations de l'ame. La médecine nous enseigne à guérir les maladies qui nous affligent, & la morale nous fait connoître la nature & l'étendue de nos devoirs.

Voilà, mon fils, ce qui doit faire l'objet de votre étude; mais aussi souvenez-vous que *l'homme n'est pas né pour la contemplation, & qu'une seule action qui peut être utile à nos semblables, vaut cent fois mieux que les plus belles reflexions de la plus longue vie.*

Il semble qu'il étoit de la destinée de Chanfi d'être un modele achevé de tous les excès auxquels les hommes peuvent se porter; à peine fut-il corrigé du faux zele de la religion, que la crainte d'éprouver une seconde fois les besoins de l'indigence l'entraîna dans l'avarice.

Dans les derniers tems qu'il occupa le ministère, il avoit dissipé une fortune immense avec une prodigalité sans exemple. Les malheurs qui lui étoient arrivés quelque tems après, lui avoient fait sentir de quel secours sont les richesses.

Depuis, la réputation de ses talents s'étant répandue dans Thibet, il amassa

beaucoup d'argent en peu de tems, & dit : Je vois bien qu'il ne faut jamais compter sur la fortune; j'ai dépensé la meilleure partie de mes richesses dans l'espérance de parvenir aux dignités, elles m'ont échappé avec le reste de mes biens. Je pourrai peut-être un jour y rentrer; mais cela étant incertain, je dois ménager les secours que le ciel m'envoie. Je gagne par an dix mille francs, il faut si peu de chose à l'homme pour vivre, qu'en me ménageant, je puis ne dépenser que cinq cent livres, tant pour ma nourriture que pour mon habillement : par conséquent ce sera neuf mille cinq cent livres que je mettrai de côté tous les ans. Je placeraï cette somme, elle me rapportera quatre cent soixante & quinze livres, ce qui joint au principal que je doublerai l'année prochaine, fera dix neuf mille neuf-cent cinquante livres.

Je suis encore jeune, & par ce moyen je puis en moins de huit ans me voir une fortune de cent mille francs que je placeraï dans les fermes générales; car je conçois que c'est le seul moyen de faire fortune.

Je fais qu'il n'est pas facile d'y entrer ; mais je suis à portée de me faire des amis & des protections, & avec de la faveur on parvient à tout. Commençons donc par réformer ma dépense, & bientôt je serai plus heureux que je n'ai jamais été. Amavan a bien raison, on fait soi-même sa bonne ou sa mauvaise fortune ; la conduite seule en décide.

Chanfi en conséquence de ce beau raisonnement renvoya un laquais qu'il avoit pris ; vendit une chaise dont il avoit besoin, se logea à un cinquieme, & se priva des choses les plus nécessaires à la vie.

On a pu remarquer que lorsqu'il avoit quelque sottise à faire, il ne consultoit personne ; mais dès qu'il en voyoit les suites funestes, il cherchoit à les réparer, & toujours par quelque sottise nouvelle.

Amavan ne tarda pas à s'appercevoir de cette dernière ; il fut trouver Chanfi & lui dit : pourquoi, mon cher fils, faites-vous quelque chose sans me consulter ? est-ce que vous n'auriez plus de confiance en moi ? ou croyez-vous pouvoir vous passer de mes conseils ? Je souhaiterois

que cela pût être ; mais je vois que vous avez besoin de guide plus que jamais. Vous avez été prodigue, vous devenez avare. Vous vous privez des choses les plus nécessaires, & vous vivez misérablement pour amasser des richesses ; & à quoi donc voulez-vous les faire servir ? vous vous défiez de la fortune, & vous voulez vous mettre à l'abri de ses revers. Ce motif est sage : mais devez-vous pour un avenir incertain que vous voulez rendre agréable, rendre votre sort présent malheureux ? Ménagez, j'y consens, des ressources pour une calamité : mais jouissez aujourd'hui du fruit de vos travaux : cherchez à vous faire des amis, c'est un bien préférable aux dons de la fortune, & sans lequel il est difficile, d'être heureux. J'ai fini mes affaires dans ce pays-ci ; & je m'en retourne à Pékin. C'est à regret que je vous laisse sans conseils & sans appui ; mais c'est pour vous mieux servir : espérez tout de mon zèle, & en quelque état que vous vous trouviez, *reglez toujours votre conduite sur les devoirs qu'il exige, & soumettez-vous sans murmure à votre destinée.*

Je crois qu'Amavan a raison, dit Chanfi en lui même, rien n'est plus triste que la vie que je menois; c'est sur-tout depuis qu'il est parti que je sens le besoin que l'homme a d'un ami à qui il puisse confier ses plaisirs & ses peines, & qui lui communique également sa joie & ses pensées. Cette confiance mutuelle nous procure mille charmes qu'on chercheroit envain dans la société de ces gens à la mode qui se livrent à vous sans vous aimer & sans vous connoître, & qui ne vous recherchent que parce que vous êtes utile à leurs plaisirs. C'est par les sentimens & non pas par ce goût frivole qu'il faut se lier; c'est cette estime qui m'attache à Amavan qui doit être le fondement d'une solide amitié; je connois un Mage qui m'a toujours prévenu par des attentions extraordinaires. J'ai négligé d'y répondre, parce que Amavan me suffisoit; mais à présent que j'en suis éloigné, & que je ne le reverrai peut-être jamais, je crois que je ferai bien de le rechercher à mon tour.

A peine achevoit-il ces mots que le Mage entra, Chanfi courut l'embrasser.

& lui fit un accueil si caressant que le Mage ne savoit à quoi l'attribuer après la froideur qu'il lui avoit vûe; cependant comme il avoit ses vûes, il répondit avec le même empressement aux avances qu'il lui fit. Chanfi l'invita à dîner. Le Mage y resta. Ils parlèrent d'amitié en gens qui en connoissoient tous les devoirs, & qui vouloient les remplir; & ils se jurèrent un attachement inviolable.

L'empressement de Chanfi pour le Mage fut remarqué par plusieurs personnes qui aimoient Chanfi. Elles l'avertirent que le Mage étoit un fripon qui jouoit le rôle d'honnête homme, & qui affectoit des vertus qu'il n'avoit pas, pour lui tenir lieu des talents qui lui manquoient.

Chanfi étoit déjà si prévenu en sa faveur, que sans vouloir chercher à s'éclaircir, il regarda tous ces donneurs d'avis comme des calomniateurs qui en vouloient au Mage, ou qui auroient souhaité prendre sa place; & comme ils revenoient souvent à la charge, il leur dit qu'il les prioit sérieusement de ménager en sa présence un honnête homme qu'il avoit pour son ami, qui méritoit de l'être; &

qu'enfin il prendroit son parti contre tous ceux qui l'accuseroient injustement. Il eut même l'indiscrétion d'apprendre au Mage tout ce qu'on lui avoit dit contre lui, & la façon avec laquelle il avoit reçu ces calomnies.

Le Mage jugea par cette confidence qu'il falloit promptement profiter de l'occasion, que Chanfi à la fin ouvriroit les yeux, & qu'il ne pouvoit l'abuser plus long-tems. Cependant il laissa passer quelques jours pour donner le tems à ses soupçons de s'affoiblir, & l'obséda de façon qu'il ne put rien apprendre qui déconcertât le coup qu'il méditoit.

Quand il vit Chanfi dans une sécurité parfaite, il lui parla d'une jolie maison qu'il vouloit acheter, afin qu'ils pussent demeurer tous deux ensemble, il l'engagea à l'aller voir. Chanfi la trouva fort à son gré & le pressa de l'acheter. Le Mage lui dit qu'il falloit attendre encore quelque tems, parce qu'il attendoit de Perse une remise de quinze mille francs qui lui manquoit alors. Chanfi les lui offrit; le Mage se fit prier longtems, & enfin les accepta.

Le lendemain, il ne reparut point. Chanfi eut quelques soupçons auxquels il n'osa se livrer ; mais ayant laissé passer quelques jours sans le voir & sans en avoir de nouvelles, il alla à sa demeure, d'où il apprit que son vertueux ami étoit parti sans payer.

Voilà qui est fini, s'écria Chanfi après les premiers transports de son emportement, tous les hommes sont des monstres, & je ne veux plus désormais avoir de liaisons avec eux ; il m'en coûte quinze mille francs que j'avois amassé avec beaucoup de peine pour apprendre à les connoître. C'est acheter cette connoissance un peu cher. N'importe, je me trouve encore trop heureux d'être détrompé à ce prix.

Il étoit plus commode à Chanfi de mal penser des hommes, que d'avouer qu'il s'étoit trompé dans le choix d'un ami. Son penchant aux excès opposés lui fit former le beau projet de s'en faire haïr. Dumoins, dit-il, ils ne me chercheront pas, & je ne serai plus la dupe de leur hypocrisie.

Cependant il continuoît toujours à apprendre à danser. Un jour qu'il étoit

chez un de ses écoliers, il y trouva un étranger qui parla avec assez peu de ménagement du roi de Thibet. Un homme qui lui étoit attaché, prit sa défense avec chaleur, & alla rapporter au ministre les discours imprudens de l'étranger.

On le fit mettre en prison; & comme Chanfi étoit présent & n'avoit rien dit, on le fit arrêter aussi. Heureusement pour lui, il montrait à danser à une jeune beauté qui obtint sa liberté.

Eh quoi donc, dit-il, dans ce pays-ci, on met en prison non-seulement les personnes qui parlent mal du roi, mais encore celles qui n'en disent rien ! Oh, arbleu une autre fois, je n'y serai plus attrapé ; malheur à ceux qui en parleront devant moi.

Quelques jours après cette aventure qu'il n'avoit pas encore oubliée, il rencontra dans la même maison où elle étoit arrivée, une personne qui disoit que le Roi avoit une indisposition qu'il avoit gagnée pour s'être trop échauffé, que depuis quelques jours il n'avoit pas été à la garde-robe, & que s'il continuoit avec la même ardeur des exercices aussi

violents que ceux qu'il faisoit, il se ruineroit infailliblement la santé, & s'exposeroit à avoir des maladies dangereuses. Oui, dit-il, un tel publie que le Roi ne va pas à la garderobe! eh bien, tout à l'heure son ministre le saura.

Sur le champ, il va le trouver, & lui raconte ce qu'il a entendu. Le ministre le renvoie une seconde fois en prison, pour lui apprendre à se moquer d'un homme comme lui.

Comment donc faire, dît Chanfi! je n'y conçois rien; si je ne dis mot, on me met en prison, si je parle, on m'y met encore; je crois en vérité, que tout cela me fera devenir fou, si le grand Lama n'y met ordre.

Dans ces circonstances, il reçut une lettre d'Amavan, qui lui marquoit que le premier ministre de l'Empereur, touché du repentir d'avoir causé sa perte, avoit avoué en mourant, qu'il n'étoit point coupable; que l'Empereur l'avoit rétabli dans ses biens; qu'il avoit déclaré son innocence, & qu'il avoit fait punir ses accusateurs. Puissant Lama! s'écria-t-il, tu me fais donc triompher de mes

ennemis; je puis retourner aux lieux de ma naissance ; je reverrai l'aimable Quinchen; allons lui présenter mon cœur & ma main. Que ne puis-je lui offrir la même fortune que j'avois, lorsque je la vis pour la première fois, ou plutôt pourquoi n'eus-je pas alors les mêmes idées que j'ai aujourd'hui! je me serois épargné bien des chagrins.

Chanfi qui étoit extrême dans ses succès comme dans ses revers, n'eut point de repos qu'il ne fût arrivé; il alla nuit & jour avec tant de diligence, que succombant enfin à la fatigue, il tomba malade en route. Tout autre du moins auroit attendu qu'il fût rétabli pour continuer son voyage; mais il étoit trop impatient. Il se fit donc conduire dans une litière & arriva à Pékin à moitié mort de faim & de lassitude.

Il se fit porter chez *Amavan* qui eut peine à le reconnoître dans cet état. Eh, mon fils, dit-il, lorsqu'il le vit un peu rétabli, n'apprendrez-vous jamais à connoître la modération si nécessaire au bonheur de l'homme? Vous vous laissez abattre par l'adversité, & les succès vous

font tourner la tête. Souvenez-vous que *c'est dans l'égalité d'ame que consiste la sagesse*. Eh monj pere! s'écria-t-il à son tour, je ne suis point en état d'écouter vos conseils, apprenez moi seulement des nouvelles de *Quinchen*; dites moi si elle vit encore, afin que j'aille me jeter à ses pieds; je mourrai content si je puis lui témoigner ma reconnoissance.

Amavan qui vouloit l'engager d'attendre encore quelques jours, afin qu'il fût plus en état de sortir, lui dit que son empressement étoit louable, mais que *Quinchen* étoit à la campagne & devoit arriver incessamment, qu'il auroit soin d'envoyer exactement tous les jours chez elle, & qu'il l'avertiroit dès qu'elle seroit arrivée.

Par ce moyen, il calma un peu ses esprits, & aussi-tôt qu'il jugea qu'il n'y avoit plus de danger en le laissant sortir, il lui dit qu'elle étoit de retour. Chanfi vola chez elle, & après les premiers transports de sa reconnoissance, il lui offrit sa fortune & sa main.

Quinchen qui ne vouloit la tenir que de l'amour, & qui croyoit que la re-

connoissance seule lui avoit inspiré ses transports, lui dit qu'il ne falloit pas presser une affaire de cette importance, & qu'il devoit avant consulter son cœur.

Il crut que cette réponse étoit une honnête défaite, & qu'il ne devoit plus songer à elle ; son amour ressentit vivement ce prétendu refus ; mais il voulut dérober son trouble à Quinchen, & n'étant pas maître de ses mouvemens, il sortit pour les cacher, & pour démêler ce qui se passoit dans son cœur.

O cher Amavan ! s'écria-t-il en entrant, je suis perdu ; Quinchen ne m'aime pas ; elle a refusé ma main ; c'est la reconnaissance seule qui lui a fait entreprendre ma délivrance. Est-il un sort comparable au mien ? Après avoir épuisé toutes les infortunes, il faut que j'éprouve encore les horreurs d'un amour méprisé : & vous dites que je suis né pour jouir du bonheur ! O Lama ! Quel est donc le sort des malheureux !

Amavan qui, pendant l'absence de Chanfi, avoit visité plusieurs fois Quinchen, & avoit découvert son amour à travers les motifs de reconnaissance qu'elle

alléguoit, chercha à le rassurer, & lui promit d'aller voir sa maîtresse, pour savoir le sens d'une raison qu'il interprétoit si mal.

Il y alla en effet, lui peignit le désespoir de Chanfi des couleurs les plus fortes, & la pressa de le rendre heureux.

Quinchen déjà inquiète de la façon dont son amant l'avoit quittée, lui avoua qu'elle l'aimoit, & qu'elle ne lui avoit caché l'impression qu'il avoit fait sur elle, qu'afin de découvrir si c'étoit l'amour ou la reconnoissance qui l'avoit engagé à lui offrir sa main; & elle lui dit, que puisqu'il vouloit être le garant de son amour, elle consentoit volontiers à l'épouser.

Il fut impossible d'exprimer quels furent les transports de Chanfi, lorsqu'il apprit cette nouvelle; ils étoient d'autant plus vifs, qu'un instant auparavant il n'avoit plus d'espérance.

Amavan crut qu'il deviendrait fou; il lui représenta qu'il devoit modérer son impatience, & qu'avant de terminer son mariage, il devoit aller trouver l'Empereur, qu'il n'avoit point encore vu, le remercier de lui avoir rendu justice, & lui

demander en même-tems son agrément pour l'alliance qu'il alloit contracter.

Il partit en effet sur-le-champ : l'Empereur le reçut avec bonté, approuva son choix, & lui promit de réparer le tort que ses ennemis lui avoient fait.

Enchanté d'un accueil si favorable, transporté d'amour & rempli des espérances les plus flatteuses, il vole chez Quinchen.

Elle l'attendoit avec une impatience mêlée d'inquiétude; son abord la trouble; une rougeur divine colore son visage : Chanfi tombe à ses pieds.

Ils restent quelques instans sans parler; leurs cœurs trop occupés à sentir, ne peuvent trouver d'expressions pour rendre leur sentiment. Chanfi rompt enfin le silence.

O ma chere Quinchen ! s'écria-t-il, pardonnez mon trouble à l'excès de mon amour; mon cœur peut à peine suffire aux transports de ma joie. Quoi ! Vous m'aimez ; vous m'aimez ! Vous me l'avouez ; vous me pressez dans vos bras ! O Lama, donnez-moi la force de soutenir mon bonheur !

A ces transports succede un nouveau

silence ; Quinchen le rompt à son tour, & se plaint du peu d'empressement qu'il avoit eu de se readre auprès d'elle, après ce qu'il avoit dû apprendre d'Amavan. Chanfi lui raconte ce qu'il vient de faire pour assurer leur bonheur, & les espérances que l'Empereur lui avoit données ; il l'assura qu'il n'y étoit sensible que pour elle, & qu'il ne souhaitoit plus rien, puisqu'il possédoit son cœur.

Le mariage se fit enfin. Ce moment qui sert souvent d'époque aux révolutions de l'amour, ce moment qui lui est quelquefois si funeste, ce moment, dis-je, tant souhaité arriva ; mais bien loin de refroidir les transports de Chanfi, il les augmenta par les sentimens de reconnoissance dont il se sentoit pénétré pour l'aimable objet qui faisoit son bonheur. Que les hommes sont fous, disoit-il en lui-même, de chercher leur félicité dans la dissipation & le tumulte des plaisirs ; c'est dans l'amour seul, c'est dans le cœur de ce qu'on aime, qu'on peut la trouver ; c'est ainsi que devoient s'accomplir les promesses d'Amavan ; c'est ainsi que je devois être heureux.

Chanfi étoit réellement heureux, & l'auroit toujours été, s'il avoit su modérer la violence de sa passion ; mais se livrant trop à l'idée de son bonheur, la crainte de le perdre vint l'empoisonner.

Uniquement occupé de Quinchen, il étoit attentif à tous ses mouvemens & à toutes ses actions. Si elle cessoit un instant de le caresser, il se plaignoit qu'elle ne l'aimoit pas ; si elle disoit un mot à quelqu'un, il croyoit qu'elle avoit du dégoût pour lui : enfin il en vint à un point de jalousie qui troubla son repos. Un jour qu'il étoit sorti pour affaire, il entendit, en rentrant, du bruit dans l'appartement de Quinchen ; il approche, prête l'oreille, & entend ces mots que sa femme prononçoit d'un ton de voix tendre : non, je n'ai point mérité vos reproches, le ciel m'est témoin que je n'ai jamais cessé de vous aimer ; si je n'ai pu vous en donner des témoignages, vous ne devez vous en prendre qu'à Chanfi, dont j'ai voulu ménager la jalousie. La perfide ! s'écria Chanfi, elle mourra avec l'indigne objet qui m'a ravi son cœur. A l'instant il s'arme d'un poignard,

gnard, se lance sur la malheureuse Quinchen, & va lui percer le sein, lorsque Amavan, qui le suivoit, lui arrête le bras. Ciel ! s'écria Quinchen en se retournant, c'est Chanfi qui veut ma mort. Frappe, ajoute-t-elle, je suis coupable de t'avoir tant aimé.

Eh quel est donc l'objet de ta fureur ? Ne m'est-il plus permis de voir & d'embrasser ma mère ? Ta mère, reprit Chanfi, que vois-je, & qu'allois-je faire ; ô ciel ! Pardonne, continua-t-il en allant se jeter à ses pieds, pardonne à mon amour, l'emportement affreux où je me suis porté ; je suis un furieux, qui ne mérite pas un cœur tel que le tien : mais je ne puis vivre si tu cesse de m'aimer ; & je meurs à tes pieds si mon repentir ne peut effacer mon offense. Je sens que tu dois me détester ; mais.... Ah ! Chanfi, interrompit Quinchen, mon cœur n'est pas fait pour te haïr ; je t'aurois pardonné quand même j'aurois été la victime de ta fureur ; juge à présent de mes sentimens. Je vois tout ce que j'ai à craindre d'un caractère tel que le tien ; mais je n'appréhende point la mort. Tu m'as blessée, je l'avouerai, dans un endroit plus

sensible ; je sens vivement toute l'horreur de tes soupçons jaloux. Tu ne les mérites pas, reprit Chanfi, puisque tu sens si vivement ; que cette sensibilité m'est chère ! Ah ! si tu pouvois voir à quel point elle m'avilit à mes propres yeux, tu serois touchée de mon repentir, & tu ne craindrois plus ces transports furieux que je déteste. Oui, & je le jure à tes pieds, j'aurai toujours pour toi une estime égale à mon amour.

Amavan qui avoit été témoin de la fureur de Chanfi, en prit occasion de lui remontrer avec douceur, qu'il s'opposoit lui-même à son bonheur, en se livrant trop aveuglément à toutes ses impressions, & *qu'il ne seroit parfaitement heureux que quand il sauroit modérer ses passions. Elles produisent, lui dit-il, toutes les vertus de la société, tant qu'on les contient dans de justes bornes ; mais elles deviennent la source de tous les vices, sitôt qu'on s'abandonne à leur impétuosité.* Deviez-vous, continua t-il, soupçonner la vertu de Quinchen, après ce qu'elle a fait pour vous dans un tems où l'on ne pouvoit lui supposer aucune vue d'inté-

rêt ? A quoi donc vous sert la raison , si vous vous livrez aux premières attaques de la passion ? A quoi vous ont servi vos malheurs ? Vous n'êtes ni plus patient , ni plus modéré. Ah ! mon fils , je crains que vous n'achetiez bien cher ce bonheur auquel vous êtes destiné. Vous n'écoutez pas plus les conseils de l'amitié que ceux de la raison. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous engager à faire des amis. Des amis , reprit vivement Chanfi ! Ah ! ne m'en parlez-plus , j'ai trop appris à les connoître. Là-dessus il lui raconta l'aventure du Mage. Voilà encore , lui dit Amavan , un nouvel excès. Vous jugez de tous les hommes sur un coquin auquel vous vous êtes livré imprudemment. Profitez de cette faute pour être plus circonspect dans le choix de vos amis , & ne vous privez pas d'un des plus doux plaisirs de la vie , des charmes de la société.

Chanfi prit la ferme résolution de mieux profiter à l'avenir des conseils d'Amavan ; & pour commencer à les mettre en usage , il chercha à se composer une société.

Dès qu'il eut annoncé qu'il recevroit

dorénavant compagnie chez lui , la jeune oisive de Pékin s'empressa de s'y faire présenter.

Ce nouveau genre de vie lui plut d'abord : il étoit flatté de voir son choix justifié , par les applaudissemens qu'on donnoit sans cesse à Quinchen : on est charmé d'avoir des témoins de son bonheur ; il voulut les augmenter , & bientôt il les multiplia au point d'en être incommodé.

C'étoit tous les jours de nouveaux amis qui en amenoient d'autres , & qui venoient manger avec lui sans façon. Il n'avoit plus la liberté de parler à Quinchen , qu'il aimoit toujours , mais sans jalousie & d'un amour plus raisonnable.

Il lui proposa de se retirer quelque tems à la campagne , pour se débarrasser de ces importuns. Quinchen qui n'avoit d'autre volonté que la sienne , y consentit volontiers. Ils partirent sans consulter Amavan , & se contenterent de lui marquer les raisons qui les avoient obligés à prendre ce parti , en le priant de venir les joindre le plutôt qu'il pourroit.

Les voilà donc à la campagne , char-

més l'un de l'autre , & enchantés de se voir délivrés de leur bruyante société & du fracas de Pékin. Ils passèrent les deux premiers mois avec une égale satisfaction ; mais insensiblement Chanfi qui étoit moins accoutumé à la solitude , & que son caractère bouillant portoit à l'action , s'aperçut qu'il manquoit quelque chose à son bonheur ; cependant ne pouvant se plaindre de Quinchen qui lui témoignoit toujours la même tendresse , & ne soupçonnant pas la cause de son ennui secret , il voulut quelque tems se dissimuler sa situation.

Quinchen qui étoit éclairée par son amour , s'aperçut des efforts que Chanfi faisoit pour montrer sa gaité ordinaire ; elle crut que cela venoit de quelque mécontentement qu'il avoit contre elle , & , dans cette idée , elle redoubla d'empressement & de caresses.

Cet expédient qui , en toute autre occasion , auroit réussi sur un cœur aussi sensible que celui de Chanfi , ne servit qu'à lui faire sentir plus vivement le changement qui s'étoit fait en lui.

Ces caresses , autrefois si chères , lui

devenoient importunes; il sentoit un froid mortel qui l'empêchoit d'y répondre, & qui le trahissoit malgré lui.

Quinchen crut avoir perdu le cœur de son mari, & contente *de gémir dans le silence*, elle voulut lui cacher sa douleur; elle prit même un air plus sérieux, & des manieres plus réservées, dans la crainte de lui être à charge par les témoignages de sa tendresse.

Les cœurs qui sont faits pour s'aimer, ont un langage à part, qui n'a pas besoin du secours de la parole: un geste, un regard, la moindre action, le silence même, tout a un caractère distinctif, qui n'échappe pas à son intelligence.

Chanfi comprit facilement la cause de la tristesse de Quinchen; il lui fut gré de lui avoir épargné le chagrin de ne pouvoir répondre à ses caresses, & il sentit combien il lui devoit de reconnoissance; mais ce motif qui augmentoit son estime, n'étoit pas assez puissant pour réveiller son amour.

Il se trouvoit dans la situation la plus violente qu'il se fût jamais trouvé, lorsqu'Amavan vint le voir à sa campagne.

O mon pere ! s'écria-t-il, aussi-tôt qu'il l'apperçut, venez me tirer de l'état horrible où je suis : je ne conçois rien à ma situation : j'éprouve depuis deux ou trois mois un ennui mortel que rien ne peut vaincre. Ma femme n'est plus pour moi cette Quinchen qui me tenoit lieu de tout : je l'estime plus que jamais ; je la préfère à toutes les femmes ; je la trouve toujours belle , mais ses charmes ne sont plus que pour mes yeux ; ils ne vont plus jusqu'à mon cœur.

O mon cher fils ! lui répondit *Amavan*, voilà ce que je craignois pour vous , lorsque j'ai appris que vous preniez le parti de venir à cette campagne. Vous voyez l'effet de l'abus du bonheur, il cesse de l'être dès qu'il ne nous coûte plus rien ; retournez à Pékin, sollicitez de l'emploi, travaillez , & vous retrouverez ce bonheur que vous avez perdu , & qu'il faut acheter par des peines. Vous n'évitez jamais un excès que pour donner incontinent dans un autre. Vous vous livrez à Pékin à l'ivresse & au tumulte des plaisirs, & pour vous en délivrer, vous venez vous enfermer ici où vous restez pendant six

mois plongé dans l'inaction & la langueur. Est-ce donc ainsi que vous profitez de mes conseils ?

La connoissance de son état, l'espérance d'en sortir, & la présence d'*Amavan* rendirent un peu de tranquillité à Chanfi ; il le présenta à Quinchen , & dans la crainte de blesser son amour propre en lui déclarant qu'il étoit obligé de retourner à Pékin pour se délivrer de l'ennui dont il étoit accablé, ce qui étoit lui avouer qu'elle ne suffisoit pas à son bonheur, il lui dit qu'il venoit d'apprendre que l'Empereur avoit demandé plusieurs fois à ses amis pourquoi il ne le voyoit pas ; & qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller lui faire sa cour. Quinchen fut la première à le presser de partir sur le champ ; & *Amavan* se joignant à elle pour lui représenter qu'il ne pouvoit pas différer, ils reprirent ensemble la route de Pékin.

Pendant le chemin, Chanfi n'oublia rien pour persuader à Quinchen, qu'il quittoit la campagne à regret ; il exagéroit tant qu'il pouvoit le bonheur qu'il avoit de la posséder ; mais elle n'en crut pas moins qu'il ne l'aimoit plus, & qu'elle

ne devoit les efforts qu'il faisoit pour le lui cacher qu'à un reste d'estime & d'amitié qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir encore pour elle.

Cette idée la plongea dans une rêverie dont elle ne fut pas maîtresse, & lui donna aux yeux de Chanfi un air attendri & touchant qu'il ne lui avoit point encore vû.

Sa tendresse en prit de nouvelles forces, & intérieurement pénétré des chagrins qu'il lui caufoit, il lui fit voir une inquiétude & des transports si vrais, qu'il dissipa sa tristesse.

Le lendemain Chanfi fut au lever de l'Empereur à qui dans le moment on vint apporter la nouvelle de la mort du gouvernement de Fokien. Sa Majesté le nomma sur le champ pour le remplacer, & lui donna ordre de se rendre aussitôt dans son gouvernement.

Il fut d'abord flatté de cette marque d'honneur ; mais lorsqu'il considéra qu'il falloit s'éloigner de Quinchen qui ne pourroit pas le suivre à la veille d'accoucher, il fut tenté d'aller remercier l'Empereur. *Amiavan* l'en détourna, en lui faisant

sentir que c'étoit exposer sa fortune que de refuser une pareille grace qui faisoit l'objet de l'ambition de la plupart des courtisans.

Il s'en revint donc chez lui très-embarrassé de savoir comment il annonçeroit cette nouvelle à Quinchen. *Amavan* s'en chargea, & prit sur lui le soin de la faire rester à Pékin.

Cependant malgré ses raisons il eut beaucoup de peine à la déterminer. Quinchen fermoit les yeux sur les dangers d'un long voyage, & ne voyoit que le chagrin d'être éloignée d'un mari qu'elle aimoit uniquement.

Il fallut enfin se séparer. *Amavan* qui regardoit Chanfi comme son fils, voulut l'accompagner. Chanfi s'y opposa quelque tems pour le laisser auprès de Quinchen : mais sentant le besoin qu'il avoit de ses conseils dans le poste qu'il avoit à remplir, il y consentit enfin, & ils partirent.

Pendant le voyage, *Amavan* entretint Chanfi des devoirs de son nouvel état. Vous allez, lui dit-il, entrer dans une carrière brillante, mais environnée d'é-

cueils. L'empereur vous a confié tous ses droits, craignez d'abuser de son autorité. *Soyez en garde contre la soif des richesses, c'est la source des plus grands crimes. Ne vous laissez pas séduire à l'attrait des plaisirs, ils dégradent l'homme. Fermez l'oreille à la brigue & aux louanges, elles sont l'écueil le plus dangereux de la vertu. Que la justice soit le guide de votre conduite, & la bonté l'ame de toutes vos actions. Songez qu'il n'est doux de commander aux hommes qu'autant qu'on peut les rendre heureux.* Quelle satisfaction en effet de se voir au sein de sa patrie, estimé, chéri, respecté; de trouver dans chaque citoyen un ami, un parent, un frere; de pouvoir dire tous les jours : je puis faire un heureux & gagner un cœur; je puis adoucir les peines des infortunés & récompenser le mérite & la vertu ! c'est-là le plaisir des Dieux; ce doit être l'objet de vos travaux, & non pas l'ambition d'acquérir des honneurs & des dignités. *La vertu est assez belle, assez satisfaisante, pour n'avoir pas besoin de récompense, elle se suffit à elle-même.*

O mon pere ! répondit Chanfi, vous

versez dans mon ame la douceur & la paix; que les hommes feroient heureux s'ils pensoient tous comme vous ! uniquement occupés à se prévenir les uns les autres, ils ne formeroient plus qu'un même peuple, qu'une même famille, & ils jouiroient des doux fruits de l'amitié, l'oubli des maux, & le partage des plaisirs. Je sens que vous rendez le calme à mon ame agitée, & qu'il ne manque à mon bonheur que la satisfaction d'être avec Quinchen. Quinchen, reprit *Amavan*, mérite vos soins & votre tendresse; mais souvenez-vous que vous vous devez à l'Etat & à la société, & que vous n'êtes pas né pour la seule Quinchen.

Cependant ils arrivent à Fokien capitale de la Province, ils la trouvent entourée de soldats. Ils s'informent, & ils apprennent que le gouverneur de Quantum, qui avoit secoué l'obéissance qu'il devoit à l'Empereur, vouloit s'emparer de Fokien pour l'ajouter à ses Etats qu'il traitoit en tyran.

Chanfi pénétré des conseils qu'*Amavan* venoit de lui donner, lui dit : retournons, mon cher *Amavan*, puisque le ciel s'oppose à mes desseins. Irai-je exposer la

vie de tant de personnes pour soutenir des droits que j'abandonne volontiers, dès qu'il faut les sceller du sang de mes concitoyens ? D'ailleurs, quand je le voudrois, de quelle façon pourrois-je me défendre, moi qui n'ai jamais fait le métier de la guerre ? où irai-je chercher du secours ? pourrai-je entrer dans une ville qui est environnée d'ennemis ? non, je dois plutôt renoncer à mes prétentions. Vous devez, lui répondit Amavan, veiller au salut des sujets qui vous sont confiés ; vous devez les arracher à la tyrannie qui les menace ; vous devez soutenir les droits de l'Empereur & non pas les vôtres. *La guerre est un mal qui devient souvent nécessaire, pour en empêcher un plus grand.* Vous ignorez, dites-vous, l'art d'attaquer & de défendre ; un homme vraiment courageux n'en a pas besoin pour lui ; s'il ne fait commander, il s'abandonne à la conduite d'un conseil éclairé, & d'un général qui a de l'expérience : à l'égard des secours qui vous manquent, ne pouvez-vous pas aller implorer ceux du gouverneur de *Kramfi* ; c'est un fidele sujet qui vous aidera à faire rentrer dans le devoir un sujet rebelle. Commencez par écrire au

commandant de Fokien ; marquez-lui le pouvoir que l'Empereur vous a remis, & les efforts que vous allez tenter pour punir un injuste agresseur ; ordonnez-lui de se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; & du reste reposez-vous du succès de votre entreprise sur la justice de votre cause.

Chanfi se conforma en tout aux conseils d'*Amavan* ; il écrivit au Commandant de Fokien ; lui fit tenir sa lettre par un paysan qui connoissoit un passage souterrain qui conduisoit à la ville, & alla trouver le Gouverneur de Kramfi.

Amavan ne s'étoit pas trompé : dès qu'il eût vû les lettres de l'Empereur, il fit rassembler ses troupes & les confia à Chanfi sous la conduite d'un capitaine expérimenté.

Chanfi arrive en présence des ennemis ; il fait secrètement avertir le commandant de la ville, de le favoriser par une sortie, dès qu'il auroit engagé l'action, & donna le signal du combat.

Les ennemis surpris, délibèrent sur le parti qu'ils doivent prendre ; ils se rassemblent en ordre de bataille, & de crainte de surprise, ils font face du côté de Chanfi & du côté des assiégés.

Le combat s'engage avec fureur, les assiégeans sont pressés de tous côtés, & se défendent avec vigueur. Chanfi qui ne consulte que l'ardeur qui l'anime, s'enfonce dans les rangs, & cherche partout le gouverneur de Quantum. Vingt fois il est environné & prêt à succomber sous le nombre des ennemis, & vingt fois il se débarrasse du péril par des prodiges de valeur; enfin il rencontre celui qu'il cherche, il s'élance sur lui; son ennemi se défend avec courage, & le blesse le premier. Chanfi redouble ses efforts, le presse & lui porte un coup mortel.

Le gouverneur de Quantum laisse tomber ses armes, lui demande grace, chancelle & tombe mort à ses pieds. Aussitôt, l'armée ennemie sonne la retraite, se replie & se retire en bon ordre.

Chanfi content de sa victoire, leur laisse la liberté de retourner dans leur province, & entre triomphant dans Fokien.

Vous voyez, lui dit *Amavan*, quelle est la récompense des traîtres; le gouverneur de Quantum n'a que ce qu'il mérite; mais vous devez rendre grace au grand Lama qui s'est servi de votre bras pour en délivrer la terre, & qui

vous a soutenu dans les dangers auxquels vous vous êtes imprudemment exposé ; apprenez une autre fois à ne pas vous livrer si aveuglément à votre ardeur. *Trop de courage devient témérité, la véritable valeur est celle qui connoît le peril, qui s'y expose, mais avec prudence & de façon que l'ardeur de la victoire ne lui fasse pas oublier le soin de sa défense.*

Il y a peut-être des gens qui seront étonnés dans la suite, de voir Chanfi faire les fonctions de gouverneur & d'intendant ; ce ne sera pas les personnes qui connoissent l'histoire de Chine. Mais comme il en est beaucoup qui ne lisent que des romans & des contes de fées ; je veux bien leur apprendre que les gouverneurs de ce pays-là sont à peu près ce que l'on nomme des vices-rois dans celui-ci ; & qu'ils réunissent sous un même titre, les fonctions des deux charges, avec un pouvoir beaucoup plus étendu.

Le premier soin de Chanfi, fut d'examiner en quel état étoient les affaires. Son prédécesseur qui s'étoit laissé gouverner par des maîtresses, les avoit considérable-

ment dérangées. Il se fit rendre un compte exact par tous ceux qui avoient eu part à l'ancien gouvernement. Il répara autant qu'il put le tort qu'on avoit fait à différens particuliers. Il fit élargir ceux qu'on retenoit injustement. Il soulagea les criminels ; enfin il n'épargna rien pour se concilier l'amour du peuple, & lui faire espérer un heureux gouvernement. Aussi réussit-il au-delà de ses espérances. Le peuple qui avoit passé d'une domination violente à un empire aussi doux, sentit plus vivement les obligations qu'il lui avoit, & cherchoit chaque jour à le lui témoigner par de nouvelles fêtes. Qu'il est flatteur, disoit alors Chanfi, de lire dans les transports de tout un peuple, l'amour qu'il a pour nous ! que ces témoignages de reconnoissance me sont chers ! qu'ils augmentent encore le desir que j'ai de rendre ce peuple heureux ! Ah ! si Quinchen pouvoit partager mes plaisirs, ma félicité seroit parfaite.

Chanfi qui ne faisoit jamais rien qu'avec excès, eut tant d'indulgences pour les criminels condamnés au supplice, que bientôt la tranquillité publique en fut troublée.

C'est envain qu'*Amavan* lui remontra que tant de bonté entraînoit des suites fâcheuses ; que dès que le crime étoit sans châtement, l'impunité enhardissoit les plus timides ; qu'il exposoit le salut de chaque citoyen & le sien propre ; que la sûreté publique dépendoit de l'exécution des loix ; & qu'enfin *il étoit aussi important dans un Etat , de punir le vice que de récompenser la vertu.*

Chanfi lui répondoit toujours qu'il ne pouvoit pas se résoudre à user de tant de sévérité envers des hommes qu'il regardoit comme ses freres ; qu'il se souvenoit très-bien de ce qu'il lui avoit dit, plusieurs fois, que les hommes étoient plus foibles que méchans , qu'ils étoient assez punis par leurs remords , sans y ajouter la peine du supplice ; & qu'enfin c'étoit au souverain juge à les condamner sur ces motifs , & non pas sur des actions qu'un instant après ils voudroient n'avoir point faites.

Amavan avoit beau lui représenter qu'une telle façon de penser, qui faisoit honneur à son cœur , étoit dangereuse à pratiquer ; qu'il falloit mieux faire périr un innocent pour le salut de tous , que de l'exposer aux entreprises d'un cou-

pable ; que les hommes ne jugeoient que les actions ; que toutes celles qui troubloient l'harmonie de la société, méritoient la mort ; qu'après l'Etre suprême leur faisoit grace ou justice, selon leurs motifs ou leur repentir ; & qu'enfin si les hommes n'étoient pas retenus par la crainte, ils le seroient encore bien moins lorsqu'ils seroient sûrs de l'impunité.

Chansi lui dit, qu'il vouloit encore essayer quelque tems si la bonté & la clémence ne pourroient pas toucher leur cœur ; & qu'après il les livreroit à la rigueur des loix, s'ils étoient incapables d'être conduits par l'honneur & la raison.

En conséquence de cette résolution, il publia une amnistie générale ; il exposa dans un discours pathétique les raisons qu'il avoit d'en agir ainsi, & les espérances qu'il en avoit conçues pour l'avenir.

Il finissoit par exhorter tout le monde à remplir les devoirs de la société, d'où dépendoit le bonheur de chaque citoyen.

Cette marque de bonté n'eut pas le succès qu'il en avoit attendu ; au contraire, le désordre augmenta à un tel point, qu'il

fut forcé de doubler la garde qui veilloit à la sûreté de la ville.

Il crut par ce moyen, pouvoir contenir les coupables; mais ces misérables ne pouvant exercer à la ville leurs vols & leur brigandage, se répandirent dans la campagne.

Un jour qu'il alloit avec *Amavan* & fort peu de suite, à une de ses maisons qui étoit à deux lieues de *Fokien*, il fut attaqué par une bande de ces coquins qui lui demandèrent la bourse ou la vie; Chanfi n'hésita pas à donner tout ce qu'il avoit pour se retirer de ce mauvais pas; ils le laissèrent aller. Mais ayant appris un instant après, que c'étoit le gouverneur de *Fokien*, ils coururent après lui dans le dessein de le tuer, ne doutant pas qu'il ne les fît arrêter, s'ils le laissoient échapper.

Chanfi qui se vit poursuivi, n'eut que le tems d'entrer dans sa maison. Ces furieux osèrent l'y attaquer, & l'y auroient forcé indubitablement, si une personne de sa suite qui s'étoit sauvée du côté de la ville, n'eût averti qu'on assassinoit son maître.

A cette nouvelle le peuple qui l'aimoit, s'empresse, il vole à son secours; chacun prend les armes que le hazard lui présente & vient fondre sur ces brigands avec une intrépidité que l'amour seul peut donner.

Chanfi profita de cette aventure pour se corriger, & il commençoit à jouir avec assez de tranquillité des fruits de sa sagesse, lorsqu'un mandarin, qui arrivoit de Pékin, vint lui faire sa cour.

Chanfi fut charmé de le voir, dans l'espérance qu'il pourroit lui donner des nouvelles de Quinchen qui ne lui avoit pas écrit depuis quelque tems. Il s'informa pendant le repas s'il n'en avoit point entendu parler; & ayant appris qu'il ne la connoissoit pas, il lui demanda quelles nouvelles on débitoit à Pékin.

On parle beaucoup, lui dit le mandarin, de la mort d'une jeune femme qui est morte en couche depuis fort peu de tems. Tout le monde la regrette; c'étoit, dit-on, une des plus belles & des plus aimables femmes de la ville. On plaint surtout son mari qui l'aime beaucoup, & qui ignore encore la perte qu'il a faite. Il est absent depuis trois mois. Et ne fait-

on pas, lui demanda Chanfi avec empressement, quelle est la cause de son absence ? on dit, répondit le mandarin, que l'Empereur l'a envoyé dans une de ses provinces. Malheureux que je suis, s'écria Chanfi, j'ai perdu ce que j'avois de plus cher au monde !

Le mandarin, qui s'aperçut de son indiscretion, se retira pénétré de douleur. *Amavan* fit tout ce qu'il put pour la calmer ; mais Chanfi rejetta toute consolation, & se retira dans son appartement pour donner un libre cours à ses regrets.

Il resta huit jours dans cet état violent sans vouloir entendre ni recevoir personne ; enfin vaincu par les instances d'*Amavan*, il consentit à le voir.

O mon fils ! lui dit en l'abordant ce sage vieillard, quel est l'état où je vous vois ! Est-ce là ce Chanfi qui étoit né pour le bonheur du peuple qui lui est confié ? Vous vous livrez à un désespoir criminel, & vous abandonnez le soin des affaires ! Où croyez-vous pouvoir vous exempter à votre gré ? Le ciel vous a comblé de ses biens, il veut les retirer ; êtes-vous en droit de vous en plaindre ? & de-

puis quand ne lui est-il plus permis de disposer de ses bienfaits à la volonté? Ah! que lui avois-je fait pour me les voir ravir, s'écria Chanfi? Mais plutôt qu'aviez-vous fait pour les mériter, reprit Amavan? rendez-vous plus de justice, & vous conviendrez que votre désespoir est injuste; il offense la Divinité, & vous dégrade aux yeux des hommes.

O mon pere! répondit Chanfi, ne m'accablez point par ces reproches sanglants; je ne me connois plus en l'état où je suis. Ce coup affreux a confondu ma raison. Recevez dans votre sein des larmes que je ne puis retenir, & que je veux cacher au reste des hommes; je vais leur dérober pour toujours le triste spectacle d'un malheureux qui succombe sous le poids de ses peines. Je ne vous fatiguerai plus du récit de mes plaintes. Je sens qu'à la fin elles pourroient lasser votre amitié. Ah! Chanfi; qu'osez-vous dire, interrompit Amavan? croyez-vous que je ne sois pas sensible à votre douleur, & que je suis assez injuste pour la condamner? Non, elle est trop légitime, je n'en blâme que l'excès. Au nom du grand Lama,

daignez éconter la voix de la raison, elle peut vous consoler des pertes de l'amour & vous procurer encore des plaisirs nouveaux. Non, répondit tranquillement Chanfi; il n'est plus de plaisir pour moi après ce que j'ai perdu; je renonce aux dignités, aux grandeurs, aux joies de ce monde. Je vais passer dans la solitude & les regrets des jours consacrés à la douleur. La seule grace que j'exige encore de votre amitié, c'est d'aller trouver l'Empereur de ma part, & de le prier de consentir à ma retraite; je sens que je remplirois mal l'emploi qu'il m'a confié. Allez, pressez votre départ, j'attens avec impatience le moment qui doit me rendre ma liberté.

Amavan qui vit bien que Chanfi étoit trop rempli de sa douleur pour entendre la voix de la raison, crut gagner beaucoup que d'obtenir du tems; il lui fit promettre qu'il s'occuperait des affaires comme il avoit fait auparavant, jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres de l'Empereur, & il espéra que cette occupation divertiroit son chagrin. Cependant avec la connoissance qu'il avoit de son caractère violent,

lent, il ne voulut pas le laisser seul, dans la crainte qu'il ne se portât à quelque extrémité, & il lui dit qu'il étoit inutile qu'il allât à Pékin, que son grand âge ne lui permettoit pas de faire beaucoup de diligence; qu'il suffisoit d'écrire au ministre; & qu'il en chargeroit le mandarin qui s'en retournoit à grandes journées.

Chanfi y consentit, très-déterminé à quitter le monde, & à se retirer dans la solitude aussitôt que l'Empereur auroit reçu sa démission.

Un jour qu'il se promenoit dans son jardin avec Amavan, il apperçut de loin une personne qui venoit à lui, & qui ressembloit à Quinchen; il s'approche, la considère, & reconnoît Quinchen à chaque pas qu'il fait. Il ne savoit que penser de cette ressemblance, lorsque des serviteurs empressés accoururent & lui annoncent Quinchen qui arrivoit de Pékin. Il s'écrie, court au-devant d'elle, & tomba à ses pieds sans connoissance & sans force. Quinchen le soutient, le presse entre ses bras, l'appelle & l'embrasse. Vaines caresses; Chanfi ne voit, n'entend, ne sent rien. On appelle du secours;

chacun s'empresse : Quinchen se désespère. Chanfi entr'ouvre la paupière.

Puissant Lama ! s'écria Quinchen, en quel état l'offres-tu à ma vûe ! Chanfi, mon cher Chanfi, reconnois la tendre Quinchen. Quels sons ont frappé mon oreille, dit Chanfi du ton d'un homme qui sort d'un profond sommeil ! C'est la fidelle Quinchen, lui dit-elle. Quinchen ! reprit-il en ouvrant les yeux, quoi ! C'est toi & tu vis encore. O ma chere Quinchen ! tu viens me retirer des ténèbres de la nuit la plus horrible ; la nouvelle de ta mort a pensé causer la mienne. Ciel ! en quel tems m'es-tu rendue ! mon cœur flétri est mort pour le plaisir ; je sens..... Que dis-tu, cruel, interrompit Quinchen, tu ne m'aimes donc plus ? Mais non, je me rassure. Eh ! quelle plus forte preuve peux-tu me donner de ta tendresse ? Au nom de mon amour, rends le calme à tes sens agités, & chasse de ton esprit l'horreur qui t'environne. *Ama-*
van qui s'aperçut de la révolution violente que la joie avoit produit sur Chanfi, le fit conduire dans son appartement. L'agitation qu'il avoit éprouvée & ses trans-

ports firent craindre pour sa vie. Cependant les soins & la présence de Quinchen rétablirent peu à peu le calme dans son ame ; mais cédant elle-même à l'agitation qu'elle venoit d'effuyer , elle tomba malade à son tour.

Amavan qui ne les quittoit pas malgré son grand âge , se servit habilement de cette circonstance pour les guérir l'un & l'autre. Voulez-vous , disoit-il à Chanfi , par des transports continuels qui ne servent qu'à vous affoiblir , causer la mort d'une épouse qui n'est dans cet état que pour vous avoir trop aimé ? modérez cette ardeur qui vous consume , & je répons de vos jours & des siens.

Il disoit à Quinchen ; Chanfi se porte beaucoup mieux ; n'allez pas lui causer une rechute par des impatiences qui irritent votre mal. Vous n'êtes pas en état d'être auprès de lui ; attendez tranquillement que vous ayez recouvré vos forces , vous jouirez bientôt tous deux du plaisir de vous revoir.

Effectivement , ils furent rétablis en peu de tems. Chanfi alla le premier rendre visite à Quinchen ; il la remercia de

tout ce qu'elle avoit fait pour lui pendant sa maladie. Quinchen le pria de lui pardonner les peines qu'elle lui avoit causées en cessant de lui écrire; elle s'excusa sur le plaisir de la surprise qu'elle vouloit lui procurer, & lui témoigna la plus vive tendresse. Je t'ai beaucoup aimé, lui dit-elle, avant même de savoir si j'aurois du retour; mais à présent que la reconnoissance se joint au penchant, je t'aimerai davantage : la preuve que tu viens de me donner de ton amour t'a gravé dans mon cœur avec des traits de flamme.

Chanfi & Quinchen parurent en public aussitôt qu'ils furent rétablis. Le peuple qui avoit pris beaucoup de part à leur maladie, célébra leur convalescence par des réjouissances. Chanfi fut si sensible à ces marques d'affections qu'il le combla de largesses.

On n'entendoit dans Fokien que les cris de la reconnoissance; tout retentissoit des vœux sinceres & ardents qu'on formoit pour ces jeunes époux, lorsqu'Amavan succomba sous le poids des années.

Sentant sa dernière heure approcher,

il fit venir Chanfi & Quinchen qui ne l'avoient presque pas quitté dans la maladie, & leur dit : mes chers enfans, je touche au dernier instant qui va terminer ma carrière, je vous rends grace des secours que j'ai reçu de vous : votre amitié ne s'est jamais démentie pour moi ; fasse le grand Lama que l'amour que vous avez l'un pour l'autre ne s'altère pas davantage ! ne pleurez point ma mort, j'ai passé des années longues & tranquilles, & je meurs content puisque je vous vois heureux. Conservez l'un & l'autre cette tendre humanité qui a fait le bonheur de ma vie ; & soumettez-vous en tout aux ordres de la Providence. Quinchen, la nature a tout fait pour vous, gardez bien cette précieuse innocence de mœurs que le monde n'a point encore altérée, & ne perdez point le souvenir d'un ami qui estime vos vertus : & vous, Chanfi, soyez toujours en garde contre vous même, vous avez dans les veines un feu séditieux que vous devez vous efforcer à surmonter. Je commence à m'appercevoir que l'âge a un peu rallenti cette ardeur, & j'en augure bien pour votre bonheur. Vous avez

le cœur droit & l'esprit juste ; & cependant malgré mes conseils vous avez donné dans tous les excès imaginables ; d'où je conclus que le tempérament & l'éducation influent beaucoup sur la conduite , qu'on ne s'instruit souvent qu'à ses propres dépens ; & que le plus sage & le plus heureux de tous les hommes est celui qui a le plus d'expérience. Je sens que le tems approche. Adieu. Souvenez-vous d'Amavan.

A ces mots il expire. Chanfi & Quinchen répandirent des larmes sur son tombeau , & conserverent toujours la mémoire de ses vertus.

Ils vécurent encore long-tems dans une si grande félicité , que lorsqu'on veut souhaiter du bonheur à quelqu'un , on dit encore aujourd'hui à la Chine : *je souhaite que vous soyez aussi heureux que Chanfi & Quinchen.*

Après leur mort le peuple leur fit élever un superbe mausolée , & accorda de grands honneurs à leur postérité. Heureux le peuple qui décerne ainsi des couronnes à la vertu !

ZOHAR,
CONTE ORIENTAL ;PAR M. WIELAND.

Après le chantre sublime du MESSIE, M. Wieland est sans contredit, l'écrivain qui fait le plus d'honneur à la Nation allemande. Sans revenir sur les éloges que nous lui avons donnés à la tête de plusieurs articles de cette collection, nous nous contenterons de dire ici que sa brillante & féconde imagination a souvent déployé ses richesses dans le genre des contes orientaux, & que nous nous proposons de traduire de tems en tems quelques-uns de ceux qu'il a publiés ou dans le mercure allemand dont il est rédacteur, ou dans les recueils de ses ouvrages en prose. Nous ferons aussi paroître incessamment l'extrait d'Oberon, poème qui l'a fait surnommer à juste titre l'Aristote de la Germanie.

DANS l'enfance du monde, les hommes ne connoissoient d'autres liens que ceux de la nature. Des trônes ne s'élevoient point sur les ruines de la liberté, & les fils d'Adam n'étoient point instruits à baisser comme les animaux, une tête.

obéissante sous le joug de leurs semblables. Chacun établissoit sa demeure où bon lui sembloit, sans craindre qu'on vînt l'y troubler. La terre abondante en richesses, dont on ne savoit pas encore pervertir l'usage, étoit dans toute son étendue, ouverte à ses enfans. Ce fut dans ces tems heureux, que la fortune prodiguant ses dons à Zohar, le fit naître au bord de l'Euphrate, dans une contrée délicieuse, où des vallées fleuries & toujours embaumées du parfum des roses, étoient coupées de mille ruisseaux qui entretenoient leur fertilité. Zohar eut en partage de riantes prairies, couvertes de troupeaux bondissans, des forêts de palmiers & d'amandiers, une maison élégante, & tous les trésors de l'homme simple. On conçoit aisément de quel bonheur il étoit à portée de jouir; car il n'existe personne ici bas qui ne puisse être satisfait, pour peu qu'il veuille écouter la voix de la nature, qui lui parle sans cesse. L'abondance où nageoit Zohar, n'est pas nécessaire au bonheur du sage.

Quoique ce jeune homme eut le cœur sensible & l'esprit enjoué, l'ardeur d'une

bouillante jeunesse le détourna bientôt de la route du devoir, l'entraîna dans mille erreurs, & lui inspira mille desirs insensés. Il ne vit plus qu'une monotonie fastidieuse dans le bonheur dont il jouissoit. A peine ses vœux étoient exaucés, que d'autres prenoient leur place, & ceux-ci produisoient à leur tour de nouvelles fantaisies qui n'avoient pas plus de durée. Que faire en une pareille situation? quelle que riche que soit la nature, elle ne l'est point assez pour remplir les souhaits déraisonnables; mais le dégoût, en amenant la réflexion, délivre souvent du malheur de désirer éternellement.

Un jour, que lassé d'un état si pénible, Zohar s'étoit livré au sommeil, un songe continua la chaîne des idées qui venoient de l'occuper. Firnaz, Etre immatériel à qui le Roi des génies a confié notre globe, entreprit de guérir ce jeune homme de ses illusions. Zohar rêva qu'il étoit au sommet d'une montagne, & que, couché au pied d'un cèdre, il voyoit les possessions de ses ayeux s'étendre jusqu'aux bornes de l'horison. Au lieu de les contempler avec joie, il éclata à

leur aspect, en plaintes ameres. Les prairies étoient émaillées de fleurs, les ruisseaux murmuroient entre les palmiers; les troupeaux blanchissoient les collines, qu'on eut prises pour des carrieres de marbre de Paros; mais tant de beautés n'existoient point pour Zohar. Assailli de mille desirs différens, il erroit d'un pas incertain, lorsque tout à coup ses yeux furent éblouis d'une clarté extraordinaire. Un nuage d'or & d'azur descendit du Ciel & parfuma la contrée. Il servoit de trône à une figure céleste, dont le regard & le sourire gracieux, prévenoient toutes les craintes que pouvoient causer son apparition. C'étoit Firnaz, qui, sans se faire connoître, tint ce discours à Zohar : « Quelles vapeurs mé-
» lancoliques obscurcissent ton œil mé-
» content? de quels chagrins ton cœur
» est il dévoré? fais m'en part, afin que
» je puisse y apporter du soulagement.

Enhardi par la douceur avec laquelle lui parloit le génie, » je hais ma situa-
» tion, répondit Zohar. Elle est tou-
» jours la même. Le matin ne differe
» point du soir, & chaque jour ressem-
» ble à celui qui l'a précédé. Toute ma

» vie ne me paroît qu'un instant prolongé
» avec ennui. L'air que je respire n'est
» point assez léger ; les forêts & les val-
» lons me paroissent dénués d'agrémens. Je
» trouve Thirza elle-même enlaidie , de-
» puis qu'elle m'a reçu dans ses bras.
» L'heureuse harmonie de ses contours ,
» les anneaux de sa chevelure , l'ivoire
» de son front , la langueur de ses yeux ,
» la douceur jadis ravissante de ses bai-
» sers , ont déjà cessé de me plaire ; &
» cependant il n'y a que deux jours que
» nous sommes unis. Mon cœur sent un
» vuide immense , & ne rencontre rien
» dans la nature entière qui puisse con-
» tenter ses souhaits. Génie favorable ,
» car ton regard annonce la bienfaisan-
» ce , si tu veux me rendre heureux ,
» transforme cette contrée , qui me paroît
» flétrie , en une région semblable au
» séjour des intelligences célestes. Qu'elle
» réunisse les beautés que la nature dis-
» persa dans l'étendue de l'univers. Que
» tout y conspire à flatter mes sens &
» que mon ame y soit enfin rassasiée de
» tout ce que l'imagination peut créer de
» magnifique ou de voluptueux. »

Ces derniers mots n'eurent pas plutôt quitté ses levres, qu'un doux évanouissement l'étendit aux piés de Firnaz. Soudain la contrée changea d'aspect, à mesure que le génie promenoit ses regards sur elle. La nature obéit en silence au pouvoir qui l'embellissoit. Elle devint aussi belle, qu'elle le paroît au poëte, lorsque, dans une amoureuse rêverie, il voit naître sous ses pas des touffes d'amaranthes, d'hyacintes & de violettes, & le sein de la nymphe qu'il idolâtre caressé par les zéphirs. Les campagnes de Zohar brilloient de tous les charmes dont Homere & le Cygne de Mantoue ont enrichi leurs descriptions du mont Ida, où, par la vertu d'une ceinture magique, Junon fit illusion au maître du tonnerre. Les eaux crySTALLINES qui baignoient le paisible Tibur, les délicieux bocages de Tarente, les flancs embaumés de l'Hymette, & les berceaux où Vénus & Adonis sommeilloient sur des lits de roses, n'étoient que de foibles images des ornemens prodigués à cet Eden.

Zohar recouvre ses esprits. Il regarde, il s'étonne, il traverse d'un pas rapide des bosquets d'orangers & de myrthes. Ici

l'ananas , ailleurs le lotos appellent sa main & ses yeux qui ne savent sur quel objet s'arrêter , pendant que les oiseaux le saluent de leur voix mélodieuse ; de quel ravissement il est pénétré ! C'est ainsi qu'après des erreurs longues & périlleuses , le voyageur éprouve une joie inexprimable quand les heureuses Canaries s'offrent inopinément à sa vue , qu'il voit de loin la pompe éclatante de leurs collines , & qu'un vent de terre lui apporte l'odeur aromatique des forêts & les concerts de leurs habitans ailés. Zohar doute quelque tems de la réalité de ce spectacle. Il écoute , il examine tour à tour , & demeure plongé dans une extase d'admiration.

Il continuoit de parcourir ce monde nouveau , lorsque sept nymphes lui apparurent tout-à-coup. On les eut prises pour les Graces , quand , sur le bord du Penée , elles celebrent par leurs danses le retour du printems. Dès que Zohar les apperçut , la richesse du paysage s'évanouit à ses yeux. Les nymphes , feignant de l'éviter , s'enfoncèrent dans les bosquets. Zohar les poursuit avec tout l'empressement du désir , & ne les poursuivit pas long-tems en vain.

Son bonheur paroissoit être à son com-

ble. Plus riant que Tempé & que les jardins d'Alcinoüs, son séjour lui présentoit le plaisir sous mille formes variées. Plus fortuné que le fils de Priam, ses transports n'étoient point bornés aux faveurs d'une seule Hélène. Sept beautés, parées de tout l'éclat de la jeunesse, l'attiroient par des charmes différens, & il n'avoit point à craindre l'ennui de l'uniformité.

Cependant huit jours s'étoient à peine écoulés dans son rêve, que les minutes commençoient à lui sembler plus lentes. De nouveaux souhaits, plus impétueux que ceux qui les avoient précédés, vinrent le troubler au milieu de ses plaisirs. Il s'arracha des bras des Nymphes & chercha d'obscurs ombrages, pour se plaindre en ces termes à l'écho solitaire : » mal-
» heureux Zohar, quand verras-tu luire
» des jours sereins & paisibles ? quand
» tes passions orageuses laisseront-elles en
» repos ton ame ? il n'est donc point pour
» toi de volupté pure & l'ennui se mêlera
» toujours à tes jeux. A quels plaisirs
» puis-je m'attendre, si le dégoût vient
» m'affaillir jusque dans les bras de l'amour !
Ah ! sans doute j'ai méconnu le point

» où devoient tendre mes desirs ; ils
» s'élancent au-delà des voluptés grossières ; mes sens ne leur suffisoient pas.
» Quelle honte de croupir enseveli dans
» la mollesse , & de vivre en brute , au
» sein de l'indolence & de l'oïveté ! mon
» ame est destinée à des fonctions
» plus nobles. Je suis fait pour marcher sur les pas des héros & pour atteindre le sommet de la gloire , par des routes inconnues à l'esclave des
» amours. Non , je ne veux plus qu'un
» bois de myrthe me serve de prison
» dans un coin obscur de la terre. Le
» desir qui m'entraîne vers les honneurs
» & la puissance , me répond du succès de mes entreprises , & le courage
» enflammé qui doit immortaliser ma
» gloire , ne languira plus dans les bras
» d'un sexe sans vigueur. Ah ! si Firnaz
» daignoit m'exaucer encore une fois !
» Ce n'est qu'à présent que j'éprouve
» un penchant digne de moi , digne de
» son approbation. Je reconnois toute
» l'étendue de mes erreurs passées. Me
» restera-t-il quelque chose à souhaiter ,
» quand je verrai mes états aussi illimités , quand mon sceptre sera la ter-

» reur des peuples? Qu'il est doux de
» s'envifager foi-même comme le sou-
» verain des mortels, comme le Dieu
» de la terre, comme l'arbitre du des-
» tin ! de régler d'un coup d'œil le sort
» des provinces conquises, de pouvoir
» lancer la foudre d'une main, & de
» l'autre, répandre les bienfaits ! Ah ! que
» ne fuis-je déjà en poffeffion de ce
» bonheur ? »

Il parloit encore, lorsqu'un bras invifible l'enleva & lui fit rapidement traverser les airs. Il découvrit une contrée fans bornes, entrecoupée de forêts de cedres dont les cîmes touchoient aux nues. Des fleuves qu'on eût pris pour des mers, fe précipitoient avec bruit du haut des montagnes, & fe partageoient en une infinité de canaux, qui fertili-foient des plaines ombragées de palmiers. Zohar fut frappé de la magnificence des villes qui dominoient majestueufement fur ces riches plaines. Tout ce que tu vois, t'appartient, lui dis Firnaz fans fe montrer, & fur le champ Zohar mefura d'un œil avide les vaftes pays dont il alloit être poffeffeur. Il trefsaillit de joie, lorsque Firnaz l'abbatit fur la terre.

Il se trouva tout à coup au milieu d'une auguste assemblée de héros & de vieillards qui le proclamèrent leur chef, avant qu'il eût pu revenir de son étonnement. A l'instant même, tout un peuple se prosterne humblement à ses pieds. On lui ceint le front d'un diadème, & le son argenté des fanfares se joint aux acclamations de ses nouveaux sujets pour annoncer son élection. Un chœur de vieillards le conduit dans un palais somptueux. Il est suivi d'une foule de guerriers qui se divisent en deux troupes. Leurs armes brillent d'un éclat effrayant, la soif du carnage étincelle dans leurs yeux, & ils semblent ne respirer que les combats. La multitude accourt de toutes parts baiser les degrés du trône, & d'innombrables chameaux viennent y déposer en tribut les richesses des provinces, l'or des isles & les parfums de l'Yemen.

Zohar entendit avec transport le son belliqueux de la trompette & le hennissement des chevaux, qui l'appelloient au champ de bataille. Il part, il attaque ses voisins & les défait. L'affreux contraste des chants de triomphe & des gémissemens des blessés, flatte délicieusement son oreille. Enorgueilli par ce succès, il vole inonder

de sang une région plus éloignée. Courant de victoire en victoire, de conquête en conquête, il n'est point d'obstacles qu'il ne surmonte. Déjà tous les Etats voisins étoient tributaires de son pouvoir, les provinces ravagées, les forêts détruites par le feu, mais son ambition n'étoit point encore assouvie. Tourmenté de savoir qu'il existe des peuples auxquels il n'a pas encore fait sentir le poids de ses armes victorieuses, il forme le premier ce souhait renouvelé longtems après lui par le trop fameux Iscander. Il se plaint que le Ciel n'ait pas fait d'autres mondes qu'il puisse conquérir. Parmi des millions d'esclaves assez vils pour le diviniser, il se rencontra quelques sages, qui lui rappelloient avec une généreuse hardiesse, les devoirs de l'humanité, en lui montrant le modele des princes dans la Divinité, qui ne se sert de sa toute puissance que pour verser des bienfaits. Zohar ne les écouta point, & comment la sagesse se feroit-elle écouter de celui qui est sourd à l'éloquence des larmes, & aux cris de l'innocence opprimée?

Mais la chute de Zohar approchoit. Une nation puissante, qui, depuis plusieurs siècles, jouissoit des avantages de

la liberté dans le sein du repos, excita son ambition. L'union, le patriotisme & l'enthousiasme, en firent un peuple de Héros. Le jeune homme & le vieillard prennent indistinctement les armes. Tous fondent sur l'armée de Zohar, avec une bravoure irrésistible. Point de coup qui ne donne la mort. Un petit nombre de Soldats échappés au carnage, est dispersé dans des deserts immenses & de sombres forêts. Zohar qui s'étoit difficilement soustrait à la juste fureur des ennemis, sort enfin de sa longue ivresse, pour sentir qu'il est homme. Il erre long-tems par des chemins écartés : ses jambes, quoique excitées par la terreur, ont à peine la force de traîner son corps épuisé de fatigue. Au bout d'une longue marche, il se voit seul au milieu d'une plaine entourée de hautes montagnes. Le calme de cette solitude l'invite au repos ; il s'assied près d'une source, & se livre à des réflexions sérieuses.

« Que sont devenus, dit-il en soupirant, ces songes de grandeur, où tu te voyois l'arbitre du sort & le Dieu de la terre ? Le destin, plus formida-

» ble que tes armées, t'a renversé de
» ton trône. Malheureux ! Dans quel
» abyme t'a plongé ta propre démente !
» Cruel Génie, ne savois-tu pas que tu
» desirois ma perte ? Pourquoi m'exau-
» cer, lorsque, sans le savoir, je t'a-
» dressai des vœux dont l'accomplisse-
» ment devoit m'être si funeste ? Ah ! que
» l'homme seroit heureux, s'il étoit af-
» franchi du joug de la raison, s'il per-
» doit cette vaine prérogative, qui, dit-
» on, l'élève au-dessus des animaux !
» C'est d'elle que proviennent tous les
» maux de l'humanité. Ebloui par sa fausse
» lumière, enivré des grandeurs qu'elle
» promet, l'homme se figure qu'il est un
» Dieu. Mais un revers inattendu le pré-
» cipite de son chimérique olympe, & le
» place dans un rang inférieur à celui
» des brutes. Heureux habitans des fo-
» rêts, comme vous parcourez librement
» vos retraites ! Votre repos n'est trou-
» blé que par des desirs qu'il est en
» votre pouvoir de satisfaire. Vous vivez
» dans une joie continuelle, tandis que
» l'orgueil fait de l'homme son propre
» bourreau. Vos besoins sont en petit
» nombre, & la nature y pouvoit li-

» béralement. Le printemps vous sourit,
» & l'amour vous prodigue ses délices,
» sans vous embrâser de cette flamme
» impétueuse qui répand la désolation
» parmi les hommes, & qui leur fait plus
» hair leurs jouissances même, que si
» c'étoient de véritables tourmens. »

En achevant ces mots, il apperçoit un papillon aux ailes dorées, perché sur une fleur, à peu de distances de lui : il le voit ensuite, avec une folâtre inconstance, voltiger du lys à la rose, & de la rose au chevrefeuille. » O Firnax, s'écrie-t-il, deux fois tu m'accordas trop facilement ce qui devoit causer mon infortune ; exauce un dernier vœu qui doit assurer mon bonheur : je suis réduit à envier le sort de cet humble insecte. Que sont mes plaisirs, mes passions tumultueuses, auprès de l'innocente joie qu'il éprouve ! Je préfère au supplice d'être Souverain du monde & mon propre esclave, la satisfaction d'errer parmi les fleurs. Change-moi en papillon. »

Aussi tôt son corps se rappetisse, & prend la forme d'un ver. Il est couvert d'un mince plumage, & développe aux

rayons du soleil, quatre aîles diaprées. L'ame de Zohar se trouve, avec surprise, resserrée dans une enceinte plus étroite : mais ses desirs ont maintenant plus de modération ; ils sont plus aisément satisfaits, & ne l'emportent point au-delà de sa sphere. Il essaye enfin ses ailes, retombe, se relève, & ne se soutient qu'en tremblant dans l'air auquel il n'est point accoutumé. Il respire le parfum des plantes ; il folâtre parmi les fleurs, & déclare à toutes son amour.

Il voltigeoit encore & se plaisoit dans son nouvel état, lorsqu'une Corneille, redoutable ennemie des insectes, le prit dans son bec, pour en faire la nourriture de sa couvée.

La crainte de la mort éveilla Zohar. Vivement frappé de son rêve, il regarde autour de lui, il se touche, cherche ses ailes, & reconnoît avec plaisir qu'il n'a point couru de danger. Il se retrouve à côté de Thirza, qui, négligemment étendue sur son lit, goûtoit le repos du matin, éclairée des premiers rayons de l'aurore. Il repassa dans son esprit le songe qu'il venoit de faire, & s'étonna d'y voir un fidele tableau des desirs qui l'avoient

si souvent agité. » Oui, s'écria-t-il enfin,
» c'est un Génie bienfaisant, c'est peut-
» être Firnaz lui-même à qui je dois ce
» rêve salutaire. Etre secourable, si ton
» dessein a été de m'instruire, ton espé-
» rance ne sera point frustrée. Tes soins
» ont effectué durant mon sommeil, un
» changement qui n'auroit point eu lieu
» dans un moment de veille, où mon
» ame est plus soumise à l'empire du corps
» qu'elle habite. A présent je suis con-
» vaincu que ma vie n'a été jusqu'à ce
» jour que le délire d'une ame bercée
» par l'erreur, & lâchement asservie à
» l'autorité des sens. Quels nouveaux
» desirs ! Quelles pensées divines ! Que
» les grandeurs de cette terre obscure,
» sont petites à mes yeux ! Pourquoi faut-
» il que j'aye si long-tems méconnu la
» tranquillité sublime, dont je jouis à
» cet instant ? O sagesse immortelle, que
» ta lumière guide mes pas ! Je vois
» déjà se dissiper les brouillards qui l'en-
» veloppoient. Je reviens avec transport
» dans tes bras amoureux, chere Thirza,
» toi l'abregé des perfections de la nature.
» Je n'ambitionnerai plus d'autre souve-
» raineté, que l'avantage de régner sur

» ton cœur ; j'apprendrai l'art de sou-
 » mettre ma volonté , & je goûterai
 » ces joies pures qui sont les fruits af-
 » surés de la vertu , du contentement ,
 » & d'une ame reconnoissante. »

F I N.

T A B L E

Des Volumes d'Août, de Septembre &
 d'Octobre.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS ou *Hif-*
toire de GLEVELAND , pag. 3
jusques & compris la page 72 d'Octobre.

OCTOBRE.

L'INDIGENT PHILOSOPHE , 73
GERADSINN UND AUFRICHTIG-
KEIT, &c. , 135
RIEN DE TROP ou *CHANSI*, *Histoire*
Chinoise , 282
ZOHAR, Conte Oriental. 366

Fin de la Table.



209773

LF.C.
B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 213-214.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

